

117
INSTRUCTION
PASTORALE
DE MONSEIGNEUR

L'ARCHEVEQUE DUC DE CAMBRAY,
Au Clergé & au Peuple de son Diocèse,

EN FORME DE DIALOGUES.

DIVISEE EN TROIS PARTIES.

TROISIEME PARTIE,

Qui montre la nouveauté du système de Jansenius,
& les conséquences pernicieuses de cette doctrine contre les bonnes mœurs.



Sur l'Imprimé

A C A M B R A Y,
Chez N. J. DOUILLIEZ, Imprimeur du Roi, & de
Monseigneur l'Archevêque.

M. D C C. X I V.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



XV. LETTRE.

De *** à ***

*Sur la nouveauté du système de Janse-
nius qui n'a aucune apparence
de tradition.*

Monsieur Fremont revint hier céans, Monsieur, avec une grande espérance de rendre sa cause victorieuse. Le point décisif, me dit-il d'abord, est la possession des Ecoles. Malgré l'inquisition des Molinistes, notre système triomphe dans les Cahiers des Professeurs, dans les Theses des Bacheliers, & dans les Sommes de Theologie. L'Eglise le voit, comme vous voyez le Soleil, son approbation tout au moins tacite nous suffit. Pouvez-vous aller plus loin qu'elle, & condamner ce qu'elle ne condamne pas ? La doctrine de S. Paul a passé à S. Aug.

A ij

& S. Augustin nous l'enseigne depuis 1300. ans dans son texte que l'Eglise adopte.

Voulez-vous , lui repliquai-je , que je vous démontre par une voye abrégée la nouveauté de ce système ?

J'en defie , s'écria - t'il , tous les Molinistes.

Laissons les Molinistes , repris - je. Oseriez-vous recuser Jansenius ?

Il a composé , me dit M. Fremont, une excellente tradition pour nôtre doctrine.

Il a composé , repris-je , une fausse tradition pour prouver son heresie sur ce que l'exemption de contrainte est le genre de liberté qui suffit pour le merite & pour le demerite. Ainsi sa tradition imaginaire est renversé par la condamnation de ce dogme heretique. Mais il n'a jamais osé entreprendre d'établir une tradition en faveur de son système des deux délectations invincibles.

Nôtre système , dit M. Fremont , est établi dans tous les siècles.

Vous en jugerez , repris-je , par le propre aveu de Jansenius. Aussi-tôt je lui lus ces paroles : „ S. Aug. est le

PASTORALE.

„ premier qui a mis dans l'intelligen- *L. præ-*
 „ ce des Chrétiens le fondement de la *mium.*
 „ grace de Jesus - Christ. Avant lui *c. lxxx.*
 „ cette verité étoit envelopée de si
 „ grandes tenebres , si cachée comme
 „ sous terre par tant de détours , & si
 „ embarrassée par tant d'embrouille-
 „ mens inexplicables, que nous devons
 „ TOUT A LUI SEUL , s'il est vrai que
 „ nous pensions quelque chose de droit
 „ sur cet arbre de vie.

Il y avoit , dit M. Fremont , dans les quatre siècles qui ont précédé saint Augustin une véritable tradition pour notre système. Mais comme elle étoit un peu obscure , ce Pere l'a débrouillée.

Quelle tradition , repris-je , pouvoit-il tirer de ces *envelopes* , de ces *tenebres* , de ces *détours comme cachés sous terre* , de tant d'*embrouillemens inexplicables* ? *Inextricabilibus laqueis* ? Une tradition doit être claire , générale , uniforme , & décisive. Ici de votre propre aveu S. Aug. paroît le *premier* qui enseigne votre système. Avant lui tout est *embrouillé* , *inexplicable* , *comme caché sous terre*. Nous devons tout A LUI SEUL. La tradition

A iij

6 I N S T R U C T I O N

doit nécessairement venir de tous , ou du moins de presque tous les Peres.

Elle est fausse & insoutenable , si elle
Vinc. est dûë à un seul. *Quod ab omnibus,*

Lirin. *quod ubique , quod semper.* Qui est-ce

qui a jamais osé commencer une tradition par le quatrième siècle ? Il n'y

a que Jansénius , qui ait été réduit à une si honteuse date. *S. Aug. est le*

premier , dit-il. Voilà S. Aug. qui de

l'aveu de votre Maître , *est le pre-*

mier des Peres , qui ait enseigné vô-

tre système. Avant ce Père ce que vous

nommez *le fondement de la grace de*

J. C. n'étoit point encore *dans l'intel-*

ligence des Chrétiens. Or il est évident

que ce qui n'étoit point *dans l'intelli-*

gence des Chrétiens pendant ces quatre

premiers siècles , n'avoit point alors

une tradition constante. Donc vôtre

système n'avoit aucune tradition cons-

tante pendant ces quatre premiers siècles.

C'est deshonorer S. Aug. que de

dire qu'il a été *le premier* à enseigner

ce système. S'il a été le premier , il a

dit ce que les autres n'avoient pas dit

avant lui. Il a dit ce qui étoit alors

nouveau , & par conséquent faux. *No-*

Contra

Jal. l. va sunt quæ dicitis &c. C'est encore

bien pis quand on n'a point de honte de dire que *nous devons* ce système à *lui seul*.

S. Augustin , me dit M. Fremont, a produit une tradition contre Pelage.

Oui , repris-je , pour prouver le peché originel , la necessité de la grace interieure , & la prédestination. Aussi n'est-il point *le premier* , qui ait enseigné clairement ces dogmes de foi. Mais quant à votre système des deux délectations invincibles , ce Pere n'a jamais dit le moindre mot pour l'autoriser par une tradition. S'il l'avoit fait , Jansenius seroit inexcusable d'avoir osé dire que ce Pere *est le premier* , qui l'ait enseigné. Mais venons au fait. Pouvez-vous produire un seul des Peres citez par S. Aug. qui ait enseigné votre système des deux délectations invincibles ? Bien plus , montrez-en un seul , si vous le pouvez , avant S. Aug. qui ait établi ce système tant vanté. Que si vous ne le pouvez pas , avouiez avec Jansenius , que *S. Aug. est le premier* qui a commencé une tradition prétendue en faveur de ce système tout nouveau dans le cinquième siècle. Honteuse tradition

A iijj

qui est convaincuë de nouveauté par l'aveu même de ses Deffenseurs ! Une tradition doit embrasser *tous les Peres, tous les tems & tous les lieux*. Il faut la mener de siècle en siècle sans interruption depuis les Apôtres jusques à nous. Cette chaîne seroit sans force si on en rompoit le moindre chaînon. Par exemple que diroient les Protestans, si nous étions contrains de leur abandonner les quatre premiers siècles sur la presence réelle de J. C. dans l'Eucharistie, & si nous étions réduits à confesser que ce dogme n'étoit point *dans l'intelligence des Chrétiens*, pendant tous ces siècles en sorte que *saint Aug. a été le premier*, qui l'ait enseigné ? N'auroit-on pas horreur d'un Theologien, qui donneroit un tel triomphe aux Protestans, en ne commençant sa tradition sur l'Eucharistie que par S. Aug. au cinquième siècle ?

La tradition, disoit M. Fremont, qui étoit obscure avant S. Aug. est devenue claire par lui, & elle l'est depuis 1300. ans.

Cette tradition, repris-je, est visiblement nulle avant S. Aug. Je ne veux point examiner ici, si S. August-

tin , S. Prosper & S. Fulgence ont établi votre système. C'est là question disputée entre nous. Mais après avoir vu les quatre siècles qui ont précédé S. Aug. & où toute tradition vous manque , voyons les treize siècles postérieurs que vous alleguez d'un ton si victorieux. Ou produisez des textes clairs & décisifs tirez des témoins de la tradition en chaque siècle depuis S. Aug. jusqu'à nous , ou avouez de bonne foi , que cette prétendue tradition , qui commence si tard par saint Aug. a fini par lui , & que comme il *est le premier* , il est aussi le dernier , qui l'a *mise dans l'intelligence des Chrétiens*. Cette tradition a été comme un avorton , qui meurt en naissant.

J'offre , disoit M. Fremont , de vous produire cent Auteurs de ces treize siècles , qui ont enseigné la grace efficace par elle-même.

Je ne dis rien , repris-je , contre cette espèce de grace , qui est contestée dans les Ecoles entre les Congruistes & les Thomistes. Souvenez-vous que je me borne toujours à rejeter votre système des deux délectations invincibles. Ou montrez-le nettement

en termes exprès de siècle en siècle dans les témoins de la tradition pendant ces treize siècles , ou renoncez à toute tradition.

Comme M. Fr. ne vouloit point entrer en preuve sur une tradition claire pour son système pendant tant de siècles , je crûs devoir le presser du côté de l'Eglise Grecque. Voici , lui dis-je , ce que vôtre Maître avouë pour toute l'Eglise d'Orient. *S. Augustin*, dit-il , *a découvert les secrets de la grace ; car pour les Grecs , Origenes fut autrefois parmi eux le chef de la doctrine sur la Theologie.* Vous engageriez-vous à suivre sur la grace la tradition d'une Eglise où *Origenes est le chef de la doctrine sur la Theologie ?*

Non , dit brusquement M. Fr. *Origenes est le veritable auteur du Pelagianisme , comme Jansenius l'a fort bien remarqué.*

Esperez-vous , repris-je , de trouver une tradition nette & suivie en faveur de vôtre système des deux délectations invincibles dans cette Eglise

Orientale , qui tenoit sa *Theologie* de l'Auteur de l'heresie pelagienne? Ecou-

L. proce-
mium.

c. v.

tez encore *Jansenius.* *Après Orige-*

nes, vint S. Chrysostome. C'est de lui, comme de leur source commune, que tous les autres qui ont un nom connu, ont tiré tout ce qu'ils enseignent de bon sur l'Ecriture. Croyez-vous que tous les autres Grecs ayent tiré d'Origenes & de saint Chrysostome votre système des deux délectations invincibles ? Le voyez - vous bien développé dans ces deux Auteurs ? Ceux qui les ont suivis, ont-ils pû y voir ce qui n'y est pas ? De plus oseriez-vous produire des textes de ces Grecs qui ont suivi Origenes & S. Chrysostome sur la grace ? En composerez - vous une tradition ? S. Chrysostome même ne vous paroît-il pas avoir pensé autrement que S. Aug. sur l'Ep. aux Romains ?

D'autres Grecs, disoit M. Fremont, ont pû contredire Origenes & saint Chrysostome.

N'avez-vous pas vû, repris-je, que selon Jansenius, *tous les autres Grecs qui ont un nom connu ont tiré (de cette source commune) tout ce qu'ils enseignent de bon sur l'Ecriture ?* N'esperez donc rien d'aucun Auteur Grec, qui ait un nom connu. Mais ne vous laissez point d'écouter votre Maître. Pour

expliquer (la grace ,) dit Jansenius, la plupart de leurs Disciples (d'Origenes & de S. Chrysostome) ont été si malheureux, qu'il a fallu un grand travail de certains Auteurs, pour justifier ceux-ci SUR LES ERREURS, où ILS SONT TOMBEZ, AU MOINS QUANT AU LANGAGE. Tout ce que les Grecs posterieurs ont donné de solide & de louable (CE QUI EST TRES-PEU DE CHOSE) vient de la source de S. Aug. Quod perquam exiguum est. Voilà la tradition de l'Eglise Grecque depuis ces deux Peres, c'est à dire depuis 1300. ans, qui loin d'enseigner votre systême, paroît à Jansenius pelagienne, au moins pour les expressions, puis que la plupart de ces Auteurs ont été malheureux jusqu'à tomber dans les erreurs des Pelagiens, au moins quant au langage. Quelle tradition tirez-vous de ces Auteurs, qu'on a tant de peine à justifier, & dont le langage est pelagien ?

Jansenius, dit M. Fremont, excepte quelques Grecs qui ont puisé dans la source de S. Aug.

Que ferez-vous d'eux, repris-je ? En composerez-vous une tradition ? Quelle force auront-ils, eux qui ont

dit si peu de chose ? *Quod perquam exiguum est.* Oseriez-vous les comparer à la plupart des Grecs qui sont tombez dans les erreurs pelagiennes , au moins quant au langage ? Enfin où trouverez-vous un seul Grec , qui ait enseigné votre système des deux délectations invincibles ? Ainsi tout vous manque. Vous voilà abandonné de l'Orient & de l'Occident avant & depuis S. Aug. Que deviendrez-vous ?

Nous avons au moins , dit M. Fr. les siècles des Scholastiques , où les Thomistes sont pour nous.

Cherchez bien , repris-je. Vous ne trouverez aucun Thomiste avant les tems malheureux de Jansenius , qui ait enseigné ni favorisé votre système des deux délectations invincibles. Mettons donc à part les Thomistes qui vous désavoient , qui vous condamnent , qui ne se croient Catholiques , qu'autant qu'ils s'éloignent de vous. Ne les appelez plus à votre secours. Où trouverez-vous une tradition dans l'Ecole pour votre système ?

Jé vous repons , me dit M. Fr. ^{L. pro. m.}mont , ce que Jansenius a répondu. ^{miu. 10.} „ L'ancienneté des opinions des Scho- ^{c. xxx.}

„lastiques, & la multitude de ceux
 „qui les suivent, doivent-elles dé-
 „tourner l'Eglise de les examiner &
 „de les censurer, si elles se trouvent
 „contraires à la doctrine plus ancien-
 „ne de S. Augustin ?

Ne savez-vous pas, repris-je, que la tradition ne consiste que dans l'*ancienneté*, & dans la *multitude* des Theologiens qui ont enseigné une doctrine d'une façon uniforme ?

S. Augustin, me dit-il, est plus ancien que tous ces Scholastiques.

C'est sur S. Augustin, repris-je, qu'on dispute. On vous soutient qu'il est contre vous: on ajoute qu'il ne peut point être pour vous, si vous n'avez aucune tradition. Or vous n'avez aucune tradition, ni avant ce Pere ni après lui. Donc il ne peut pas être pour vous. Ecoutez encore Jansanius, pour remarquer comment il rejette *ibid.* l'autorité de toutes les Ecoles. *Ils me repondront peut-être, dit-il, que les opinions des Scholastiques, qui paroissent ici reprochées par S. Augustin, ont été familières PRESQUE DANS TOUTE L'EGLISE UNIVERSELLE PENDANT 500. ANS, & qu'il s'ensuit que l'Eglise*

presque toute entiere est complice de ces erreurs. En effet le peuple Chrétien croit dans tout l'univers ce que les Curez & les Evêques lui enseignent. Or ceux-ci enseignent ce qu'ils ont appris par tradition dans les Ecoles des Docteurs, ou de leurs écrits. Donc s'ils ont enseigné pendant tant d'années la plupart de ces opinions, qui sont reprouvées par S. Augustin, L'EGLISE PRESQUE TOUTE ENTIERE A ETE' INFECTÉE DE CES ERREURS. Où prendrez-vous une tradition pour votre système, si les opinions des Scholastiques opposées à celles que vous pretendez de tirer de S. Augustin, ont été familières presque dans toute l'Eglise universelle depuis environ 500. ans ? Si l'Eglise presque toute entiere a été pendant tant de siècles complice de ces erreurs, & si elle en a été infectée, la tradition sera pelagienne.

Jansenius ne parle ainsi, me dit M. Fremont, que pour le seul point de la notion de la liberté.

Nullement, repris - je. Jansenius parle en general des opinions des Scholastiques qui paroissent, selon lui, reprouvées par S. Augustin. Il parle de

plusieurs erreurs. Il parle de la *plûpart de ces opinions*. Ne dites donc plus qu'il ne fait cet aveu que sur un seul point. De plus ce point emporte tous les autres. *C'est*, dit Jansenius, *le point*

Præf. in l. vi. de gr. Chr. *qui décide de toute la dispute. Ille qui pæcardo est, in quo tota causa vertitur.*

Il assure que la grace ne peut être comprise que par l'explication du libre arbitre. *Gratia, quæ sine libero arbitrio intelligi nequit*. En effet tous les Scholastiques qui enseignoient qu'il faut un libre arbitre dégagé de tout attrait plus fort que lui, ne pouvoient pas tolérer le système de vos deux délectations invincibles, qui sont des liens & des attrait plus forts que nôtre volonté. Vous le voyez donc. Jansenius laisse entendre que *presque toute l'Eglise universelle depuis environ 500. ans, a été complice des erreurs pelagiennes.*

Jansenius, me repondit M. Fremont, dit seulement *presque toute l'Eglise.*

En voilà, repris-je, beaucoup plus qu'il n'en faut, pour renverser vôtre tradition. Ce qu'on nomme tradition doit être uniforme dans tous les Auteurs, dans tous les tems & dans tous les pais. Comment pourriez-vous ima-

PASTORALE. 17

giner une tradition contraire à ce qui auroit été enseigné & crû par l'Eglise *presque toute entiere* ? Oseriez - vous l'entreprendre ? Remarquez que la tradition ne se trouve jamais dans toute l'Eglise sans aucune exception pour les cas , de trouble, de division & dispute. Par exemple les Rebaptisans, les Ariens, & les Pelagiens avoient beaucoup d'Evêques pour eux. Que pouvoit - on leur opposer ? Tout au plus *l'Eglise presque toute entiere*. C'est pourquoi Vincent de Lerins assure qu'il faut *suivre les sentimens & les décisions de tous ou de presque tous les Pasteurs & Docteurs. Omnium, vel certe Commune pene omnium*. Il ajoute que quand *une* ^{I. c. III.} *partie de l'Eglise se souleve* contre tout le reste, & malgré le sentiment *unifor-* ^{Ibid. c.} *me d'un nombre beaucoup plus grand de xxxviij Catholiques*, il faut *preferer l'integrité du reste du corps à la corruption d'une partie*. Nous ne voyons pendant ces 500. ans des Scholastiques aucune partie de l'Eglise, qui ait réclamé contre ces opinions de l'Ecole. Mais supposé même, ce qui est faux, savoir qu'un certain nombre d'Evêques & de Theologiens eussent protesté, n'auroient-ils

pas été d'abord acablez par l'autorité de l'Eglise presque toute entière ? La tradition n'est-elle pas claire comme le jour pour la doctrine qui étoit soutenue par l'Eglise presque toute entière, pendant environ 500. ans ?

On ne vous abandonne, me dit M. Fr. d'un ton dedaigneux, que les seuls Scholastiques pendant ces tems-là. On ne vous les abandonne pas même tous sans exception.

Lisez, repris-je, & rendez gloire à Dieu. *Quamvis refragantibus Scholasticis UNIVERSIS*, dit Iansenius. *Mal- c. XXIX. gré la contradiction DE TOUS les Scholastiques.* Vous le voyez. Il n'en excepte pas un seul. *Universis.* D'ailleurs les peuples ne pouvoient rien apprendre sur la doctrine que par les instructions des Pasteurs. Les Pasteurs ne pouvoient leur enseigner que ce qu'ils avoient appris, & ils ne pouvoient rien apprendre que dans les Ecoles. Pendant ces 500. ans vous ne trouverez point d'autres sources d'études Theologiques en Occident, que les Ecoles. Les Scholastiques étoient alors les seuls témoins connus de la tradition. Si d'autres comme les Vaudois ont en-

seigné, c'est furtivement, & sans approbation. *Le peuple Chrétien*, comme Jansenius l'avouë, *croyoit donc dans tout l'univers ce que les Curez & les Evêques lui enseignoient*. Or les Curez & les Evêques ne pouvoient enseigner que ce qu'ils apprenoient *par tradition dans les Ecoles ou des Docteurs ou de leurs écrits*. Toute la tradition étoit donc évidemment reduite pendant ces cinq siecles à la doctrine des Scholastiques. Quand même quelques Scholastiques auroient contredit tous les autres (fable incroyable que vous n'oseriez soutenir) il auroit sans doute falu *preferer presque tous les Pasteurs & Docteurs* à ce nombre beaucoup moindre. *Vel certe pene omnium*. Voilà tout *le peuple Chrétien* inévitablement seduit par presque tout le corps pastoral en faveur de l'impiété pelagienne.

Jansenius, disoit M. Fremont, a parlé improprement & avec exageration, quand il a dit (*malgré la contradiction DE TOUS les Scholastiques*) vous insistez inutilement sur cette expression un peu trop forte.

Je suis content, repris-je, dès que vous m'abandonnez la plûpart des

Scholastiques , qui étoient les seuls Theologiens , & par conséquent les seuls témoins de la tradition pendant ces siècles. Vous ne pourriez opposer qu'un tres - petit nombre à un tres-grand. C'est ce qui ne peut jamais faire une tradition *de presque toute l'Eglise*, puis qu'au contraire *presque toute l'Eglise* étoit visiblement alors contre votre système. De plus vous ne sauriez montrer en chacun de ces siècles un petit nombre de Scholastiques , qui aient enseigné ce système de Jansenius. Outre que vous n'oseriez entrer en preuve là - dessus , d'ailleurs je prends Jansenius lui - même pour témoin & pour juge de l'état où il a trouvé toutes les Ecoles , quand il y est entré. Aussi - tôt je fis lire à M. Fr. ces textes de son Maître.

L. proœ- J'étois dans le plus violent étonne-
mium, ment de voir que ces mysteres de la
a. II. grace ... sont maintenant plongez dans
 de si épaisses tenebres , & cachez
 sous tant de ruines , en sorte
 qu'ils étoient inconnus à ces
 hommes innombrables , qui
 ont tant de piété , de zele & de pene-
 tration d'esprit , lesquels disputent en-

tr'eux avec tant d'ardeur sur la verité.

Les voilà , repris - je , ces Theologiens *innombrables* qui continuoient alors la tradition. Ces hommes si pieux, si zelez, & si penetrans étoient *plongez dans de si épaisses tenebres* , & les mysteres de la grace étoient *cachez sous tant de ruines*. Est-ce donc là une tradition ? Mais remarquez que tous ces Theologiens tant Thomistes que Congruistes , qui *disputoient entr'eux avec tant d'ardeur* , étoient reunis en ce point, que vos pretendus *mysteres de la grace* leur étoient également *inconnus*. C'étoit cette ignorance universelle & ces *ruines* de la tradition , qui mettoient vôtre Maître *dans le plus violent étonnement*.

Janfenius , disoit M. Fremont , ne nomme point les Thomistes & les Congruistes. C'est vous qui voulez deviner ce qu'il ne dit pas.

Ecoutez-le, repris-je. *Il ne sera pas De gri hors de propos* , dit-il , *de toucher en Christ. peu de mots les diverses opinions sur la* ^{L. VIII.} *grace. Les Docteurs de ce tems qui dis-* ^{61.} *putent avec tant de vehemence sur la grace efficace sont partagez en deux opi-*

nions principales. Les uns la font consister dans une certaine motion , ou impulsion de Dieu qui détermine efficacement par elle-même la volonté à consentir. Les autres croyans que l'efficacité de cette operation renverse directement le libre arbitre , ont inventé une autre espece de grace , dont l'operation est par sa nature diametralement opposée à la premiere.... Les premiers donnent communement à leur grace le nom de prédetermination physique , & les seconds celui de grace congrue.... Il y a cette difference entr'eux que ceux qui soutiennent la prédetermination physique sont dans un grand embarras , pour ne paroître point détruire le libre arbitre, & que les autres y sont de leur côté, pour ne détruire pas la vertu de la grace chrétienne. Les voilà les Thomistes & les Congruistes qui partageoient alors les Ecoles , & qui disputoient entr'eux avec tant d'ardeur. Les voilà ces Theologiens innombrables qui malgré tant de pieté , de zele , & de penetration d'esprit , étoient plongez dans de si épaisses tenebres , & pour qui les mysteres de la grace.... étoient cachez sous tant de ruines.

Jansenius, s'écria M. Fremont, dit que ces deux opinions étoient les *principales*. Mais il se garde bien d'avouer qu'elles étoient les seules dans les Ecoles.

1. Repris - je, vous êtes dans l'impuissance de montrer que la vôtre eut alors le moindre vestige de possession.

2. Si les deux *principales opinions* qui partageoient les Ecoles étoient différentes de votre système, en sorte que votre système fut alors *inconnu & caché sous des ruines* à l'égard de ces Theologiens *innombrables*, ce système inconnu & enseveli sous tant de ruines ne pouvoit avoir alors aucune tradition ni possession constante dans *presque toute l'Eglise universelle*. En voilà assez pour vous acabler.

Nous pouvons, disoit M. Fremont, nous joindre aux Thomistes pour trouver une tradition avec eux, quoique nous ne l'ayons pas, étans seuls.

Non, repris-je, vous ne pouvez point le faire de bonne foi. Nous avons déjà vu les différences essentielles qui sont entre leur système & le vôtre. Commencez par abandonner le vôtre, si vous voulez embrasser le leur, pour

vous enter sur la tige de cette Ecole, & pour entrer dans ses droits. Sinon avouiez la nouveauté honteuse de vôtre systême dans tout ce qu'il a de distingué de celui des Thomistes. En un mot vôtre systême des deux delectations invincibles, que vous vous flatez de trouver dans S. Augustin, sort tout à coup de dessous terre du tems de Jansenius, sans que cet Auteur puisse dire de qui il l'a appris ni dans les Ecoles Catholiques, ni dans les Auteurs approuvez depuis 1300. ans.

Les Thomistes, s'écrioit M. Fr. ne doivent point nous rejeter.

Ils vous desavoient, repris - je, & Jansenius lui-même ne veut point être un disciple de leur Ecole. Si on demande, dit-il, *avec laquelle de ces deux opinions la véritable doctrine de S. Augustin sur le secours medicinal s'accorde, il faut répondre encore une fois, qu'il ne s'accorde NI AVEC L'UNE NI AVEC L'AUTRE. Dicendum est enim ex integro CUM NEUTRA CONVENIRE.* Il contredit les Thomistes & les Congruistes.

Il est vrai, disoit M. Fremont, que nôtre systême & celui des Thomistes
sont

sont un peu differens. Mais....

La difference est essentielle , lui re-
pliquai - je , puis que selon vôtre Maî-
tre , la premotion des Thomistes n'est
point une *grace medicinale* de J. C.
d'où il s'ensuit qu'elle ne peut être
qu'une grace pelagienne du Createur.

Il y a , dit Jansenius , diverses dif- De gr.
ferences entre le secours medicinal de Christi
Dieu & la predetermination physique.... l. viii.
c. ii.

Cette predetermination ne vient que de
la Philosophie.... Elle est comme un cer-
tain concours general de Dieu dans l'or-
dre surnaturel. Le secours de J. C.
N'EST NULLEMENT DE MESME.
NILLO PACTO.... Elle est établie à
cause de l'indifference naturelle de la
volonté. Le secours de J. C. N'EST
NULLEMENT DE MESME. NEUTI-
QUAM.... Elle renverse par les fonde-
mens le principe de la grace medici-
nale de J. C.... Ce ne seroit rien , si
S. Augustin auquel le nom de prede-
termination est inconnu avoit admis le
fonds de la chose.... Mais il y a une
difference qui n'est pas mediocre dans
les choses mêmes entre la delectation
& la predetermination... De plus cou-
pons court. Ou montrez vôtre système

des deux delectations invincibles dans les Scholastiques *innombrables* de ces 500. ans , ou avoüez de bonne foi, comme Jansenius , que ces *mysteres de la grace* leur étoient *inconnus* & demeuroident *cachez sous tant de ruines* à leur égard. Montrez - nous si vous le pouvez à Paris avant les tems de l'Abbé S.Cyran & de Jansenius, à Louvain avant Bayus , à Cologne , dans toute l'Allemagne , dans toute l'Italie , dans toute l'Espagne , dans toutes les autres Nations Catholiques , quelques Theologiens approuvez , qui pendant 500. ans ayent empêché la prescription en faveur de ce systême tant vanté. Vous ne pouvez ni le faire , ni avoüer humblement vôtre impuissance. Osez-vous toujours parler si hautement de vôtre tradition , sans pouvoir nommer jamais aucun des témoins qui l'ont continuée pendant ces siècles ?

A toute extremité , me dit M. Fremont , je vous repondrai ce que Jansenius repond. Alors il lut ces paroles : *Dieu a promis pour cette vie à son Eglise la croyance pure des mysteres,*
L. proœ- c. XXI X. mais non leur intelligence. . . . C'est ce qui est arrivé sur la plûpart des points

PASTORALE. 27

de doctrine , où les Scholastiques ont contredit S. Augustin. Car & eux & l'Eglise entiere ont professé la pure foi DANS LEURS CANONS , DANS LEURS PRIERES , ET DANS L'ORAISON DOMINICALE même , qu'on recite chaque jour. Tout ce que S. Augustin a enseigné sur la grace & sur la predestination se trouve dans ces MONUMENS. Mais comme les hommes ne font point d'attention à ces monumens, ou ne les conçoivent pas , il arrive de là qu'ils se partagent en diverses opinions, par lesquelles ILS DETRUISENT, sans y prendre garde , la foi catholique qu'ils professent. Mais comme on dit d'ordinaire , pour l'administration des Sacrements , que la volonté generale de faire ce que J. C. a institué , ou que l'Eglise fait , corrige secrettement les opinions de ceux qui ont une doctrine fausse & même heretique sur la forme des Sacrements, de même la foi immobile , par laquelle les hommes croient que ce qui est contenu dans les Canons ou dans la Priere qu'on fait à Dieu est veritable , corrige les fausses opinions , &c.

Toutes les sectes les plus monstrueuses, lui repliquai-je, sont bien obligées.

B - ij

à Jansenius & à votre parti. Voilà la tolérance établie en votre faveur, pourvû que l'on conserve les anciens *monumens*, tels que les *Canons*, les *Prieres* & l'*Oraison Dominicale*. Je veux bien par surabondance y ajouter le Symbole des Apôtres & le Decalogue. Les Tolerans ne m'en dediront pas. Chacun prononcera du bout des lèvres ces paroles. Chacun aura l'intention de croire ce qu'elles signifient. Eh quel est le Chrétien en aucune secte, fut-il même Socinien, qui refuse de croire ce qui est contenu dans le Decalogue, dans l'*Oraison Dominicale*, dans le Symbole, & même dans les anciens *Canons*, pourvû qu'il lui soit permis de les expliquer à sa mode dans un sens radouci ? A cette condition toutes les sectes seront en paix avec nous. L'Arien dira qu'il croit de J. C. ce qu'il lui semble en trouver dans le Symbole. Le Calviniste dira qu'il croit de la présence de J. C. au Sacrement ce qu'il lui paroît en trouver dans le texte des Ecritures, & dans les anciens *monumens*. Chacun aura l'intention de croire ce qui a été toujours crû par l'Eglise universelle. Chacun sauvera sa foi

par les *monumens* auxquels il ne fera point d'attention , & qu'il ne concevra point. Chacun détruira , sans y prendre garde la foi catholique qu'il professera. La volonté generale de croire ce qui est dans ces *monumens* purifiera toutes les plus monstrueuses erreurs. Cette volonté generale corrigera *secretement*... une doctrine fausse & même heretique. La foi de l'Eglise se conservera dans ces simples formules ; quoiqu'on en détruise sans y prendre garde toute la doctrine. Les Sociniens demanderont à être tolerez , quoiqu'ils soutiennent que J C. n'est qu'un simple homme nommé Dieu improprement à cause de la sagesse divine dont il étoit éclairé. Ils diront que les trois Personnes de la Trinité ne sont que trois noms. Ils ajouteront que le peché originel se réduit au mauvais exemple qu'Adam nous a donné , & que la grace n'est que la raison que Dieu nous communique. Tous les prétendus Chrétiens de toutes les sectes n'auront qu'à s'embrasser , qu'à être bons amis, qu'à communier ensemble, pourvû qu'ils conservent les anciens *monumens* , qu'ils les recitent du bout des

lèvres , & qu'ils ayent tous *la volonté generale* de croire ce qui est contenu dans ces textes. Cette volonté generale *corrige secretement toute doctrine fausse & même heretique* contre la Trinité, contre l'Incarnation , contre le peché originel , & contre la grace. Ce principe si pacifique étant posé , je m'étonne de ce que vous ne tolerez point benignement les Molinistes. Pourquoi êtes - vous si acres contr'eux seuls ? Sont-ils plus intolérables que les Soci-niens ? Ne gardent-ils pas les anciens *monumens* , avec lesquels tout est purifié ? Voilà les Scholastiques qui pendant environ 500. ans *ont contredit S. Augustin* sur la grace , de l'aveu de Jansenius. Ces Scholastiques Pelagiens étoient pendant ces siècles les seuls témoins de la tradition. Mais qu'importe ! Ils avoient dans leurs mains ces *monumens* , auxquels ils *ne faisoient point d'attention ou qu'ils ne concevoient pas*. Ils détruisoient même , *sans y prendre garde la foi catholique* , qui n'étoit plus que dans la lettre morte de ces textes. Ils alloient jusqu'à combattre positivement cette foi par *une doctrine fausse & même heretique* , c'est

à dire par l'impiété pelagienne. Qui ne croiroit que tout étoit perdu ? Mais rassurez-vous. *La volonté generale* de suivre ces textes purifioit tout , & c'est cette même volonté , qui peut encore sauver aussi la pure foi dans les Soci-niens. O la merveilleuse vertu de ces textes ! ô le rare expedient pour sauver la saine doctrine sans que personne l'enseigne ni la croye pendant cinq cens ans !

Pouvez-vous me nier , disoit M. Fr. que *Dieu a promis pour cette vie à son Eglise la croyance pure des mysteres, mais non leur intelligence ?*

Dieu, repris-je, se contente pour les peuples les plus ignorans d'une *croyance* imparfaite , qui demande quelque connoissance au moins confuse des principaux mysteres. Autrement ils ne croiroient pas. Ils ne feroient que prononcer aveuglement du bout des lèvres, le symbole, comme s'ils prononçoient des paroles de l'Alcoran ou de la Religion Chinoise. De plus Dieu a promis au corps des Pasteurs *l'intelligence* des mysteres , au moins jusqu'au degré nécessaire pour les fixer , pour les distinguer des erreurs que les Here-

riques tâchent de substituer en leur place, & pour les démêler des vaines subtilitez des Novateurs. C'est ainsi par exemple que le Concile de Nicée avoit assez *l'intelligence* de la divinité du Verbe, pour rejeter tres-nettement & avec précision tout ce que les Ariens insinuoient pour donner le change. C'est encore ainsi que l'Eglise a eu une intelligence assez distincte de la présence réelle pour rejeter tous les termes captieux par lesquels Calvin la détruisoit, en paroissant l'admettre. Si le corps des Pasteurs n'avoit aucune *intelligence* des dogmes, sur lesquels ils decident, & qu'ils enseignent, la tradition ne seroit qu'une aveugle transmission d'un je ne sai quoi caché dans les anciens *monumens*. Les Peuples & les Pasteurs mêmes ne croiroient rien de distinct. Ils ne feroient rien que reciter ce je ne sai quoi du bout des lèvres par une superstition insensée. La Religion seroit le comble de l'absurdité. Qui est-ce donc, qui ne sera pas saisi d'horreur à la vuë de ces paroles de Jansenius que nous venons de lire ? Voilà ce qu'il a été contraint de soutenir pour sauver son système. 1. Le

système de Jansenius ne trouve aucun
 appui dans les quatre siècles qui ont
 précédé S. Augustin. *Avant lui ce sys-
 tème étoit enveloppé de tant de tenebres,
 & si caché comme sous terre.* 2. Toute
 l'Eglise Grecque instruite par Origènes
 & par S. Chrysostome enseigne à peine
 quelque chose *de solide & de louable.*
C'est très-peu de chose. Ils ont été si
 malheureux ces témoins de la tradition
 dans l'Orient, qu'il a fallu un grand
 travail pour les justifier sur les erreurs,
 où ils sont tombez au moins quant au
 langage. 3. A l'égard de l'Eglise La-
 tine, vous alleguez S. Augustin, S. Pro-
 sper, S. Fulgence. Mais c'est cette auto-
 rité même qu'on vous conteste. Que
 trouvez-vous pendant 600. ans depuis
 ces trois Pères, jusqu'au Maître des
 Sentences & aux Scholastiques ! Vous
 n'oseriez entreprendre de nous faire
 pour ces siècles le tissu d'une sérieuse
 tradition, où nous trouvions vos
 deux delectations invincibles claire-
 ment marquées. 4. Les 500. ans des
 Scholastiques nous sont abandonnez
 par Jansenius, *malgré, dit-il, tous les*
Scholastiques. Quamvis refragantibus
Scholasticis universis. Il n'a aucune

B v .

ressource pour ces cinq siècles, que les *monumens*, qui étoient sans cesse contredits. *Il n'a pour lui que la volonté generale qui étoit dans les peuples de croire tout ce qu'ils ne croyoient nullement, & qu'ils détruisoient par une doctrine heretique.* Où en sommes-nous, & ne devoit-on pas déchirer ses habits, ou du moins boucher ses oreilles, quand on entend de tels blasphêmes dans la maison de Dieu? Voila une doctrine inconnuë pendant quatre siècles avant S. Augustin. Il n'en reste aucune trace après ce Pere pendant fix cens ans dans l'Eglise Latine. La Grecque l'a sans cesse combatuë, *au moins quant au langage*, & enfin cette doctrine est inouïe pendant les cinq siècles des Scholastiques. *Scholasticis universis.* Peut-on avoir le cœur catholique & tolerer un systême si dépourvû de toute apparence de tradition?

Supposons, dit M. Fremont, que nôtre systême n'étoit point avant Jansenius, l'une des *deux principales opinions* qui partageoient les Ecoles. Au moins ce systême pouvoit être alors *une troisième opinion* moins principa-

le que les deux premières. En voilà assez pour nous autoriser.

C'est à vous, lui repliquai-je, à prouver que cette troisième opinion étoit aussi en possession des Ecoles avec les deux principales. Or vous n'en sauriez montrer la moindre trace. D'ailleurs Jansenius qui ne pouvoit pas ignorer son propre fait, c'est à dire l'état où il venoit de trouver les Ecoles en y entrant, avouë qu'elles étoient toutes contre son système. *Quamvis refragantibus Scholasticis universis*. Enfin voulez-vous faire attention à une circonstance bien importante. Jetez les yeux sur Calvin qui contredit l'Eglise, & qui cherche dans tous les coins de la terre quelqu'un qui autorise son erreur. Qu'en-seigne-t'il ? Il soutient votre système des deux delectations invincibles. Je l'ai démontré. *Impresso*, dit-il, *delectationis affectu*, quand il parle de la bonne volonté. *Delectatione & proprio appetitu moveor*, dit-il, quand il parle de la volonté corrompue. S'il eut trouvé au dedans de l'Eglise Catholique une seule Ecole qui eut enseigné ce système, il n'auroit pas man-

qué de la montrer au doigt à tous les adversaires. Il auroit sans doute parlé ainsi : (De quel front osez - vous me traiter de novateur pour une opinion que vous approuvez comme tres-pure au milieu de vous ? Quoi donc ce qui est sans tâche dans vos Ecoles , peut-il être contre la foi dans la mienne ?) Ces paroles auroient confondu tous les Catholiques. Calvin , loin de faire ce raisonnement si naturel , & si démonstratif , suppose sans cesse au contraire que tous les *Papistes* , & tous les *Sorbonistes* sont declarez contre son systême. Et en effet il ne paroît au tems de Calvin aucun Theologien Catholique qui ne rejette ce systême avec horreur. Les Thomistes ont eu la gloire d'être les premiers à le combattre avec un zele ardent. Voilà donc toutes les Ecoles Catholiques réunies contre votre systême long-tems avant Janse-
nius. Faut-il s'étonner s'il avouë un fait qui se trouve d'ailleurs si évidemment prouvé ? Aussi voyons-nous que Calvin , loin d'alleguer une tradition & une actuelle possession des Ecoles en sa faveur , avouë au contraire précisément comme Jansenius l'a avoué après

lui, que leur commun système sur la liberté & sur la grace qu'ils attribuent tous deux également à S. Aug. a été abandonné de l'Eglise environ depuis les tems du Maître des Sentences.

Janfenius, disoit M. Fr. a bien prévu que le grand credit des Molinistes lui attireroit des contradictions. Mais il n'a point compté que les Thomistes le desavoüeroient lâchement.

Je croirai là-dessus Janfenius même, lui repliquai-je. *Ces principes*, dit cet *De gr. Auteur*, *que nous venons d'établir selon Christ. S. Aug. sur la grace qui fait aimer Dieu*, *l. IV. sur le libre arbitre ; & sur le pouvoir de* *c. IX. faire le bien paroîtront peut-être FORT NOUVEAUX à ceux qui ont été nourris dans la Philosophie d'Aristote. Valde nova.* Voilà le système de Janfenius que Janfenius même s'attend de voir combattu. Il se prepare au scandale de la nouveauté. Il compte sur le soulèvement des Ecoles, & il ne se trompe pas. C'est précisément ce qui est arrivé.

Il ne parle point de toutes les Ecoles, se récria M. Fremont. Mais seulement des Philosophes disciples d'Aristote.

Avez-vous oublié, repris-je, qu'au tems où Jansenius est venu au monde, nulle Ecole de Theologie n'étoit nourrie dans aucune Philosophie differente de celle d'Aristote ? Les Thomistes & les Congruistes y étoient également nourris. Les Thomistes mêmes ont toujours été après S. Thomas les plus attachez à cette Philosophie. De là vient que Jansenius se plaint de ce que leur premotion est *venue d'une speculation de Philosophie*, & de ce que les Thomistes sont *plutôt disciples d'Aristote que de S. Augustin*. Les voilà ces Theologiens auxquels le systême des deux delectations invincibles devoit paroître *fort nouveau. Valde nova*. Il s'agit sur tout des Thomistes. En effet ils ignoroient profondement & la notion que Jansenius donne du libre arbitre, & le pouvoir invincible de la delectation que cet Auteur represente comme le *seul ressort qui remue le cœur* de l'homme.

Jansenius, dit M. Fremont, ne parle en cet endroit qu'en general, sans dire que c'est le systême des deux delectations, qui paroîtra *nouveau*.

Il parle ainsi, repris-je, sur le total

de son système tant pour *la grace qui De gr. fait aimer Dieu*, & qui est, selon lui, *Christ. la delectation invincible*, que pour *le lib. IV. libre arbitre &c.* Tout y est compris. *c. II.*

Mais écoutez-le en un autre endroit, C'est celui, où il explique expressement, en quoi consiste la grace. *On peut démontrer, . . . dit-il, que la suavité ou delectation repandue du ciel est, selon S. Augustin, cette véritable grace, dont on dispute tant parmi les Scholastiques.*

J'en conviens, dit M. Fr. La voilà elle-même.

Et bien, repris-je. Lisez ces mots: *Mais comme l'esprit des hommes qui est plein du préjugé des vieilles opinions ne cede pas facilement à une vérité qu'il n'a point crû qu'on pût soutenir &c. Quia tamen ad inopinatam veritatem animus inveteratarum sententiarum præjudiciis gravidus non facile cedit, &c.* D'un côté voilà les Scholastiques, dont il parle, & il les dépeint comme *remplis du préjugé des opinions*, qui étoient déjà *vieilles* dans les Ecoles. Il compte qu'ils vont faire un grand bruit contre son système, dès qu'il paroîtra. D'un autre côté il

parle d'une *verité*, qui commence à paroître quand on y pense le moins, que personne n'atendoit, qu'on ne pouvoit prévoir, qu'on n'auroit jamais crû entendre soutenir, tant elle étoit inouïe dans le monde. *Ad inopinatam &c.* Auroit-on osé parler ainsi de l'opinion des Thomistes, ou de celle des Congruistes? Auroit-on pû dire avec quelque pudeur, que l'une ou l'autre de ces deux opinions étoit inconnuë, inouïe, & venuë tout à coup dans les Ecoles, sans que personne eut pû le prévoir? *Ad inopinatam?* Croyez-vous qu'un Thomiste eut voulu avouer alors au desavantage de sa prémotion qu'elle étoit inouïe & inconnuë? Croyez-vous qu'un Congruiste eut voulu l'avouer de sa grace congruë? Non sans doute ils n'avoient garde de faire ce faux aveu qui auroit deshonoré leur doctrine. Il étoit trop notoire que ces deux opinions, loin d'être inouïes, & inconnuës, étoient au contraire actuellement enseignées dans les Ecoles. Ainsi supposé que le système des deux délectations invincibles eut été enseigné de même dans les Ecoles Catholiques, Jansenius auroit-il avoué qu'el-

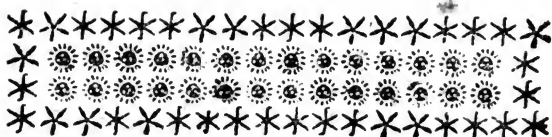
le étoit au nombre de ces nouveautez inouïes , qui surprennent le monde entier , parce que personne ne pouvoit prévoir qu'il en seroit parlé. *Ad inopinatam &c.* N'est-il pas clair comme le jour que Jansenius , qui est si jaloux des moindres avantages n'auroit pas manqué de confondre tous ceux qui auroient dit que sa doctrine étoit nouvelle ? Il auroit montré au doigt les Ecoles , dont il auroit vû que cette doctrine étoit en paisible possession. Quel triomphe pour lui ! A-t'il osé dire un seul mot pour s'en vanter ? N'a-t'il pas été réduit à avouer la nouveauté qu'il porte pour ainsi dire sur le front. *Valde nova &c. Ad inopinatam &c.*

C'est un aveu exagéré , dit M. Fremont , que Jansenius a fait dans l'excez de sa douleur sur l'ignorance & sur l'entêtement de la plûpart des Scholastiques , qui ne lisoient point S. Aug.

On exagere volontiers en faveur de sa cause , repris-je , mais on se garde bien d'exagerer pour la deshonorer sans ressource , & pour tourner contre soi toute la tradition. De plus je veux

bien renoncer à l'aveu décisif & formel de Jansenius sur son propre fait. Niez-le si vous le pouvez. Mais au moins prouvez que le système de Jansenius étoit en possession des Ecoles, quand Jansenius y est entré, quoique cet Auteur atteste le contraire.

A ces mots M. Fr. fut pressé de sortir pour le proces d'un de ses amis. Nous le verrons Mardi. Je suis &c.



XVI. LETTRE.

*Continuation sur la nouveauté du
système de Jansenius.*



Onsieur Fremont étant entré hier dans mon cabinet, me parla ainsi : Ne voyez-vous pas que l'Eglise en adoptant le système de S. Augustin depuis 1300. ans, a fixé la tradition de tous les siècles dans ce système si solennellement adopté ? L'Eglise qui connoit mieux que personne sa propre tradition, nous répond de son propre fait, savoir qu'elle a toujours enseigné ce système avant & après le tems de ce Pere. C'est dans le sens de ce système qu'elle explique ce qu'il y a d'obscur dans les quatre premiers siècles. C'est en ce sens qu'elle explique les Peres Grècs, dont le langage est impropre. C'est dans ce sens qu'elle

fixe tous les Auteurs Latins depuis le cinquième siècle jusqu'au Maître des Sentences. C'est à ce sens qu'elle réduit tous les Scholastiques qui ont enseigné depuis environ cinq cens ans ! Qu'avez-vous à dire contre l'Eglise ? Prétendez-vous savoir mieux qu'elle son propre fait , savoir ce qu'elle a enseigné ? Elle répond de tous les siècles. Elle décide qu'elle y a toujours suivi le système de S. Aug. N'esperez donc pas de détruire l'autorité de ce Pere , en lui oposant celle de la tradition. L'Eglise est contre vous. Elle vous crie qu'il faut juger , non du système de S. Aug. par une prétendue tradition , mais au contraire de la tradition , par le système évident de saint Augustin.

A Dieu ne plaise , repliquai-je , que je veuille affoiblir l'autorité de ce Pere. Personne ne l'admire plus que je le fais. Peu s'en faut que je ne m'écrie dans un transport de zele & d'admiration pour ce vaste & sublime genie comme Volusien : „ On suppose en
Ep. 135. „ quelque façon , sans que la Religion
int. Au- „ en souffre , quelque défaut de scien-
gust. „ ce dans les autres Evêques. Mais

„ quand on vient à l'Evêque Aug. tout
„ ce qu'il lui arriveroit d'ignorer,
„ manqueroit à la loi. Je soutiens
néanmoins que ce Pere ne peut point
décider lui seul , & fixer la tradition
de tous les siècles. Pour le démontrer,
je n'ai qu'à vous faire souvenir de la
nature de la tradition. C'est une ins-
truction que le corps des Pasteurs a
donné en chaque tems à toutes les
Eglises , pour perpetuer une doctrine.
C'est ainsi par exemple que le corps des
Pasteurs a enseigné en chaque siècle,
en chaque année , en chaque jour,
depuis les Apôtres jusqu'à nous , sans
aucune interruption , la Divinité de
J. C. Que diriez-vous si les Deffenseurs
de cette Divinité étoient réduits à
avouer aux Sociniens , que les quatre
premiers siècles n'ont sur ce dogme
que de *grandes tenebres* , que des *en-
velopes* , qu'une doctrine *comme cachée
sous terre par tant de détours* , que
des *embrouillemens inexplicables* , *in-
extricabilibus laqueis* , en sorte qu'un
tel Auteur du cinquième siècle est
*le premier qui a mis ce dogme dans
l'intelligence des Chrétiens* , ... &
que nous devons TOUT A LUI SEUL ,

s'il est vrai que nous pensions quelque chose de droit sur cet arbre de vie ? Que diriez-vous , si les Deffenseurs de la Divinité de J. C. étoient réduits à confesser , que la plupart des Grecs ont été si malheureux qu'il a falu un grand travail pour les justifier sur les erreurs du Socinianisme , où ils sont tombez au moins quant au langage ? Que diriez - vous si les Deffenseurs de la Divinité de J. C. étoient dans l'impuissance de montrer une tradition claire & précise en faveur de ce dogme, depuis le cinquième siecle jusqu'au tems du Maître des Sentences , comme vous êtes dans l'impuissance de produire une suite d'Auteurs clairs & décisifs en faveur de vôtre systême des deux delectations invincibles pour tant de siecles dans l'Eglise Latine même ? Enfin que diriez - vous si les Deffenseurs de la Divinité de J. C. étoient contrains d'abandonner aux Sociniens toutes les Ecoles depuis environ 500. ans , & de soutenir que la tradition de l'Eglise sur la Divinité de J. C. se conservoit pendant ces siecles par les textes des prieres &c. qu'on recitoit sans y faire attention , en sorte que les

Chrétiens détruisoient , sans y prendre garde la foi catholique qu'ils professoient sur la nature du Fils de Dieu par la recitation de ces formules , & par la volonté generale de croire ce que ces monumens expriment ? Ne faut-il pas reconnoître de bonne foi , que si les Deffenseurs de JESUS - CHRIST étoient dans la nécessité de faire un si horrible aveu , l'impiété socinienne triompheroit. Toute tradition seroit abandonnée , & les fondemens du Christianisme seroient renversez sans ressource. Vous diriez en vain que l'Eglise repond suffisamment de sa propre tradition , & qu'elle declare qu'elle a enseigné dans tous les siècles qu'il faut adorer J. C. Les Sociniens ne manqueroient pas de parler ainsi : (Si tous ou du moins presque tous vos Pasteurs & Docteurs avoient enseigné cette doctrine , on la trouveroit de siècle en siècle dans tous leurs écrits. On en verroit les traces par tout. Qu'y a-t'il de plus opposé à ce qui a été enseigné en tout lieux , en tout tems , & par tous les Pasteurs (*quod ubique ; quod ab omnibus , quod semper ,*) qu'une doctrine qui de votre propre aveu est com-

me cachée sous terre & dans des embrouillemens inexplicables pendant les quatre premiers siècles, qui est combattue par *la plupart des Grecs au moins quant au langage*, que vous êtes dans l'impuissance de prouver par les Latins mêmes depuis le cinquième siècle jusqu'au douzième, & qui se trouve encore universellement rejetée par *tous les Scholastiques* seuls témoins de la tradition pendant les cinq derniers siècles, *quamvis refragantibus Scholasticis universis* ? Comment osez-vous faire dire à l'Eglise qu'elle répond de la tradition de tous les siècles en faveur de votre système, vous qui êtes réduits à confesser avec Jansenius, que l'Eglise est dans la honteuse impuissance de produire aucune suite de tradition pour ce système ni dans les quatre premiers siècles, ni chez les Grecs en aucun tems, ni chez les Latins depuis les tems de S. Augustin jusqu'au douzième siècle, ni dans les 500. ans où les Scholastiques ont été les seuls à continuer la tradition.

L'Eglise, s'écria M. Fremont avec une espèce d'enthousiasme, ne connoit aucun autre Docteur, aucun autre
témoin

témoin de sa tradition que le seul saint Aug. En cet endroit il leva les yeux & les mains au ciel , en lisant ces paroles de son Maître : *S. Aug. a été au dessus de tout le reste de l'Eglise. Toti Ecclesie præstitit.* L'Eglise a puisé sa doctrine sur la grace , non dans tous les Peres & Docteurs qu'elle a coutume de consulter touchant les autres controverses , mais dans le seul & unique Augustin. *Sed uno solo hausit Augustino.* L. præm. c. xiii.

Vous faites fort bien , repris-je, de reduire tout au seul S. Augustin ; car si on vous obligeoit à trouver en faveur du système des deux delectations invincibles d'autres témoins de tradition en chaque siècle , vous seriez d'abord poussé à bout. Mais voilà une methode singuliere & inouïe. Elle est inconnue pour tout autre dogme. Cette methode est bien abrégée. Au lieu de *tous ou de presque tous* , on ne veut entendre qu'un seul & unique témoin. *Sed uno solo hausit Augustino.* Pour rendre cet unique témoin croyable contre tous les siècles & toutes les nations , on l'éleve au dessus de l'Eglise entiere. *Toti Ecclesie præstitit.*

Tome III.

C

C'est l'Eglise elle-même, crioit M. Fremont, qui donne cette autorité à S. Aug.

L'Eglise, repris-je, ne donne point à ce Pere une autorité au dessus de la sienne, & indépendante de sa tradition. L'autorité que l'Eglise donne au texte de ce Pere, ne peut être que subordonnée à la sienne. Si l'Eglise ne souffre jamais qu'on allegue l'autorité du texte sacré, que dans le sens précis qu'elle lui donne, & si elle ne permet aucune interprétation de ce texte selon la prétendüe évidence que chaque particulier peut croire y trouver, à combien plus forte raison anathématisera-t-elle tous ceux qui auront la temerité d'oposer à la tradition generale le texte de S. Aug. qui est tres-inferieur au texte sacré ? Luther & Calvin ont prétendu comme Jansenius que le texte de S. Aug. est clair & décisif pour leur délectation invincible. Ils ont prétendu comme Jansenius qu'il n'est point question de tradition, quand S. Aug. decide. *Sed uno solo hauserit Augustino.* Ils ont élevé comme Jansenius S. Aug. au dessus de l'Eglise entiere. *Toti Ecclesia praeiit.* L'Eglise méprise

& foudroye ces frivoles & temeraires raisonnemens. Elle ne souffre point qu'on lui fasse la loi par l'approbation qu'elle a donnée à un texte soumis à son jugement.

Voulez - vous , me dit M. Fr. avec aigreur & mépris, que l'Eglise retracte l'approbation qu'elle a donnée depuis 1300. ans à S. Aug.

Nullement , repris - je. Mais puis que vous m'interrogez , souffrez que je vous interroge à mon tour. Croyez-vous que l'Eglise soit faillible ou infallible pour discerner le vrai système de saint Augustin en approuvant son texte ?

En peut-on douter , me dit-il ? L'Eglise est faillible sur tous les textes qui sont differens de celui de l'Ecriture. C'est ce que nous soutenons depuis tant d'années. Il est vrai que l'Eglise auroit pû se tromper , en approuvant le texte de S. Aug. comme elle s'est trompée , en condamnant celui de Jansenius , qui n'est pas moins pur, & qui lui est entierement conforme. Mais elle ne s'est pas trompée sur celui du S. Docteur , qui est clair comme le jour.

C ij

Supposons , repris-je , que l'Eglise ait approuvé le texte de S. Augustin en croyant n'y voir que la grace congrüe, & pensant que le système des deux delectations invincibles n'y est point exprimé. En ce cas le jugement faillible & même tres-faux de l'Eglise seroit de vôtre propre aveu sujet à revision. En ce cas l'Eglise ne manqueroit pas de renverser vôtre fragile retranchement. Elle vous diroit : (Je n'ai prétendu approuver le texte de S. Aug. que dans le sens temperé de la grace congrüe, auquel il m'a paru borné , & je me serois bien gardée de l'approuver , si j'eusse crû qu'on pouvoit l'expliquer dans le sens heretique des deux delectations invincibles de Calvin & de Jansenius. Ainsi gardez-vous bien d'énerver ou plutôt d'éluder manifestement les Canons du Concile de Trente & les cinq Constitutions du Siege Apostolique, en m'opposant l'approbation que j'ai donnée au texte équivoque de S. Aug. Mais au contraire fixez l'approbation ambiguë, que j'ai donnée au texte de S. August. par les Canons du Concile & par les Constitutions du S. Siege.) En ce cas quelle ressource

vous resteroit-il? Oferiez-vous opposer à l'autorité de l'Eglise, celle du texte d'un Pere, qui n'en a que par elle, & qui n'en peut avoir aucune d'elle, que dans le seul sens qu'elle a crû y voir, en l'approuvant? Cessez donc de disputer temerairement sur ce texte. Bornez-vous à demander à l'Eglise avec la plus humble docilité, quel est le sens qu'elle lui donne, & qu'elle y autorise. Suivez-le aveuglement, & sans vous permettre d'en raisonner. De quel front osez-vous interpreter à votre mode le texte de ce Pere, vous qui auriez horreur d'interpreter le texte sacré selon votre prétendue évidence indépendamment de l'interpretation de l'Eglise? Il s'agit, non du texte, ni de la prétendue évidence de son sens propre & naturel, mais du sens, quel qu'il soit que l'Eglise a crû y voir, & qu'elle a eu l'intention d'y approuver. Au lieu de vouloir le deviner, au lieu de disputer avec tant de hauteur & de scandale, au lieu d'éluder les décisions déjà faites, raisez-vous. Humiliez-vous, ou du moins ne parlez plus, que pour demander à l'Eglise,

en quel sens elle veut qu'on approuve avec elle le texte de ce Pere.

Le sens de S. Augustin , me dit M. Fremont , n'est ni obscur , ni douteux. Il est vrai que l'Eglise n'a point une infaillibilité promise & surnaturelle pour juger de ce texte. Mais elle a une infaillibilité naturelle , & d'évidence à cet égard , comme pour juger qu'il est jour , quand elle voit le Soleil.

Quoi , repris-je , croyez-vous que le texte de S. Aug. soit plus clair que celui de Jansenius ? Celui-ci a fait tout exprès son livre par un travail de 20. ans , pour éclaircir le texte du saint Docteur. Que si l'Eglise a pû se tromper sur le Commentaire , comment ne peut-elle pas s'être trompée à plus forte raison , sur le texte qui avoit un si grand besoin d'être commenté & éclairci ? Enfin si l'Eglise elle-même peut se tromper sur ces textes , comment osez - vous prétendre que vous ne vous y trompez pas ? Comment osez - vous opposer votre propre interpretation de ces textes à tant de solennelles décisions de l'Eglise même ?

L'Eglise, me dit M. Frémont, ne reculera jamais. Elle ne retractera point l'approbation qu'elle a donnée au texte de S. Aug. Ainsi nous n'avons qu'à montrer dans ce texte le système qui y saute aux yeux. Nous n'avons aucun besoin de discuter la tradition.

Changez les noms, repris-je ; vous verrez d'abord combien ce raisonnement est insoutenable & odieux. L'Eglise, vous dira un Protestant, ne retractera jamais la declaration qu'elle a faite des livres qui composent le texte sacré. Ainsi nous n'avons qu'à montrer toute nôtre doctrine, qui saute aux yeux dans ce texte, sans avoir aucun besoin de discuter aucune tradition. Que repondrez-vous à ce Protestant ? Ce n'est pas tout. Je soutiens que l'Eglise, qui a loué S. Aug. en toute occasion, n'a jamais donné une approbation positive, absoluë, universelle, & sans exception à tout son texte. Par exemple il a dit tres-souvent que l'opinion de la propagation des ames, vers laquelle il penchoit si fortement n'avoit rien de contraire à l'Ecriture, ni qu'on pût condamner. L'Eglise n'avoit garde d'approuver tous

ces endroits , où le S. Docteur dit que cette opinion est si probable. Vous connoissez les celebres paroles du Pape S. Celestin. *Mais pour les endroits plus profonds & plus difficiles des questions incidentes , qui ont été traitées plus au long par ceux qui ont refusé les herétiques , comme nous n'osons pas les mépriser , nous n'avons point besoin aussi de les autoriser ; car nous croyons qu'il suffit pour reconnoître la grace de Dieu , à l'operation & à la misericorde duquel il ne faut absolument rien soustraire. qu'on suive ces écrits dans tout ce qu'ils ont de conforme aux susdites regles du Siege Apostolique , en sorte que nous n'admettions point comme Catholique ce qui paroîtroit contraire à ces regles. Ainsi quand même vous démontreriez ce que vous ne démontrerez jamais, savoir que certains endroits de S. Aug. ne sont pas conformes au sens propre & naturel des Canons du Concile de Trente & des Constitutions du S. Siege contre Jansenius , vous n'en seriez pas plus avancé , il faudroit croire que ces endroits sont ceux que le S. Siege n'a voulu mépriser , ni autoriser , & qui ne sont point admis comme Catholiques.*

Pour moi, me dit M. Fremont, je m'en tiens à ces paroles de Jansenius que je vais vous lire : *C'est pourquoi aucune ancienneté des opinions Scholastiques, de quelque nombre de Deffenseurs qu'on l'autorise, de quelques païs & de quelques siècles, qu'on tire ces autoritez, n'ébranle ni n'obscurcit la foi de l'Eglise...* Au reste si quelqu'un me pressoit dans cette dispute par le grand nombre & par l'autorité des Docteurs des derniers tems, j'en serois fort ébranlé, mais j'aurois peine à croire que je le fusse avec raison.... Comme le Soleil est preferable lui seul à tous les Astres du Ciel, ainsi que S. Augustin est preferable à des millions d'esprits d'un ordre inferieur. S'il faut comparer ensemble ces autoritez, Saint Augustin est lui seul égal à tous, en la place de tous, ET AU DESSUS DE TOUS..... La Theologie seroit peut-être plus pure & plus heureuse, si elle n'avoit que ce qu'elle tient de ce Pere.

Rien n'est si excessif, repris-je, que de preferer vôtres propres interpretations du texte de saint Augustin à toute ancienneté, & au plus grand nombre des

Deffenseurs d'une doctrine contraire, de quelques païs, & de quelques siècles qu'on tire ces autoritez. C'est mettre ce seul Pere, & ce Pere expliqué à votre mode *en la place & au dessus de tous* les témoins de la tradition. L'Eglise condamneroit tout Theologien, qui oseroit dire avec les Protestans que sa pretenduë évidence sur le texte sacré lui suffit pour soutenir son dogme sans avoir besoin de produire une tradition claire & non interrompuë. A plus forte raison devez-vous être condamné avec votre parti, quand vous soutenez que votre pretenduë évidence sur le texte de S. Aug. vous suffit pour soutenir votre système, sans produire aucune tradition claire de tous les siècles en sa faveur. Ce seroit parler en Protestant que de dire du texte sacré ce que Jansenius dit de celui de S. Aug. au préjudice de la tradition. Ce texte, dites-vous, nous suffit sans aucun témoin de la tradition catholique. Nous sommes en droit de le suivre sur nôtre pretenduë évidence, indépendamment de la tradition des autres Auteurs de tous les siècles.

Comme M. Fr. revenoit toujours à soutenir que le texte de S. Aug. est une regle sûre de foi, & que ce texte est clair comme le jour, je lui lûs cet endroit de Jansenius qui parle des Theologiens qui lisent S. Aug. sans l'entendre: *Ceux-là principalement sont L. proce^s exclus de toute esperance de succez, qui^mium, entrent dans cette mer avec un esprit^{c. xlii.} prevenu des opinions de la Philosophie d'Aristote & de la Scholastique des derniers tems. De tels hommes sont si éloignez d'entendre S. Aug. qu'ils semblent l'avoir lû, ayant les yeux fermez, ou ayant perdu la vûë....* ILS BRONCHENT PRESQUE A CHAQUE PAS.

Voilà, poursuivis-je, un beau nombre de Theologiens pendant 500. ans, ou pour mieux dire, voilà tous les Theologiens Catholiques pendant ces cinq siècles. Pourriez-vous nommer un seul lieu où l'on étudiât alors hors des Ecoles? Enseignoit-on parmi les Catholiques quelque autre doctrine que la *Philosophie d'Aristote*, & que la *Theologie Scholastique*? Les Evêques & les Curez comme Jansenius l'avouë, pouvoient-ils enseigner aux peuples autre chose que ce qu'ils avoient appris

dans les Ecoles. Voilà le corps universel des Pasteurs, des Docteurs & des Peuples. Tous lisoient saint Augustin comme *ayant les yeux fermés*, ou comme *ayant perdu la vue*. Tous *bronchoient à chaque pas*.

Ce malheur, disoit M. Fremont, venoit, non de l'obscurité du livre, mais de la préoccupation des Lecteurs.

Est-il possible, repliquai-je, qu'un livre qui est clair selon votre parti comme les rayons du Soleil, soit si obscur à tant d'hommes doctes & pénétrants de tant de nations pendant cinq siècles? De plus remarquez que Jansenius a trouvé d'un côté les Thomistes qui expliquoient le texte de S. Aug. dans le sens de leur prémotion, & les Congruistes qui l'expliquoient de l'autre côté dans le sens de leur grace congrüe. Ni l'une ni l'autre de ces Ecoles n'appercevoit dans ce texte aucune apparence de votre delectation invincible, qui selon vous y saute par tout aux yeux. Cette découverte si tardive étoit réservée à Calvin & à Jansenius. Jusqu'à eux toutes les Ecoles du monde

lisoient saint Augustin comme *ayant les yeux fermés*, ou comme *ayant perdu la vue*. Elles bronchoient à *chaque pas* dans une lecture, où tout est applani & démonstratif selon vous. A qui esperez-vous de le persuader? Méprisez-vous le genre humain jusqu'à oser lui faire accroire ce qui est si incroyable? Quoi vous soutenez que ce texte est si clair que l'explication que vous en donnez est plus forte par sa seule évidence, que l'autorité de l'Eglise & de la tradition entière! Quoi cette évidence tant vantée se réduit à une obscurité impenetrable à tous les génies les plus pénétrants des Ecoles pendant cinq siècles! Quoi donc toutes les Ecoles étoient aveugles & insensées jusqu'à ne voir pas les rayons du Soleil! Ces Ecoles si divisées entr'elles étoient-elles d'accord pour ne voir point ce qui est selon vous par son évidence au-dessus de toute autorité & de toute règle de tradition?

L'excez de la préoccupation des Scholastiques, disoit M. Fremont, répond à tout.

L. proc-
 mii. c.
 xxviii.

Venons, repris - je, aux Lecteurs
 exempts de cette incroyable préoccu-
 pation. Ecoutez Jansenius : *Personne,*
 dit-il, *sans un miracle de Dieu tout-*
puissant ne découvrira le vrai sens de ce
Pere, s'il croit l'avoir assez lû, en le
parcourant une fois.

Ces paroles, dit M. Fremont, ne
 marquent point l'obscurité du texte.
 Elles marquent seulement la faute d'un
 Lecteur qui le lit avec trop de rapi-
 dité.

Vous devez m'avouer, repris - je,
 qu'un texte clair comme le jour, qui
 est plein de répétitions innombrables,
 & qui inculque à chaque page le mê-
 me système, est facilement compris
 par un Lecteur pénétrant, quoi qu'il
 ne le lise qu'une seule fois à la hâte.
 En ne le lisant tout entier qu'une seu-
 le fois, il relit cinq cent fois le même
 système qui y est si souvent inculqué.
 Par exemple, diriez-vous que *personne*
sans un miracle de Dieu tout-puissant ne
découvrira le vrai sens du Livre de l'I-
 mitation de J. C. sur la nécessité d'ai-
 mer Dieu, s'il ne le lit qu'une seule
 fois à la hâte ?

La clarté du texte de S. Augustin, disoit M. Fremont, est telle que l'esprit d'un Lecteur sensé & attentif n'y peut résister.

Au lieu de lui répondre, je lui lus ces mots du S. Docteur. *Celui qui est troublé par mon livre, ou ne l'entend pas, ou ne fait pas entendre aux autres,* ^{Ep. ccciv.} *ad Vanc* ^{lont.} *quand il veut DEVELOPER ET ECLAIRCIR UNE QUESTION TRES-DIFFICILE, ET INTELLIGIBLE A PEU DE PERSONNES.*

Ce n'est la faute ni de l'Auteur, ni du texte, dit M. Fremont. C'est seulement que la question traitée dans ce texte est *tres-difficile*.

J'en conviens, repris-je. Mais enfin la question *tres-difficile* en soi fait que le texte qui en traite est difficile à entendre. Donnez-moi le livre le plus précis & le plus methodiquement écrit sur une *question tres-difficile* de metaphysique, ou d'algebre. Ce texte quoique exempt en soi de tout défaut sera néanmoins *intelligible à peu de personnes*. Puisque la question contenuë dans le texte de S. Aug. est *tres-difficile*, & *intelligible à peu de personnes*, de quel droit presumez-vous que vous êtes de

ce petit nombre de personnes , qui le penetrent avec certitude ? Ne pourriez-vous pas vous tromper sur ce qui est *intelligible à peu de personnes ?* Votre presumption , pour en decider si hardiment , loin de me rassurer , me paroit au contraire un préjugé qui marque que vous vous trompez d'autant plus , que vous craignez moins de vous tromper sur une *question tres-difficile*. Au lieu de decider avec tant de hauteur & de confiance , faites ce que *Ibid.* S. Aug. demande à son Lecteur : *Priez afin que vous conceviez avec sagesse ce que vous croyez avec pieté.*

Qui doute , qu'il ne faille prier en lisant saint Augustin , disoit M. Fremont.

Celui , repris-je , qui présume qu'il a compris ce texte , est bien éloigné de se défier de sa propre intelligence , de douter , de s'humilier , de craindre de se tromper , & de prier pour parvenir à entendre , supposant qu'il n'entend pas. Je suppose un homme qui ose dire : (Je suis sûr d'entendre tres-bien ce texte , & d'être du petit nombre de ceux auxquels il est intelligible. Je ne puis douter que je ne l'aye compris.

J'en suis tellement sûr , que je ne crains point d'assurer malgré toutes les décisions de l'Eglise , que ce texte enseigne précisément le même système qui est enseigné dans celui de Janse-
nius.) Cet homme que je suppose si plein de confiance en son propre sens, c'est vous-même. Un tel homme est bien éloigné de se défier de soi ; de craindre d'entendre mal le texte de S. Aug. d'en demander l'explication à l'Eglise avec une humble docilité, & de prier pour l'obtenir. D'ailleurs si ce texte étoit clair comme le jour , il ne faudroit point prier pour l'entendre. On ne prie point pour obtenir de Dieu la grace de concevoir que deux & deux font quatre, que le tout est plus grand qu'une de ses parties, & qu'un cercle n'est pas un triangle. Ensuite je fis lire à M. Fr. ces endroits de S. Aug. *Relisez assidûment ce li- De gri-
vre , & si vous l'entendez rendez-en & lib.
graces à Dieu. Mais si vous ne l'enten- arb. c.
dez pas , priez afin que vous en ayez xxiv.
l'intelligence. Puis il lût cet autre en- n. 46.
droit : Au reste ne croyez nullement que De corr.
vous ayez pu entendre suffisamment ce & gr c.
livre en le lisant une seule fois. Si vous I. n. l.*

voulez donc en tirer un grand fruit, n'épargnez point votre peine, pour vous le rendre familier, en le relisant. Voilà le livre sur lequel tout votre parti triomphe le plus, disois-je à M. Frem. Il faut *prier, & le relire assiduëment pour en découvrir le sens véritable.* Ce n'est pas assez. Il faut *n'épargner point votre peine pour vous rendre familier ce texte.* Vous ne pouvez point l'entendre *suffisamment* sans ce travail assidu. Qui est-ce qui *relit* ainsi *assiduëment* S. Aug. Qui est-ce qui *prie* humblement pour en obtenir *l'intelligence*, & en se défiant de tous ses préjugés ? Un livre est-il assez clair pour mettre le Lecteur en état de s'assurer qu'il l'entend mieux, que tous les Docteurs de l'Eglise ne l'ont entendu pendant 500. ans, quand il faut le relire assiduëment, n'épargner point sa peine, & prier avec une humble docilité, pour en obtenir une suffisante intelligence ?

M. Fremont ne vouloit plus lire. Mais je lui lû encore ces mots malgré lui : *Si ceux qui lisent ces choses les entendent, qu'ils en rendent grâces à Dieu. Que ceux qui ne les entendent point, prient, afin que celui dont la face éclaire*

De don.
pers.
c. xxiiv.
n. 68.

& repand l'intelligence soit interieurement leur Maître. Pendant que vôtre parti présume avec tant de hauteur qu'il ne peut se tromper sur ce texte, & qu'il l'entend mieux que toute l'Eglise ne l'a entendu pendant 500. ans, le S. Docteur qui connoit mieux son propre texte que tout vôtre parti, assure, que les uns peuvent le penetrer par une lecture assidue & avec une humble priere, pendant que les autres hautains & présomptueux s'y tromperont. Il vous crie que ce texte, loin d'être clair, ne peut être compris que par une lumiere surnaturelle qu'on obtient en priant. Comment osez-vous vous flatter d'être exempt de tout préjugé dans cette lecture? Comment osez-vous supposer que vous avez prié assez humblement pour meriter de Dieu qu'il repande sur vous *l'intelligence* de ce texte? Selon vous tous les Docteurs de l'Eglise pendant 500. ans *bronchoient à chaque pas* en lisant ce livre, & aucun d'eux *ne pouvoit sans un miracle de Dieu tout-puissant* en découvrir le vrai système. Vôtre préoccupation pour vôtre système n'est-elle pas aussi forte que celle des Docteurs, qui ont en-

seigné dans les Ecoles pendant 500. ans , l'étoit pour un autre système opposé ? Il peut donc arriver , que vous *bronchiez à chaque pas* en lisant saint Augustin, & que vous *ne puissiez point sans un miracle de Dieu tout-puissant* en découvrir le système véritable. Votre présomption , votre hauteur, votre acreté , votre indocilité pour l'Eglise , votre mépris pour tout ce qui blesse vos préjugés rendent même cet aveuglement tres - facile & tres-vrai-semblable.

M. Fremont soutenant de plus en plus que le système de son parti est clair comme le jour dans le texte de S. Aug. Je lui fis cette question : Croyez-vous que le texte de S. Aug. soit aussi clair que celui de Jansenius ?

Je crois , répondit-il , celui du S. Docteur aussi clair que l'autre.

Quoi , repris-je , vous croyez que le Commentaire fait pour éclaircir le texte de S. Aug. n'est pas plus clair que le texte même qu'il explique. C'est donner un étrange ridicule au Commentaire que Jansenius a fait avec tant de travail pendant 20. années. De plus écoutez les Approbateurs du livre de

Jansenius : *Jansenius*, dit le Docteur Beauharnois, A DECOUVERT ce qui étoit CACHE' dans le tres-profond Maître de tous les Theologiens, & il a DEVELOPE' avec tant de lumiere les tresors de grace & de charité, qui étoient CACHEZ à l'intelligence des fideles. Ecoutez Calenus : Ce que le tres-saint Docteur avoit repandu selon les occasions, tantôt d'une façon CACHE'E, tantôt à découvert, *Jansenius* l'a DEVELOPE' dans ses trois volumes.

Quel avantage, dit M. Fremont, tirerez-vous de cet aveu ?

Il est decisif, repris-je. Si l'Eglise entiere peut, selon vous, se tromper pendant tant d'années, & dans tant de decisions solennelles sur le texte de *Jansenius*, qui a découvert ce qui étoit caché dans celui de S. Augustin, à combien plus forte raison votre parti peut-il se tromper sur le texte de S. Aug. où la verité étoit cachée, & qui a eu besoin du Commentaire de *Jansenius* ? Quoi vous ne craignez point de vous tromper sur le texte obscur, vous qui soutenez si hardiment, que l'Eglise s'est trompée sur le texte clair !

Ni cet aveu que vous produisez , ni vos raisonnemens , disoit M. Fremont, ne peuvent point obscurcir le texte de S. Augustin qui ne souffre aucun doute.

Il a souffert selon Jansanius , reprise , pendant 500. ans plus qu'un doute. Il a été expliqué par tous les Docteurs de l'Eglise , qui n'y ont jamais vu votre système. D'ailleurs, peut-on dire qu'un texte ne peut souffrir deux différentes explications, quand on voit que Luther , Calvin , & Jansenius l'expliquent d'une façon , pendant que les Thomistes & les Congruistes l'expliquent de deux autres façons tres-contraires ? Enfin refuserez-vous de croire M. Nicole. Vpici ce qu'il avouë sur la tradition : *Le sens general , dit-il , est des Peres Grecs , qui ont été avant saint Aug. & même des Latins qui ont été après lui , comme de l'Auteur de la vocation des Gentils de S. Prosper , & même de S. Aug. Il y a dix fois plus d'Auteurs pour le general que &c.*

M. Nicole , dit M. Fremont , n'a point pretendu revoquer en doute le système des deux delectations invincibles. Il veut seulement établir une grace generale.

La grace generale , repris-je , & le systême des deux delectations invincibles sont visiblement incompatibles. Si le systême des deux delectations est vrai , nul homme n'a la grace qu'autant qu'il en sent le plaisir ; or presque tous les hommes ne sentent nullement ce plaisir celeste de la pure vertu. Donc presque tous les hommes sont privez de la grace , & par consequent la grace generale de M. Nicole est une chimere ridicule si vôtre systême est vrai. Ainsi vôtre systême est renversé par toute la tradition , qui établit la grace generale. Soutiendrez-vous que vôtre systême est la celeste doctrine de saint Augustin , pendant que M. Nicole vous ôte *les Peres Grecs qui ont été avant S. Aug. & même les Latins qui ont été après lui* ? Il va jusqu'à vous enlever *l'Auteur de la vocation des Gentils S. Prosper* , enfin *S. Aug.* lui-même. Que vous restera-t'il ?

Cet aveu , disoit M. Fremont , a besoin d'être expliqué.

Jansenius , repris-je , confirme l'aveu de M. Nicole. Il dit un mot qui lui ôte *S. Aug. même*. Il avouë que le texte de ce Pere n'établit point vôtre

système des deux delectations indeliberées & invincibles, quand on prend son texte dans son sens propre. *Quando propriè sumitur &c. propriè dicta &c.* Ainsi pourvû qu'on prenne le texte de S. Aug. dans son sens propre, & sans vos contorsions artificieuses, ce Pere se tourne d'abord contre vous avec tous les autres témoins de la tradition de tous les siècles. Le voilà d'accord en ce cas avec les Peres Grecs, avec les Latins, & avec tous les Scholastiques.

Ce n'est, dit M. Fremont, qu'un mot peu mesuré, qui a échappé à Jansenius.

Voulez-vous écouter un autre aveu décisif, repris - je ? Lisez la vie de M. Vincent de Paul Instituteur de la Congregation des Missionnaires de S. Lazare. Elle est écrite par M. Abelli Evêque de Rodez. L'Historien rapporte ce que M. l'Abbé de S. Cyran avoit dit à M. Vincent en conversation. Voici ses paroles : *Je vous confesse, disoit-il, que Dieu m'a donné de grandes lumieres. Il m'a fait connoître qu'il n'y a plus d'Eglise.... Non il n'y a plus d'Eglise. Dieu m'a fait connoître qu'il y*

a plus de cinq ou six cens ans qu'il n'y a plus d'Eglise. Avant cela l'Eglise étoit comme un fleuve , qui avoit ses eaux claires. Mais maintenant ce qui nous semble l'Eglise , ce n'est que de la boue. Le lit de cette belle riviere est encore le même. Mais ce ne sont pas les mêmes eaux.... Il est vrai que Jesus a édifié son Eglise sur la Pierre. Mais il y a tems d'édifier & de détruire. Elle étoit son Epouse , mais c'est maintenant une adultère & une prostituée. C'est pourquoi il l'a repudiée, & il veut qu'on lui en substitue une autre qui lui sera fidelle.

Ce M. Abelli , dit M. Fr. avec aigreur , étoit un passionné Moliniste. Pour le bon homme Vincent ce n'étoit qu'un devout ombrageux qui ne savoit rien.

L'un , repris-je , étoit un Theologien distingué & un tres-pieux Evêque. L'autre étoit un homme d'une rare sagesse , & un vrai Saint plein de l'esprit de Dieu. Voilà de redoutables témoins contre un Novateur. D'ailleurs ces deux témoins n'imputent à l'Abbé de S. Cyran que ce qui est vraisemblable , savoir d'avoir parlé comme Janfenius son intime ami.

Tome III.

D

Ce discours scandaleux n'a rien qui merite d'être crû , disoit M. Fr.

Plût à Dieu , repris-je , qu'il ne fut pas aussi vrai-semblable, & aussi verifié par de si graves témoins, qu'il est scandaleux, impie, & digne de faire horreur à tous les Chrétiens. C'est ainsi qu'il est naturel qu'on pense, quand on travaille actuellement à introduire dans l'Eglise un système nouveau, inoui, & inconnu pendant 500. ans à toutes les Ecoles Catholiques. *Quamvis refragantibus Scholasticis universis &c. ad inopinatam veritatem. Valde nova &c.* Ne vous flatez donc pas. Nous vous dirons pour le texte de S. Augustin ce que Tertullien disoit aux Novateurs de

De pra- son siecle pour le texte sacré. *Il ne
serv. faut point admettre les Novateurs , à
disputer sur les Ecritures.... Ils n'ont
aucun droit sur les Livres du Christia-
nisme. On peut leur dire avec justice :
Qui êtes-vous ? Quand , & d'où est-ce
que vous êtes sortis ? Que venez -vous
faire dans nôtre fonds , vous qui n'êtes
pas des nôtres ?.... Cette terre est le
fonds que nous possédons. Nous remon-
tons à une origine assurée. Nous la ti-
rons de ceux qui étoient les Possesseurs*

legitimes. Nous sommes par succession non interrompue les heritiers des Apôtres. Il ne vous appartient ni de citer les Ecritures, ni d'en disputer. Il n'est pas même permis de vous écouter sur leur interpretation, puis que vous refusez de les entendre, comme l'Eglise les a entendues dans tous les siecles. Ce que Tertullien disoit avec tant de force aux Novateurs de son tems sur le texte sacré, nous n'avons qu'à le repeter mot pour mot à votre parti sur le texte de S. Augustin. Ou taisez-vous & recevez de l'Eglise avec une humble docilité l'explication legitime de ce texte avec ce texte même, ou bien l'Eglise doit vous arracher des mains ce texte, que vous osez expliquer selon vos préjugés, & indépendamment de ses décisions, le texte ne vous appartient nullement. Qui êtes-vous? Quand, & d'où est-ce que vous êtes sortis? Comment osez-vous paroître? Comment esperez-vous d'être écourez, vous qui n'avez point de honte de dire sous le nom de S. Augustin ce qui étoit inoui, tout au moins pendant les cinq derniers siecles. Ad inopinatam &c.

D ij

Je vois bien , s'écria M. Fremont, que vous voulez degrader le texte de S. Aug.

Est-ce le degrader, repris-je, que de le comparer au texte du S. Esprit même, auquel il est infiniment inférieur ? Le texte de S. Aug. fut-il le texte sacré même , il faudroit vous l'arracher des mains , puis que vous osez le prendre
Pet. II. selon votre *propre interpretation* , au
Ep. c. 1. lieu de demander simplement à l'Eglise,
2. 20. & sans raisonner , en quel sens elle la pris dans les siècles qui précèdent le nôtre. Jusqu'à ce que vous cessiez de raisonner , tout Catholique doit boucher ses oreilles de peur de vous entendre. Quand même vous mettriez contre la regle fondamentale du Christianisme S. Aug. au même rang que S. Paul , l'Eglise vous diroit qu'il y a
Ibid. dans ces textes *certaines endroits difficiles à entendre* , que des hommes mal
c. III. instruits & mal assurez corrompent, comme le reste des écritures pour leur propre perte. L'Eglise doit sans doute vous ôter la lecture du texte de S. Augustin , dont vous abusez avec tant de presomption , comme elle a voulu dans nos derniers siècles ôter la lec-

ture du texte sacré à ceux qui le lisoient avec un fonds de presumption & un goût de nouveauté en faveur des sectes les plus dangereuses.

Nous ne voulons, s'écrioit M. Fremont, que suivre à la lettre le texte de S. August. qui est clair comme le jour.

Cette clarté tant vantée, repris-je, est une grande obscurité selon S. Aug. même, & selon l'aveu de vôtre parti. Ce grand jour a été, selon Jansenius, une profonde nuit, au moins pour les cinq derniers siècles de l'Eglise. De plus tous les heretiques parlent ce langage de seduction. Ils alleguent sans cesse la clarté decisive du texte sacré. Mais l'Eglise, loin de les écouter, leur repond : *Il ne faut point vous admettre à disputer sur ce texte..... Vous n'avez aucun droit sur les livres du Christianisme... Qui êtes-vous ? Quand, & d'où est-ce que vous êtes sortis. Que venez-vous faire dans nôtre fonds &c.* Nous vous en disons tout autant. Vous *n'avez aucun droit* sur le texte de S. Aug. vous qui osez l'expliquer selon vôtre prétenduë évidence. Il ne faut ni vous *admettre à disputer*

ni vous écouter dans vos explications presomptueuses. Taisez-vous. Laissez-vous instruire par l'Eglise sur un texte qui n'a aucune autorité que par elle, & qui n'est approuvé que dans le seul sens, qu'elle croit y voir. Recevez d'elle l'explication qu'elle a donnée sans interruption à ce texte dans tous les siècles, comme dans les cinq derniers. Abandonnez de bonne foi votre système inouï tout au moins pendant 500. ans. *Ad inopinatam &c.*

Il ne s'agit point ici, dit M. Fr. de notre pensée, mais de la céleste doctrine de S. August. que l'Eglise n'est plus libre de condamner, après l'avoir adoptée pendant 1300. ans.

L'Eglise, repris-je, n'a jamais approuvé le texte de ce Pere, que suivant l'explication qu'elle lui a donnée. Ne séparez donc jamais le texte qui n'a lui seul aucune autorité propre, d'avec l'explication de l'Eglise par laquelle seule il est autorisé. Ce n'est pas précisément le texte qui décide, c'est l'explication que l'Eglise lui a donnée dans tous les tems sans interruption, qui a une autorité réelle parmi les Catholiques.

Vous refusez , disoit M.Fr. de suivre la lettre du texte, parce qu'elle est claire contre vous.

Vous avez vû, lui repliquai-je, qu'elle est obscure. Ce n'est pas tout. De l'aveu de Jansenius elle renverse votre système par les fondemens *quand on la prend dans son sens propre. Quando propriè sumitur &c. propè dicta &c.* Luther & Calvin ont allegué comme votre parti l'évidence du texte de saint Augustin. On ne doit pas vous écouter plus qu'eux , puis que vous renversez comme eux la tradition , au moins des cinq derniers siècles. *Ad inopinatam &c.*

Avons-nous tort, disoit M.Fremont, de suivre avec l'Eglise le-texte du saint Docteur ?

Tous les Novateurs , repris - je , se vantent de suivre ce texte , comme celui de l'Ecriture. Mais écoutez le saint Docteur lui-même : *Aimez fortement, Ep.cxx.* dit-il, *à entendre le sens du texte sacré ;* ^{*ad consent.*} *car les saintes Ecritures elles-mêmes...* ^{*n.13.*} *ne peuvent vous être utiles , qu'autant que vous les entendez bien. Tous les heretiques qui reçoivent l'autorité de ces textes, se flattent d'en suivre le vrai sens,*

D iiij

*quoi qu'ils n'y suivent que leurs propres erreurs. Ainsi ils sont heretiques, non parce qu'ils méprisent ces textes, mais parce qu'ils les entendent mal selon leurs préjugés. Vous le voyez les Héretiques donnent leurs erreurs sur le texte, pour le sens évident du texte même contesté. La lettre seule tue. Il s'agit du sens de l'Eglise. Et de qui peut-on apprendre ce sens, sinon d'elle-même? Il ne s'agit que de lui demander son propre fait, qu'elle doit savoir mieux que personne. Il ne s'agit que de sa pensée, que de son intention, que du sens qu'elle a eu dans l'esprit. De quel droit voulez-vous le deviner? Comment osez-vous lui faire la loi, pour lui lier les mains, en voulant savoir mieux qu'elle-même, ce qu'elle a toujours pensé? Ce qui est indubitable; est qu'elle n'a jamais varié, & qu'elle n'a jamais adopté pendant les siècles éloignez de nous, un système qui a été inconnu & inouï pour elle au moins pendant les derniers 500. ans de sa tradition. *Ad inopinatam &c.* Ne vaut-il pas cent fois mieux pour la gloire de S. Aug. même, qu'on prenne son texte dans son sens propre*

qui renverse votre système , que de le prendre dans un sens impropre , forcé & odieux , qui rend le S. Docteur contraire à la tradition des Peres Grecs & Latins , & de tous les Scholastiques ? Quand on le prend dans son sens propre *quando propriè sumitur*, il est d'accord avec tous les siècles. Quand on le prend dans votre sens impropre , il se trouve lui seul contre la tradition de tous les siècles.

Vous ne pouvez point nous contester , disoit M. Fr. la possession des Ecoles , au moins dans ce siècle-ci. Nous avons des cahiers de Professeurs , des theses publiques , & même des sommes de Theologie imprimées avec approbation ; où notre système triomphe.

Quoi , repris-je , vous osez alleguer votre possession dans un siècle où tous les actes solennels de l'Eglise vous accablent : Peut-on sans blesser la pudeur comparer quelques cahiers , quelques theses , qui ont peut-être échappé à quelque Syndic trop indulgent , ou quelque somme de Theologie dont le venin déguisé n'a point été connu des Superieurs , avec tant de Constitutions du Saint Siege reçues de

D v

toutes les Eglises de sa Communion ? Jamais aucune heresie depuis les Apôtres n'a été si souvent foudroyée que votre système l'a été depuis environ 70. ans. Est - ce donc là le tems que vous êtes réduit à prendre pour trouver quelque vestige de possession ? De plus il est manifeste que toute secte acquiert dès sa naissance une espee de possession , qui naît & qui s'établit avec elle. Elle ne prend la forme de secte qu'en ce qu'elle forme & multiplie des sectateurs. L'Eglise ne s'alarme que quand la contagion devient sensible. Elle ne condamne l'erreur que quand elle apperçoit le progres de la seduction. Voyez les Rebaptisans. Ils avoient pour verifier leur possession plusieurs Conciles tres-nombreux en Asie & en Afrique. Ils alleguoient l'autorité tres - respectable de S. Cyprien & de S. Firmilien. Regardez les Ariens. Leur possession paroissoit si ébloüissante , que selon S. Jérôme *le monde entier gémissoit , & étoit étonné de se voir Arien.* Jetez les yeux sur les Pelagiens. Vous trouvez dix - huit Evêques dans la seule Italie qui soutiennent leur doctrine. Graces à Dieu

vous n'oseriez citer dix-huit Evêques de France qui se déclarent pour vôtre système, & quand vous les nommeriez (ce qui n'a aucun fondement) cette autorité seroit nulle. Elle ne pourroit résister au torrent des Evêques de France & de toute l'Eglise. Passons aux demi - Pelagiens. Vit - on jamais une erreur plus subtile, plus raffinée, plus specieuse, plus applaudie ? Ecoutez S. Prosper qui dépeint à S. Augustin la préoccupation où les esprits se trouvoient alors dans les Gaules. Il représente *les cris* d'une multitude de *Saints tres-vivement* émus. *Ab istis Sancti-intentiosissime conclamatur....* Ils défendent, dit ce Pere, leur obstination par la prétendue *antiquité* de leur doctrine.... Ils soutiennent que l'Epître aux Romains *n'a jamais été expliquée par aucun Ecrivain Ecclesiastique, comme on l'explique maintenant....* Quant à l'autorité nous sommes inférieurs à ceux qui pensent ainsi. Ils nous surpassent beaucoup par l'éclat de leur bonne vie, & quelques-uns d'entr'eux sont au dessus de nous par le suprême honneur de l'Episcopat, où ils ont été élevés depuis peu. Excepté un petit nom-

*bre d'intrepides amateurs de la grace parfaite , personne n'ose se commettre à la dispute avec ces hommes superieurs.... Ainsi le peril de la foi a augmenté avec les dignitez de ces hommes prevenus, pendant que la veneration qu'ils ont acquise tient la multitude dans un silence desavantageux , & qu'elle est entraînée dans la credulité , faute d'approfondir. Ce qui n'est rejeté par la contradiction de presque personne , leur paroît une doctrine tres-salutaire. Enfin saint Prosper met au nombre de ces Saints si attachez à la doctrine des demi-Pelagiens un homme d'une autorité principale , & appliqué à la science spirituelle, savoir saint Hilaire Evêque d'Arles. Pourriez-vous alleguer dans l'Eglise de France une si forte & si éclatante possession pour votre systême ? Comparerez-vous vos cahiers , vos sommes de Theologie , dont quelques-unes sont dénoncées & flétries , enfin vos theses de Bacheliers , avec ces *cris vehemens* d'une multitude de Saints , & même d'Evêques reverez de tous les Peuples , au nombre desquels paroissoit le grand *S. Hilaire d'Arles* ? Que fût cette dangereuse possession dont*

l'erreur demi-pelagienne se vançoit ? Vous le savez. La tradition des siècles immédiatement précédens , l'autorité du Siege de Pierre , centre immobile de l'unité pour la foi , & le concours des autres Sieges Catholiques , dissipa bien-tôt sans aucun Concile cette erreur si seduisante & si enracinée dans le cœur *des Saints*. C'est ainsi que votre fragile système va tomber aux pieds de l'Eglise. On peut dire à Jansenius ce que Lanfranc disoit à Berenger.

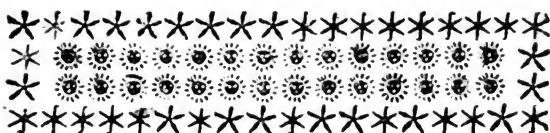
Contra universum orbem sentire cœpisti. De corp.

Quand vous êtes venu, l'Eglise enleig- *De sang.*
noit d'une maniere uniforme au moins *Dom.*
depuis 500. ans dans les Ecoles , & *c. l.*
dans les chaires Pastorales une doctrine

contraire à votre système. Le jour que vous êtes venu , vous avez osé dire ce que nul Docteur ne disoit. Vous avez commencé ce jour - là , à faire entendre aux fidelles ce qu'ils n'avoient jamais entendu , & qu'ils n'étoient point preparez à entendre. La nouveauté est comme écrite sur votre front. Ce qui est nouveau en notre tems , ne peut point être ancien, en remontant à d'autres tems plus éloignez , puis que l'Eglise ne varie

jamais. *Vous avez commencé à dogmatiser contre la croyance du monde entier. Fastu quo plenus es contra universum orbem sentire cœpisti.*

A ces mots un de mes amis arriva.
M. Fr. sortit. Je suis &c.



XVII. LETTRE.

De M.*** à M.***

*Explication des consequences du système
de Jansenius contre les bonnes
mœurs.*

Monsieur Fremont entra hier dans mon cabinet avec empressement. La grace congrüe, me dit-il, ne peut point être véritablement congrüe pour assurer son effet, sans être efficace par elle-même.

Je n'ai aucun besoin, lui repliquai-je, d'entrer dans cette question. Je laisse en paix & les Congruistes qui assurent leur congruité par la prescience de Dieu, & ceux qui veulent la grace la plus efficace, pourvû qu'elle ne soit pas necessitante.

En cet endroit M. Perraut prit la parole, & changea tout à coup toute nôtre dispute en interrogeant M. Fremont.

N'est-il pas vrai , lui dit-il , que nôtre système se réduit à deux delectations ou plaisirs indeliberez ? Celui des deux qui se trouve actuellement le plus fort nous previent *inévitablement* & nous détermine *invinciblement* ou au bien, ou au mal en toute occasion. N'est-ce pas là le fonds de toute la doctrine, que vous m'avez enseignée depuis quinze ans ?

C'est sans doute , dit M. Fr. le point fondamental & essentiel.

Je le suppose volontiers , reprit M. Perr. Mais en le supposant , je conclus qu'il est nécessaire que je suive toujours mon plus grand plaisir pour le mal , comme pour le bien.

Vous donnez, se recria M. Fremont, un tour malin & moqueur aux paroles du S. Docteur de la grace. Mais son autorité est au-dessus de tout , & sa doctrine est toute celeste.

C'est un double profit pour moi, lui repartit M. Perraut , que cette doctrine soit tout ensemble si celeste & si commode. Je veux selon le conseil de Jansenius écrire *en lettres d'or* cette merveilleuse sentence: (Il est nécessaire que je suive toujours mon plus grand

plaisir.) O que ce principe est fécond en conséquences agréables ! ô qu'il m'épargne de gêne & de scrupules.

A ces mots M. Fremont surpris & piqué lui parla ainsi : Je vois bien que vous ne cherchez qu'à rire. Mais on ne rit point sans scandale d'une doctrine si sérieuse & si sainte.

C'est fort sérieusement , reprit M. Perraut , que je veux mettre en pratique cette sainte doctrine que S. Augustin m'a apprise. Oseriez-vous contredire ce Pere, & vouloir que je préférasse à mon plus grand plaisir un devoir triste & dégoûtant ?

A Dieu ne plaise , dit M. Fremont, que je parle d'un plaisir grossier & sensuel. Je ne parle que d'une délectation pure, que d'un plaisir spirituel , celeste, & tout divin. C'est une *paix qui surpasse tout sentiment humain*, comme dit l'Apôtre.

J'avouë , répondit M. Perraut , que la grace qui fait vouloir toutes les vertus , est un plaisir très-épuré. Mais la délectation , qui fait vouloir tous les vices , est un plaisir grossier & impur. Jansenius ne dit-il pas que ce mauvais

De grat plaisir est , ou le premier mouvement de
Christi la concupiscence , ou un desir indélibéré?

l. iv. N'ajoute-t'il pas qu'il repond A LA
c. xi. PASSION DE L'AMOUR SENSITIF ? *Res-*
pondens PASSIONI AMORIS SENSITIVI.
 Peut-on jamais imaginer un plaisir
 plus sensible & plus grossier que celui-
 là ?

Eh qui doute , repondit M. Fre-
 mont, que le plaisir qui est la source de
 tous les crimes ne soit tres-grossier &
 tres-corrompu ?

Ce mauvais plaisir , reprit M. Per-
 raut , est selon nôtre systême aussi effi-
 cace par lui-même que le plaisir celeste ;
 car la nécessité de suivre le plus
 fort de ces deux plaisirs opposez tombe
 selon S. Aug. autant sur le mauvais
 que sur le bon. *Necesse est.* La necessi-
 té , dont ce Pere parle , est attachée ,
 non au seul plaisir de la vertu , mais
 encore à celui du vice , dès qu'il se
 trouve actuellement supérieur à l'au-
 tre. *Quod amplius &c.* C'est pourquoi
 Jansenius dit que dans les tentations ,

De gr la delectation divine ne peut nous empê-
Christi cher d'être vaincus par la foiblesse de
l. iv. nôtre propre volonté , à moins que cette
l. v. delectation ne soit plus grande que la

PASTORALE. 91

terrestre. Il ajoute que quand nôtre cœur se trouve abandonné de cette douceur celeste, IL NE PEUT QUE DESIRER ET SUIVRE les plaisirs d'ici-bas. *Ibid.*

Tout le monde ne fait-il pas, reprit M. Fremont, que l'homme corrompu ne peut point faire le bien, quand il est sans grace ?

La grace, poursuit M. Perraut, consistant selon nous dans un sentiment de plaisir, il est évident que presque tout le genre humain vit & meurt sans aucun secours de grace interieure; car presque tous les hommes ne sentent jamais ce plaisir si épuré & si celeste des vertus chrétiennes. Ainsi le plaisir grossier & corrompu necessite presque tous les hommes au vice. *Necesse est.* C'est le cas dans lequel je me trouve. La douceur celeste, je vous le declare, m'a abandonné. Je ne sens plus que le seul plaisir corrompu. Vous ne me parliez jamais autrefois que du plaisir celeste. Vous ne vouliez me montrer nôtre système que par le beau côté. Je comptois alors sur une efficacité delicieuse & invincible qui m'enleveroit toujours à toutes mes foiblesses. Je regardois la vie chrétien-

ne comme un enchantement de devotion. Je me flatois d'aller tout droit en Paradis par un chemin semé de roses. J'en pleurois de joye. Je croyois déjà voir les cieux ouverts. Je benissois Dieu qui vouloit me necessiter dès ce monde à être bienheureux dans l'autre. Mais par malheur je suis tombé depuis fix mois dans un grand mécompte. La source du plaisir pieux est tout à coup tarie pour moi. Je ne sens plus que le seul plaisir du peché. Continuez à être mon Directeur, & repondez-moi en fidelle Disciple de S. Aug. Que puis-je faire ? Decidez ou plutôt cédez à une decision invincible en faveur de mon plaisir. *Ne cesse est.*

Ne voyez-vous pas, lui dit M. Fremont, que cette necessité, dont vous vous plaignez, n'est que relative & partielle ?

Eh bien, reprit M. Perraut en sou-riant, je vous promets de ne pecher jamais que *relativement* au plaisir qui m'y necessitera. Je vous laisserai même sans peine donner le nom de *partielle* à la necessité qui me fera pecher, pourvû que vous me laissiez pecher totalementement sans remords. Reglez

comme il vous plaira votre langage theologique , pourvû que vous me laissiez regler mes mœurs suivant mon plus grand plaisir. Le R. P. Quesnel chef de nôtre parti est mon oracle. Il m'assure qu'en l'état où je suis , il m'est aussi impossible de resister au plaisir victorieux du vice , que de *con-*
rir la poste sans cheval. D'ailleurs selon nos Theologiens les plus mitigez , je dois croire que le plaisir déreglé *met*
invinciblement ma volonté en acte pour le mal , que ce plaisir *tient* en moi *son*
effet de lui-même ; non du consentement
de ma volonté , & que ce plaisir me
tient plus étroitement lié que des entra-
ves & des chaînes de fer.

Je compte pour rien , disoit M. Fremont, ces expressions dures & outrées, qui ont pû échaper à des Auteurs tres-catholiques. Contentons-nous de suivre S. Aug. à la lettre.

Je vous prens au mot , lui dit M. Perraut. Permettez-moi de vous interroger.

J'y consens , lui repliqua M. Fremont.

N'est-il pas vrai , reprit M. Perraut, que le mauvais plaisir est à son tour

aussi efficace , c'est à dire aussi invincible quand il est supérieur , que le bon l'est quand il prévaut ?

Oui sans doute , dit M. Fr.

De plus n'est-il pas vrai , dit M. Perraut , que le secours *quo* de S. Aug. est selon nous , le plaisir supérieur du bien ?

On n'en sauroit douter , répondit M. Fremont. Qu'en voulez-vous conclure ?

J'en conclus , dit M. Perraut , que le plaisir supérieur du mal est aussi efficace pour le vice , que le plaisir supérieur du bien est efficace pour la vertu.

Où allez - vous , dit M. Fremont, par ce long détour ?

Le voici en deux mots , reprit M. Perraut. Le plaisir supérieur du mal est donc , s'il est permis de parler ainsi, un attrait *quo* pour le péché , pour l'impenitence finale , & pour la damnation éternelle , comme le plaisir supérieur du bien est le secours *quo* pour la piété , pour la persévérance finale , & pour le salut éternel.

J'admets sans peine , disoit M. Fremont , tout ce raisonnement. Qu'en voulez-vous conclure ?

Me voilà , lui repondit M. Perr. en plein droit de repeter mot pour mot du plaisir superieur du mal , tout ce que S. Aug. dit du plaisir superieur du bien, qu'il nomme le secours *quo*.

Je vous permets ce langage , dit M. Fremont.

Je vais parler , dit M. Perraut , ce langage , en l'appliquant au plaisir vicieux.

1. Le plaisir du vice ne peut être frustré de mon consentement , parce que *son premier effet est d'ôter d'abord* De Pra-dest. SS. c. viii. à mon cœur toute *dureté* , ou resistance à la tentation. n. 13.

2. Le consentement ou le refus de consentir à la tentation n'est point *laissé* à ma volonté. . . . Ce choix n'est De corr. point au pouvoir de l'homme, car la Gr. c. xiv. volonté de l'homme *n'empêche ni ne* n. 43. surmonte pas cet attrait insurmontable.

3. Ce plaisir me previent *inévitablement* , & me détermine *invinciblement* c. xii. au crime. Il fait que je veux *tres-invinciblement* le mal , & que je refuse *tres-invinciblement* de vouloir le bien. n. 38.

4. Comme le plaisir superieur du bien est le don de la perseverance même, Ibid. *ut perseverantia ipsa donetur*. De même n. 34.

le plaisir supérieur du mal est l'impenitence finale même.

n. 45. 5. Non seulement les volontez des hommes ne résistent jamais, mais encore elles ne peuvent point résister au plaisir que je sens. *Humanas voluntates non posse resistere.*

ibid. 6. Enfin ce plaisir empesté a une puissance entièrement toute-puissante de tourner les cœurs des hommes à son gré. *Omni potentissimam potestatem.*

Ce n'est pas moi, dit M. Fremont, c'est S. Augustin que vous voulez rendre odieux à toute l'Eglise par ce langage.

Je ne veux rendre personne odieux, reprit M. Perraut. Au contraire je veux excuser tout le monde. Decidez même contre moi comme il vous plaira. J'en suis content, pourvu que vous me laissiez faire tout ce qu'il est nécessaire que je fasse. *Necesse est.*

Comptez-vous donc pour rien, disoit M. Fremont, le péché originel, qui rend tous les hommes indignes de toute grâce ?

Loin de le compter pour rien, lui répondit M. Perraut, je le compte pour tout. Je suppose même avec vous
contre

contre les Molinistes , que malgré mon Baptême je suis encore par ce peché réellement indigne du plaisir celeste, & abandonné au plaisir d'ici-bas. En cet état que voulez-vous que je fasse ? Voulez-vous que je vainque *une puissance entierement toute - puissante* qui me fait pecher ?

- Vous supposez mal à propos , disoit M. Fr. que vous n'avez aucun plaisir celeste , & que le plaisir corrompu regne seul en vous. Au contraire il faut toujours supposer que vous avez au moins quelque commencement du plaisir du ciel , avec lequel vous vous délivrerez peu à peu du plaisir de la terre.

Si j'étois Moliniste , dit M. Perraut, je ferois avec plaisir cette supposition. Mais comment osez-vous la faire vous qui detestez tant le Molinisme ? Ne m'avez-vous pas enseigné que presque tout le genre humain vit & meurt, sans avoir jamais eu aucun secours du plaisir celeste ? Je dois même , comme votre fidelle Disciple , ajouter que tout Juste , qui n'est point predestiné , se trouve tout à coup avant mourir privé du plaisir pur , & abandonné au

plaisir corrompu pour le moment décisif de son éternité.

Ne pouvez-vous pas supposer , disoit M. Fremont , que Dieu ne vous laisse point sans quelque plaisir celeste ?

De quel droit , disoit M. Perraut , supposerois-je que j'ai toujours ce que presque tout le genre humain n'a jamais , & qui échape même tôt ou tard à la plûpart des Justes qui l'ont pour un tems ? Ce seroit supposer ce qui est apparemment faux. Cette supposition est fausse pour presque tous les hommes , auxquels vous direz comme à moi de la faire. Mais coupons court. Le plaisir celeste est un sentiment. Or un sentiment est quelque chose qu'on sent, quand on l'a. Donc je n'ai point ce sentiment de plaisir toutes les fois que je ne le sens en aucune façon. Au contraire je sens depuis six mois sans relâche un tres-vif plaisir dans tout ce que vous nommez le mal. Ainsi tout est d'un côté , & rien de l'autre. Voulez-vous que je renverse le système de S. Augustin , que je suive la vertu sans aucun plaisir , que je surmonte le vice

PASTORALE. 99

qui me plaît uniquement , & que ma foible volonté dompte *une puissance entierement toute-puissante* ?

Vous voulez , disoit M. Fremont, vous imaginer que vous n'avez aucun reste de plaisir pour la vertu. Mais on l'a souvent sans croire l'avoir , ce plaisir si pur & si spirituel.

Faut-il s'étonner, reprit M. Perraut, que je me trouve dans le cas de presque tout le genre humain , qui n'a jamais un tel plaisir ? Faut-il s'étonner que je sois dans le cas de la plûpart des Justes qui n'étant point predestinez perdent tout à coup ce plaisir avant leur mort ? De plus oseriez-vous dire qu'on peut avoir un sentiment , sans le sentir ? Eh que seroit-ce qu'un sentiment qu'on ne sentiroit pas , & qu'un plaisir qui ne plairoit point ? Puis que la grace est un sentiment doux & agreable qui *repond* , comme dit Jansenius, *à la passion de l'amour sensitif* , je sens la grace dès que je l'ai , & je sens un plaisir contraire , dès que je n'ai plus celui-là. Un homme ne sent-il pas si on le chatouille, ou si on l'égratigne ?

E ij

TOO INSTRUCTION

Vous pouvez vous tromper , disoit M. Fremont , sur le plaisir que vous croyez sentir. Cette illusion peut arriver souvent.

Qui voulez-vous , reprit brusquement M. Perraut , qui sache mieux que moi , ce que je sens , ou ne sens pas ? Avez-vous oublié la décision de
 1. Cor. l'Apôtre ? *Qui d'entre les hommes*, dit-
 2. II. il , *sait ce qui est de l'homme sinon l'esprit de l'homme même qui est en lui ?*
 Voulez-vous savoir mieux que moi le secret intime & impenetrable de mon propre cœur ? Voulez-vous connoître mieux mon plaisir que vous ne sentez pas , que moi qui le sens ? Parlez du vôtre , & laissez-moi juger du mien. Que diriez-vous à un homme qui vous soutiendrait qu'il sait mieux que vous ce qui vous plaît , ou qui vous déplaît dans une musique , dans un festin , dans une conversation ? Ne riroit-on pas d'un homme , qui viendrait sérieusement vous apprendre des nouvelles de ce qui se passe au fonds de vous-même ? Demandez à presque tous les hommes ce qu'ils sentent à tout moment. Non seulement tous les

PASTORALE. 101

infidelles & tous les impies, mais encore presque tous les Chrétiens vous déclareront qu'ils ne sentent aucun plaisir à porter la croix, & qu'ils en goûtent un tres-grand à contenter toutes leurs passions. Les Saints mêmes qui goûtent le plaisir celeste, en sont souvent privez. *Chacun de nous*, dit S. Aug. *est tantôt delecté, & tantôt sans* De pecc. mer. *delectation pour les bonnes œuvres. Nunc* l. 11. c. XVII. n. 27. *delectatur, nunc non delectatur &c.* Vous-même, Monsieur, qui me faites des reprimendes si severes, vous n'avez pas toujours à vos gages le plaisir celeste. Il y a sans doute des tems de dégoût, où la vertu ne vous fait sentir aucun plaisir. *Nunc non delectatur.* Vous ne me direz point ce que vous faites alors. Mais je le devine sans peine. Notre système commun me l'apprend assez. *Neceffe est.*

On peut se tromper, disoit Monsieur Fremont, sur son propre plaisir. L'imagination impose à tous les hommes.

Nullement, reprit M. Perraut. Un plaisir causé par l'imagination, est un sentiment tres-réel. Il est causé, je

E iij

l'avouë, par une illusion. Mais ce plaisir nous plaît pendant qu'il dure. En me trompant je me donne une joye réelle. Je la sens comme si elle étoit réellement causée par un bien solide. Qu'importe que ce sentiment doux & flatteur soit bien ou mal fondé, il n'en est pas moins vrai de dire que je le sens, qu'il me plaît, & que je suis assuré d'en sentir la douceur au-dedans de moi dans le moment même, où il me seduit.

Quoi donc, disoit M. Fremont, prétendez-vous être infaillible sur votre plaisir ?

Eh, qui en doute, reprit M. Per-
raut ? Il est impossible que je ne sente pas mon propre sentiment. Seroit-il un sentiment, s'il n'étoit pas senti ? Qu'il me vienne d'un bien réel, ou d'un bien imaginaire, il est toujours également un sentiment réel en moi. L'homme en delire qui croit être Roi, en a un vrai plaisir, comme un Roi véritable, quoique sa royauté soit une chimere. L'un se trompe pendant que l'autre ne se trompe point. Mais ils ont tous deux un vrai plaisir, qu'ils

PASTORALE. 103

sentent , & dont ils ont la certitude la plus intime. Mais allons plus loin pour trancher la question. Puis qu'il est nécessaire que je suive mon plus grand plaisir en chaque moment , je suis sans cesse dans la nécessité de faire tout le mal que je fais , & dans l'impuissance de faire aucun des biens que je ne fais pas. Que pouvez-vous reprocher à un homme qui fait toujours tout le bien qu'il peut faire , & qui ne fait jamais que le mal , dont il lui est impossible de s'abstenir ?

Vous vous trompez , crioit M. Fremont , & vous cherchez à vous tromper.

Si quelqu'un me trompe , crioit de son côté Monsieur Perraut , ce n'est pas moi , c'est vous qui m'avez trompé en m'instruisant de cette façon. Toute action que j'ai déjà faite , ne peut jamais , selon vous , m'être reprochée. Supposez tant qu'il vous plaira que je me suis trompé. Qu'importe ! Mon plaisir ne se trompe point. Il décide lui seul infailliblement. C'est lui qui m'a nécessité à faire tout ce que j'ai fait , & à ômet-

E. iiij

tre tout ce que j'ai omis. Si j'avois choisi suivant mes conjectures, j'aurois pû me tromper. Mais je n'ai rien choisi. C'est le plaisir qui a choisi pour moi, & qui ne peut jamais tomber dans aucun mécompte. Oseriez-vous dire que mon erreur sur mon propre plaisir peut faire en sorte que je préfère le moindre plaisir au plus grand, & que je renverse par là tout le système de S. Aug. Non, non, j'ai beau me tromper. Ce qui est réel, est que toutes les fois que j'ai agi, je n'ai rien fait que par l'infail-
 lible nécessité de suivre mon plus grand plaisir, qui est un guide invincible.

Je vois bien, disoit M. Fr. à M. Per-
 raut, que vous prenez un tour captieux
 & éblouissant pour excuser toutes les
 actions déjà faites. Mais laissons à part
 tout le passé, & examinons l'avenir.
 Vous ne savez point dans le moment
 où nous parlons, si vous aurez au mo-
 ment qui va le suivre, le bon ou le
 mauvais plaisir. Ainsi vous devez dans
 le doute tâcher d'éviter le mal deffen-
 du, & de faire le bien commandé.

Voilà, je le vois bien, dit M. Per-
 raut en riant, une indulgence plenièr

que vous m'accordez pour toutes mes fragilitez passées , quelques grandes qu'elles ayent pû être. Le plaisir tout-puissant qui m'y a nécessité , purifie tout. Il ne reste plus qu'à obtenir la même benignité pour tous les pechez à venir. Or vous ne pouvez point vous en dispenser. Le même plaisir tout-puissant qui justifie tout le passé ne justifiera pas moins l'avenir le plus irregulier. Comme il est sûr que tout ce que j'ai déjà fait de mal est rendu tres-innocent par le plaisir qui m'y a nécessité , il n'est pas moins sûr que tout le mal que je ferai dans les suites , sera tout aussi innocent par le plaisir qui m'y necessitera. Que pouvez-vous me demander ? Je vous promets de ne faire jamais ni en bien ni en mal , que ce qu'il sera necessaire que je fasse en chaque moment. Suivant la regle invincible du plus grand plaisir , je continuerai à vivre comme j'ai vécu. Je ferai pour pratiquer ce que vous appelez *vertu* & pour fuir ce que vous appelez *vice* , tout ce que vous demandez , excepté de vaincre un plaisir invincible & tout-puissant. *Omnipotentissimam potestatem.*

E. V.

Vous devez , disoit M. Fremont, faire les plus grands efforts pour la vertu.

Epargnez - vous cette inquietude, reprit M. Perraut. Nous savons infaillement par avance vous & moi , en vertu de nôtre systême , que je ferai toujours de mon mieux. Le plaisir est pour ma volonté , comme le vent pour un vaisseau qui met à la voile. Le plaisir me tournera du côté du bien ou du côté du mal , sans me laisser aucune décision. Le plaisir celeste peut me manquer à toute heure , comme il me manque certainement depuis environ six mois. Mais je ne puis jamais manquer à ce plaisir , qui est lui-même tout-puissant pour empêcher que je ne lui manque. Ainsi ne vous en prenez jamais à ma volonté , s'il arrive en moi quelque desordre. Au lieu de me gronder , donnez - moi le plaisir du bien qui me manque , & ôtez-moi le plaisir corrompu qui me tient subjugué. Adressez-vous , non à ma foible volonté que le plaisir entraîne , mais au plaisir par lequel elle est invinciblement entraînée. Si le plaisir celeste

revient je gemirai , je frapperai ma poitrine , je m'enfuirai dans un desert , je passerai le reste de mes jours dans le cilice & sur la cendre. Mais si par malheur le mauvais plaisir continuë , ne trouvez pas mauvais , s'il vous plaît , que je suive fidèlement la regle de S. Augustin. En ce cas je ne me refuserai rien , & je remplirai tous mes devoirs les plus voluptueux , puis que je dois justifier par mes mœurs la verité de nôtre systême. *Quod amplius &c. Necessè est &c.*

Vous me preparez à un grand scandale , disoit M. Fremont. Je ne saurois me persuader que vous parliez serieusement.

Pourquoi , lui repondit M. Peraut , avez-vous tant de peine à croire que je parle serieusement , quand je ne fais que suivre à la lettre ce qu'il y a de plus serieux dans le systême que je tiens de vous ? Les conséquences que je tire de vôtre principe sont aussi serieuses que le principe même , d'où elles sont tirées avec évidence..

Je vous ai vû autrefois , disoit M. Fremont , si modeste , si fervent , si zélé contre tous les relâchemens de morale. Est - il possible que je vous voye maintenant si égaré , & si endurci ?

Vous m'avez vû autrefois , lui répondit M. Perraut , détaché du monde , & attaché à toutes les vertus. Mais faut - il s'en étonner ? Je ne faisois alors , que ce je fais encore aujourd'hui , qui est de suivre mon plus grand plaisir. Alors ce plaisir me faisoit prier , & la priere couloit de source dans mon cœur. J'étois charmé de mortifier mon corps. Maintenant un autre plaisir également efficace par lui-même me livre à mes passions. Je suis charmé de tout ce qui flate les sens. Rendez-moi cet ancien plaisir des vertus austeres , vous me verrez aussi fervent que je l'ai été pour la penitence. Mais si vous ne changez point mon plaisir , vous ne changerez jamais ni ma volonté ni mes mœurs. Voulez-vous que je *coure la poste* sans cheval ? Ou donnez-moi un cheval , ou dispensez-moi de courir la poste.

Il ne faut pas, disoit M. Fremont, qu'une verité speculative vous fasse abandonner la pratique de toutes les vertus commandées dans l'Evangile.

Pretendez-vous, lui repliqua M. Perraut, me faire acroire que le plaisir que je sens à toute heure, ne soit qu'une vaine & subtile speculation ? C'est un sentiment tres-réel. D'ailleurs ne voyez-vous pas qu'il s'agit de la pratique des œuvres pour chaque moment de la vie ? *Secundum id operemur*. Enfin il ne s'agit point de raisonner sur des subtilitez pour choisir entre deux opinions abstraites. Il s'agit d'une necessité invincible qui ne me laisse ni choix ni ressource contre le plus grand plaisir dans toute ma conduite. *Necesse est*. Vous pouvez si bon vous semble, croire d'une façon, & vivre d'une autre. Pour moi je veux regler ma vie sur ma croyance. Si ma croyance est pure, ma vie que j'y conformerai, le sera aussi. Si au contraire ma vie conforme à ma croyance étoit déreglée, il faudroit les reformer toutes deux. Mais pourquoi déli-

berer ? Toute deliberation seroit inutile. A quoi me serviroit-il de vouloir démentir ma croyance par ma vie, puis qu'il *est nécessaire* que ma vie suive ma croyance sur le plaisir ? *Ne cesse est.* Ce plaisir est *le seul ressort qui remue mon cœur.* Ce plaisir a *une puissance entierement toute-puissante* sur ma volonté. Je ne puis jamais dans la pratique faire aucun des biens que je ne fais pas , ni m'abstenir d'aucun des maux que je commets. Ai-je tort de ceder à un torrent , qui m'entraîne, parce qu'il a plus de force que moi ?

Je vois bien , répondit M. Fremont, que vous abandonnez la bonne cause. Vous voulez la rendre odieuse , & ridicule , pour flater lâchement les Molinistes.

Loin de faire ma cour aux Molinistes , reprit M. Perraut , je les veux refuser en toute occasion. Ils gâtent tout , & ils me jettent dans le desespoir par cette exemption de toute nécessité , où ils soutiennent que nous vivons ici-bas. Le relâchement qu'ils nous promettent est trompeur. Quand on l'examine de près , on découvre

qu'il se tourne en une rigueur insupportable.

Comment prouverez-vous , disoit M. Fremont , que leurs Casuistes soient si rigoureux ?

C'est , repondit M. Perraut , qu'ils veulent toujours supposer dans tout homme une entiere liberté , qui le rend responsable de tout le mal qu'il fait , & de tout le bien qu'il ne fait pas. Rien n'est si gênant que cette liberté , qui ne me laisse aucune excuse. Ces gens-là me crient sans cesse que ma volonté est toujours libre , dégagée de tout attrait ou lien plus fort qu'elle , & secourüe par une grace proportionnée au degré de la tentation. Quelle ressource me reste-t'il dans cette supposition pour me mettre au large ? Ces Casuistes ignorans n'ont que de petits expédiens superficiels , pour adoucir quelque point de la loi chrétienne. Tantôt c'est une direction d'intention sur le mensonge ou sur la simonie. Tantôt c'est une litqueur qui sert à éluder le jeûne. Tantôt c'est un point d'honneur qui autorise un duel & une vengeance. Mais on trouve sur

chaque point de grands embarras par la foiblesse des raisons , ou pour mieux dire par la grossiereté des pretextes. La probabilité même , qui paroît une ressource generale pour nous soulager, a ses épines. Divers Probabilistes gâtent tout. Ils demandent une probabilité tres-serieuse , fondée sur de tres-fortes raisons , & appuyée de l'autorité d'un nombre considerable de Theologiens sincerement pieux. Ce n'est pas nôtre compte. Ils n'y entendent rien ees ignorans Probabilistes. Ils n'ont pas scû élargir la voye étroite d'un bout à l'autre , comme nous le faisons par nôtre systême. Malgré leurs relâchemens contre lesquels on a tant crié , ils nous exposent encore à de cruels remords. Il faut toujours des raisons toutes prêtes , avec des Auteurs graves qui servent de garens. Il faut par preference à tout, commencer par mettre en sûreté ce qu'on nomme dans le monde les bonnes mœurs , faute de quoi il faudroit restituer , renoncer , fuir l'occasion , reparer le scandale , & faire penitence , ou se croire dans un état de damnation.

Quand on se mêle de relâchement il faut avoir recours à une methode bien plus abrégée & plus consolante. Ces demi relâchemens donnent plus d'inquietude que de profit. Au contraire en niant toute liberté, nous autorisons tout d'un coup tout genre de libertinage. Sans mentir, les Diana, les Escobars, les Tambourins étoient de pauvres gens. Vive Jansenius. C'est lui qui ôte le peché du monde. Graces aux heureuses découvertes qu'il a faites dans S. Aug. toute superstition gênante est abolie. Il ne nous reste plus d'autre loi que celle du plaisir. Nous ne devons jamais craindre de violer cette loi par fragilité; car c'est par le ressort du plaisir, qui est nommé mal à propos fragilité chez les devots scrupuleux, que cette douce loi s'accomplit continuellement en nous. Ainsi je vous le declare, je vais vivre & mourir dans une flateuse indolence en fidelle Disciple de S. Aug.

Je vous entens, lui dit M. Fremont, d'un ton d'indignation. Vous allez faire tous les matins un ferme propos de ne refuser rien à vôtre plaisir brutal dans toute la journée.

Ce bon propos , reprit M. Perraut , seroit superflu. Je suis sûr de ne manquer jamais à suivre cette regle , sans avoir aucun besoin d'en former la resolution. Eh comment pourrois-je manquer à ce que je fais sans cesse par une necessité invincible ? Si Dieu même me reprochoit à son jugement, d'avoir suivi mon plus grand plaisir, mon excuse seroit toute prête. Je lui repondrois d'abord : Seigneur , c'est vôtre grand Docteur Augustin , qui m'a enseigné qu'il faloit necessairement vivre ainsi. *Ne cesse est.*

Consultez , disoit M. Fremont , si vous l'osez , les principaux Disciples de Saint Augustin. Vous verrez avec quelle horreur ils condamneront vos maximes.

S'ils parlent de bonne foi , disoit M. Perraut , ils me diront que *le plaisir est le seul ressort qui remue le cœur* de l'homme pour le vice ou pour la vertu. Ils me diront que quand le plaisir superieur du bien me manque, il m'est aussi impossible de ne pecher pas que de *courir la poste* sans cheval. Ils me diront que le plaisir superieur

PASTORALE.

115

du mal me met invinciblement en acte pour le vice, qu'il tient son effet de lui-même, non du consentement de ma volonté. Ils me diront que ce plaisir corrompu me lie plus étroitement que des entraves & des chaines de fer. Enfin ils me diront que ce mauvais plaisir, pendant qu'il prévaut, est précisément comme le plaisir celeste, pendant qu'il est supérieur, une puissance entièrement toute-puissante. Quand même tous ces grands Theologiens me diroient comme vous que je dois vaincre cet attrait invincible & tout-puissant, je ne pourrois pas les écouter. Ecouta-t'on jamais serieusement des hommes qui n'ont aucune autre ressource pour sauver les mœurs que celle de se contredire & de nous faire accroire que nôtre foible volonté peut vaincre une puissance entièrement toute-puissante ?

Ne savez-vous pas, dit M. Fremont, qu'il faut preferer le devoir au plaisir, quand l'un n'est pas d'accord avec l'autre ? Le plus souvent, dit S. Augustin, une chose plaît, & l'autre convient. Plerumque illud libet, hoc decet.

Voilà le cas tres-frequent, où il faut sacrifier le plaisir à la bienfiance, au devoir, & à la vertu.

Il est vrai, repondit M. Perraut, qu'on m'instruisoit ainsi dans ma premiere jeunesse, avant que vous m'eussiez ouvert les yeux. On me faisoit entendre que les plus grands Saints étoient ceux qui avoient le plus renoncé au plaisir pour lui preferer la vertu. On me racontoit que ces Saints avoient passé leur vie dans les tenebres, dans l'amertume, & dans les croix les plus rigoureuses, mais cette éducation n'étoit qu'un reste de Molinisme. Les Casuistes mêmes que nous accusons du plus honteux relâchement, loin de me dire qu'il ne faut suivre la vertu, qu'autant que le plaisir y détermine, m'assuroient au contraire que la vertu n'est jamais si pure, que quand on s'y attache indépendamment du plaisir, & malgré les plus affreux dégoûts. On me prêchoit sans cesse que quiconque veut suivre Jesus Christ, doit se *renoncer*, & *porter sa croix*. On ne me parloit que de *la voye étroite*. Je la regardois comme un sentier escar-

PASTORALE. 117

pé & herissé d'épines , pendant que la vie mondaine me paroïssoit un chemin large & uni , où les fleurs naissent sous les pas. J'étois tombé dans une devotion melancolique , farouche , & sauvage. J'avois peur de mon ombre. Je ne voyois par tout que tentation, peché , diable , & enfer. Mais vous m'avez bien soulagé le cœur. Vos leçons m'ont appris à n'avoir plus d'autre Directeur ni d'autre Casuiste que mon plaisir le plus vif & le plus flatteur. Il est vrai , selon les paroles de S. Aug. que vous venez de me citer, qu'il faut preferer le devoir à un petit plaisir qui s'y oppose , quand le devoir est lui - même plus agreable, que ce plaisir qui le combat. Alors le devoir rentre dans la regle de suivre le plus grand plaisir. Cette doctrine se reduit à dire qu'il faut vaincre les petites tentations , & être vaincu par les grandes. C'est ainsi que nous devons entendre saint Augustin. Car ce Pere n'a pas pû vouloir serieusement , que nous vainquions nôtre plus grand plaisir , puis qu'il assure au contraire que nous suivons

toujours par nécessité ce plaisir dominant.

Toutes les personnes vertueuses , disoit M. Fremont , vous doivent condamner.

A proprement parler , reprit M. Per-
raut , les devots & les libertins sont
d'accord sans s'en appercevoir. Les li-
bertins suivent un plaisir qui est une
joye folâtre & évaporée. Les devots
suivent un autre plaisir sérieux , mé-
lancolique , grave & concentré. Mais
les uns & les autres remplissent éga-
lement leur unique devoir , qui est
de ceder en toute occasion à cet en-
chantement. Il est vrai que les sour-
ces du plaisir sont fort différentes , &
que les plaisirs opposez font des gen-
res de vie tres-differens. Pendant que
l'un court après le plaisir en passant
sa vie au bal , au jeu & aux specta-
cles , l'autre goûte un plaisir raffiné
dans son cabinet à lire , à mediter , à
se faire un paradis anticipé , de la pen-
sée du paradis même. Ainsi ils sont
tous réunis dans un centre commun.
*C'est le seul ressort du plaisir qui remue
tous les cœurs.* Qu'importe de quel

côté vient le plaisir ? Qu'importe vers quels objets il nous tournera ? C'est toujours également lui seul qui décide de tout par un attrait invincible à nos volontez. *Neceffe est.*

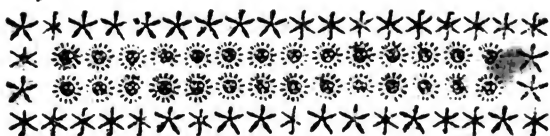
M. Fr. embarrassé & piqué au vif par ce genre de controverse si imprévû pour lui ne repondoit qu'en termes vagues , pour paroître avoir répondu. Vous joignez , disoit-il , à M. Perraut , une subtilité de Sophiste à une dérision d'impie.

Si quelque chose est impie , repondoit M. Perraut , ce n'est pas ma plaisanterie. C'est nôtre systême. Une dérision d'un systême impie n'est point une impiété. Au contraire la dérision d'une impiété est un pieux contrepoison. De plus c'est vous qui deshonnez nôtre celeste doctrine , en supposant qu'on ne peut la développer & la mettre au grand jour , sans autoriser les vices les plus infames. Pour moi je ne fais que prendre serieusement, & à la lettre ce que vous m'avez enseigné. Je suppose de bonne foi que le plus grand plaisir decide necessairement de mes mœurs en bien ou en

mal. *Necessé est.* Qu'y'a-t'il de plus férieux en ce monde pour le repos de la vie , & pour la sûreté de la conscience que de savoir à quoi s'en tenir ? Suis-je libre de choisir entre le vice & la vertu ? Suis-je responsable de ma volonté , ou bien ma volonté ne peut-elle jamais répondre d'elle-même parce que le plus grand plaisir décide de tout invinciblement au-dedans de moi ?

M. Fremont , au lieu de répondre, se hâta de finir la dispute. Il dit qu'il étoit fort pressé d'aller voir le Rapporteur d'un grand procez de sa famille. Pour moi je soupçonne qu'il veut avoir du tems , pour trouver quelque évasion , qui sauve l'honneur de son parti. Il assura qu'il reviendrait après demain. Je suis &c.

LETTRE



XVIII. LETTRE.

*Explication des consequences du système
de Jansenius contre les bonnes
mœurs.*

JE compris hier à la vuë de Monsieur Fremont qui entroit ceans , qu'il croyoit avoir trouve des expediens decisifs pour accorder son système avec les bonnes mœurs. Il ne faut jamais separer , dit-il à M. Perraut , deux veritez que l'Esprit de Dieu met ensemble , & dont l'esprit humain ne peut concevoir l'accord mysterieux. L'une est que le plaisir efficace du bien , qui est la grace medicinale , fait tout en nous pour la vertu. L'autre est que nôtre volonté est seule coupable , toutes les fois que nous voulons le mal , au lieu de vouloir le bien. Il n'est

Tome III.

P

point permis de raisonner ici. C'est un mystere impenetrable. Il faut le croire, sans esperer de le concevoir. De là vient que S. Augustin joint sans cesse ces deux profondes veritez, sans expliquer jamais par quel noeud secret elles s'unissent. D'un côté ce Pere assure que le plaisir celeste est un attrait inevitable, invincible, & tout-puissant. D'un autre côté il soutient que c'est la volonté qui a tort toutes les fois qu'elle cede au mauvais plaisir. En disant ces paroles M. Fr. lût celles-ci du saint Docteur : *Volo servare. Sed vincor à concupiscentia mea.* C'est un homme tenté, disoit M. Fremont, que S. Augustin fait parler. Cet homme se plaint de ce qu'il sent le mauvais plaisir qui est en lui superieur au plaisir celeste, & qui est plus fort que la faible volonté : *Je veux*, dit-il, ou pour mieux dire, je voudrois *observer la loi, mais je suis vaincu par ma concupiscentia.* N'est-ce pas là précisément votre objection, disoit M. Fremont à M. Perraut ?

Oui sans doute, disoit M. Perraut. La voilà dans toute sa force.

Eh bien, poursuivit M. Fremont,

De gr.
& lib.
arbit.
c. IV.

PASTORALE. 123

écontez S. Augustin qui impose silence à cet homme critique, & qui ne vous l'impose pas moins. *Ne vous laissez pas vaincre par le mal*, dit ce Pere, *mais surmontez le mal par le bien*. Ainsi cessez de disputer contre moi. C'est contre S. Aug. que vous devez disputer, si vous ne voulez pas vous soumettre aveuglement à sa décision. Ce Pere vous dit d'un côté que le plaisir céleste est tout-puissant, & de l'autre que vous devez vaincre le plaisir terrestre, quelque force qu'il ait sur vous. L'accord de ces deux veritez est incomprehensible. Cessez donc de le vouloir examiner. Croyez, obéissez, résistez jusqu'au sang, en combattant contre le peché.

C'est vous, repondit M. Perraut à M. Fr. qui êtes mon maître, & qui devez m'expliquer S. Aug. pour l'accorder avec lui-même. Auriez-vous bien le courage de faire dire ces mots à un si grand Docteur ? (Faites l'impossible. Evitez une nécessité inévitable. Vainquez un plaisir invincible. Rompez un lien plus fort que vous. Soyez malgré votre foiblesse plus puissant qu'une puissance entierement toute-

puissante. Privez de son effet une délectation qui tient son effet d'elle-même, non du consentement de votre volonté. Courez la poste sans cheval.) Est-ce ainsi que S. August. exhorte, anime, & console l'homme découragé par la violence de la tentation ? Est-ce ainsi qu'il justifie la bonté de Dieu ?

Vous raisonnez toujours, crioit M. Fr. corrigez-vous de votre indocilité. Taisez-vous, & croyez par une soumission aveugle que vous êtes coupable toutes les fois que vous ne surmontez point la tentation.

Eh bien, reprit M. Perraut, je veux bien m'aveugler, & dire tout ce qu'il vous plaira, pourvû que vous me laissiez faire comme je pourrai. Dites-moi que je serai damné éternellement, si je ne cours point la poste sans cheval. Que puis-je faire, sinon de souscrire à ma damnation ? Me voilà bien docile. Mais enfin coupable ou non, puis-je courir la poste à pieds ? Si par malheur il m'arrivoit de vaincre le tres-fort plaisir du vice par le tres-foible plaisir de la vertu, toute nôtre celeste doctrine seroit renversée, il faudroit effacer cette precieuse senten-

ce , que Jansenius vouloit *écrire en caracteres d'or* , *necesse est* , & ma victoire sur la tentation nous reduiroit tous à nous faire d'abord Molinistes. Ne vaut-il pas mieux me permettre de suivre dans la tentation mon plus grand plaisir , que de démentir S. August. & que de faire triompher l'Ecole Pelagienne de Molina ? Voulez - vous que S. Augustin me vienne dire : (Vous serez justement damné , si vous ne surmontez pas un tres-fort plaisir par un plaisir tres-foible , & si vous ne renversez pas mon systême , pour établir le Molinisme.)

Il ne faut point se moquer , disoit M. Fr. Jesus - Christ ordonne à tout homme de *veiller & de prier* , de peur qu'il *n'entre en tentation*.

Aussi veux - je , reprit M. Perraut, veiller & prier. De ma part vous ne trouverez ni indocilité , ni raisonnement critique. Mais puis - je *veiller & prier* , quand je n'ai le plaisir celeste ni pour l'un ni pour l'autre ? Dès que ce plaisir viendra , la vigilance & la priere ne manqueront pas de venir avec lui. Mais pendant que ce plaisir me manque, & que *le plaisir corrompu est le seul*

ressort qui remuë mon cœur, la vigilance & la priere s'enfuyent loin de moi. Je suis nécessité à faire le mal. *Ne cesse est.* Ainsi vous me parlez en vain. Je suis toujours ou dans la nécessité ou dans l'impuissance de faire ce que vous demandez. La nécessité de faire le bien est tres - rare en moi. L'impuissance d'éviter le mal est presque continuelle dans mon cœur. Ainsi quand vous me viendrez exhorter à la vigilance & à la priere , vous arriverez toujours à contretems. Quand vous me parlerez au moment favorable , où je goûterai le plaisir celeste , ce sera du bien perdu , comme si vous alliez prêcher les Saints & les Anges en Paradis pour les empêcher de se revolter contre Dieu. Quand au contraire vous viendrez moraliser pendant un accez du plaisir terrestre, vôtre sermon sera aussi déplacé, que si vous alliez faire une mission en enfer pour convertir Caïn & Judas, Lucifer & Belzebuth avec tous les autres diables & damnez. L'unique difference qui est entr'eux & moi , est que les habitans du ciel goûtent toujours le plaisir necessitant de la vertu , & que les habitans de l'enfer sentent

toûjours le plaisir necessitant du peché , au lieu que ces deux plaisirs opposez viennent tour à tour me necessiter tantôt au bien & tantôt au mal sans aucun milieu. Encore même faut-il vous avouer , que depuis tres-long-tems je ne sens plus que le seul plaisir de ce que vous nommez le mal. Il est *le seul ressort qui remuë mon cœur*. Voudriez-vous me faire veiller & prier sans aucun ressort qui remuë mon cœur vers ces exercices ? Ce seroit *courir la poste* sans cheval. Dispensez - m'en je vous supplie. Si vous me le refusez, la necessité m'en dispensera malgré vous.

Je ne connois point le secret des cœurs , disoit M. Fr. Il faut toûjours élever sa voix pour reprendre & pour exhorter les hommes.

Puis que vous aimez tant à prêcher, reprit M. Perraut , il faut que vôtre plus grand plaisir vous y necessite. Ainsi je ne dois pas trouver mauvais que vous suiviez ce goût invincible de me gronder. Mais j'ai de mon côté le goût invincible de ne faire aucun cas de tous vos sermons. Chacun de nous n'a qu'à suivre son attrait qu'il ne sau-

roit vaincre. Prêchez. Je me divertirai. J'ai regret à toutes vos peines. Vous en prenez de grandes à pure perte pour m'ennuyer. Vous êtes fort éloquent. Mais votre éloquence est moins forte que mon plaisir. J'ai un Orateur secret au-dedans de moi qui prêche mieux que vous, & qui vous refute invinciblement, pendant que vous ne pouvez que raisonner au dehors. Vous fatiguez votre poitrine pour parler à un sourd.

Quoi donc, disoit M. Fremont, seriez-vous assez endurci pour être insensible aux menaces de l'enfer, & aux promesses du Paradis ?

Eh qui en doute, repliqua M. Perrot. D'ailleurs je suis trop persuadé de la justice & de la bonté de Dieu pour croire qu'il punira éternellement par les tourmens de l'enfer presque tous les hommes, à cause qu'ils n'auront pas vaincu par leur foible volonté un plaisir qui est tout-puissant sur eux. J'ai horreur d'un tel blasphême. C'est détruire l'idée de la Divinité, & faire triompher les athées, que d'enseigner cette impiété scandaleuse. J'avoue que ce Dieu si bon & si

compatissant à nos fragilitez , peut nous donner par une liberalité purement gratuite un bonheur que nous n'avons jamais mérité , faute d'avoir le libre arbitre. Ainsi j'espère que je goûterai dans une autre vie toutes les joyes du ciel , après avoir goûté en celle - ci tous les plaisirs les plus doux de la terre. Je n'y vois aucun inconvénient. Mais pour les tourmens des damnez je me garderai bien de les croire. Un Moliniste qui suppose l'homme libre & secouru par une grace proportionnée à la tentation, a assez de peine à concevoir qu'un Dieu si misericordieux punisse éternellement nos fragilitez. Mais pour nous qui sommes persuadés que presque tous les hommes de toutes les nations & de tous les siècles sont autant dans l'impuissance de suivre la vertu , que de *courir la poste* sans cheval , nous serions des monstres d'impiété , si nous étions capables de croire que Dieu damne presque tout le genre - humain pour n'avoir pas fait l'impossible. Il faut être ennemi de Dieu , du monde entier , & de soi-même , pour penser d'une façon

si noire , si brutale , si barbare , & si extravagante. Avec deux mots de S. Augustin , que je ne manquerai pas de dire à Dieu dans son Jugement , j'effacerai tous mes pechez , je frustrerai le diable de toutes ses pretentions , & j'éteindrai toutes les flâmes de l'enfer. *Neceffe est.*

Vous comptez donc pour rien le peché originel , crioit M. Fremont ?

J'avouë , lui repondit M. Perraut , que ce peché suffit seul pour rendre juste la punition de tous les hommes. Mais s'il est vrai comme nous le croyons vous & moi , que tous les autres pechez se commettent par l'invincible atrait d'un plaisir necessitant , de quel droit croirions-nous que Dieu ajoûte à la punition du peché originel , d'autres tourmens pour nous punir pendant toute l'éternité de ce que nous n'avons pas la force d'éviter ici-bas ce qu'on nomme le mal ?

Quoi donc , disoit M. Fr. tout émû , la damnation ne vous arrête-t-elle point ?

Nullement , repartit froidement M. Perraut. Eh comment voulez - vous qu'elle me retienne ? Cette damnation , que je veux bien supposer par com-

plaisance contre l'évidence de la justice de Dieu , n'est qu'une douleur future, & éloignée. Croyez-vous qu'elle puisse faire le contrepoids d'un plaisir présent qui se fait sentir avec tous ses charmes. Le plaisir de se précautionner contre un mal qu'on ne voit que de loin comme en perspective, n'est point aussi vif & aussi touchant , que celui de contenter une ardente passion. Ainsi dans ma disposition présente , il est nécessaire que je préfère ma passion violente au triste & sec plaisir de chercher une sûreté contre ce mal qu'on me veut faire entrevoir de loin pour une autre vie. *Ne cesse est.*

La consolation de travailler à leur salut, disoit M. Fremont, est plus grande pour les bons Chrétiens que le plaisir d'une vie mondaine.

Je l'avouë, disoit M. Perraut. Mais pour un homme qui vous paroîtra touché de ce plaisir si réfléchi & si spirituel , vous en trouverez mille qui ne peuvent ni le goûter ni le comprendre. Il est vrai que j'ai goûté autrefois ce plaisir si peu connu , mais il m'a échappé comme un songe. La joye de travailler à mon salut m'est entièrement

insipide. Je n'ai plus de sentiment ni de vie que pour le plaisir d'ici-bas. Comment guérirez-vous mon cœur ? Ou changez mon plaisir , ou laissez-moi le suivre , puis qu'il est efficace par lui-même , c'est à dire invincible à ma volonté. Au reste s'il arrivoit par hazard que le plaisir d'éviter l'enfer devint plus vif en moi que celui de contenter toutes mes passions , je ne manquerois pas alors de prier , de m'humilier , d'aimer Dieu. J'en suis sûr par avance. N'en soyez point en peine. Une invincible nécessité en répond infailliblement. Mais ce cas n'arrive presque jamais ni en autrui , ni en moi. L'événement decide. J'ai cet avantage sur vous dans nôtre dispute , que je n'ai qu'à pecher , pour démontrer contre vous par mon peché même , que je n'ai pas pû faire autrement. Puisque je préfere mon divertissement à la consolation d'éviter l'enfer , il faut bien que cette consolation ait été trop foible , pour me degôûter des plaisirs profanes. Ainsi vous n'avez jamais rien à me reprocher. Toutes les fois qu'il m'arrive de preferer le moindre amusement à mon salut , j'observe fidèlement la

celeste doctrine de S. Augustin. *Necessé est.*

Je suppose , dit M. Fremont , que vous voyez avec certitude , que vous allez expirer dans trois minutes. Dieu vous montre dans ce moment décisif les cieux qui s'ouvrent pour vous faire regner à jamais avec lui sur le même trône , & l'abîme de l'enfer qui se presente avec ses tourmens éternels. Résisterez-vous à ces deux grands spectacles ?

Vous savez par avance ma réponse , lui repliqua M. Perraut. Si vous joignez à ces deux spectacles le plaisir supérieur du bien , je serai transporté d'amour pour Dieu. Mais si par malheur ces deux spectacles ne sont pas suivis de ce plaisir celeste , je mourrai insensible pour Dieu , & uniquement attaché au vice.

Que répondrez-vous à Dieu , disoit M. Fremont , vous qui aurez méprisé toute menace & toute promesse ?

Voici , reprit M. Perraut , comment je parlerai à Dieu : (Seigneur votre grand Docteur Aug. & tous ses Disciples les plus severes m'ont appris que le plaisir est le seul ressort qui remue mon cœur.

Or je sens que le plaisir de la vertu n'a aucune force sur moi , & que celui du vice regne seul sur ma volonté. Voudriez-vous me punir par des tourmens infinis , pour avoir cédé à un attrait invincible & tout-puissant ? Je croirois vous faire la plus cruelle des injures si je le supposois. Mais enfin quand même vous voudriez me punir de ce qui ne dépend nullement du choix libre de ma volonté , cette nécessité n'en seroit pas moins invincible pour moi. Tonnez , foudroyez , écrasez éternellement votre creature. N'ayez aucune compassion de son impuissance , elle n'en sera pas moins impuissante pour vous obéir , ni moins nécessitée à violer votre loi. Ou changez son plaisir , vous qui êtes le Maître de le changer en un moment , ou cessez d'espérer que la menace d'une douleur qui n'est que future puisse empêcher ma volonté de suivre un plaisir présent qui est invincible à son égard. *Ne cesse est.*)

Vous voulez donc , disoit M. Fremont , condamner Dieu & vous justifier contre lui ?

Nullement , reprit M. Perraut. Au

contraire je justifie Dieu malgré vous. Je soutiens qu'il n'y a point d'enfer, puis qu'il n'y a point de liberté. Je compte avec une consolation infinie, que ce Dieu si juste, si bon, si compatissant à la foiblesse de sa creature, ne m'a point abandonné à ce plaisir invincible, sans éteindre les feux vangeurs qu'il avoit d'abord allumez pour punir le peché d'une volonté libre & indépendante de ce plaisir. Par cet expedient je sauve la Justice de Dieu & je vis en paix, suivant depuis le matin jusqu'au soir tout ce qui me donne le plaisir le plus flateur. Mais vous qui n'avez point d'horreur de joindre un enfer éternel avec cette invincible nécessité d'y tomber, vous blasphemez contre la Justice de Dieu, & vous vous complaisez cruellement dans la damnation inévitable de presque tous les hommes. C'est vous qui rendez nôtre système impie & monstrueux.

La même autorité, disoit M. Fr. qui nous apprend que l'homme est déterminé par un plaisir invincible, nous apprend aussi qu'il est puni dans l'enfer s'il consent au plaisir corrom-

pu. Ne séparons jamais ces deux vérités.

Eh bien je le veux , reprit M. Per-
raut. J'admets cet enfer pour punir
l'homme , quoique l'homme ne soit
point libre , ni par conséquent coupable.
Pouvez-vous me demander rien de
plus horrible que la doctrine que je
vous accorde ? Mais en ferez-vous plus
avancé ? La condition du genre humain
sera déplorable. Il est vrai. Mais les
hommes n'en pecheront pas moins. Le
plaisir n'en sera pas moins tout-puissant
pour faire pecher presque tous les
hommes , & la nécessité de pecher n'en
sera pas moins invincible pour eux.
Quant à moi je pecherai sur le bord de
l'enfer , comme si j'étois sûr d'une éternelle
impunité & d'une suprême beatitude
dans le Paradis. Ni l'enfer ni le
diable ne peuvent point me faire vaincre
une nécessité invincible. *Ne cesse est.*
Montrez-moi tous les tourmens préparez
pour punir les impies , ils ne serviront
de rien pour me faire *courir la poste sans cheval* , ni pour me faire rompre
un lien plus fort que moi.

Cette morale est detestable , s'écria
M. Fr. Elle mène à tous les crimes les

plus noirs, & les plus infamies. Elle autoriseroit les incestes, les assassinats, les empoisonnemens, les trahisons contre la patrie, les conspirations contre les personnes sacrées des Rois, les sacrilèges, les parjures, l'hypocrisie, en un mot tous les excez de fureur & de rage que le diable peut inspirer aux hommes les plus scelerats.

Ne vous échauffez point inutilement, reprit M. Perraut d'un ton doux & modeste. C'est ce que tous nos amis ont dû prévoir dès le premier jour, où ils ont embrassé nôtre systême. Puis que *le plaisir est le seul ressort qui remue nôtre cœur*, il n'est plus question que de savoir à quel degré le mauvais plaisir regne en chacun de nous. Mais à quelque excez qu'il nous entraîne, il faut le suivre sans pouvoir jamais reculer d'un seul pas. Cette nécessité tombe autant sur les massacres les plus dénaturez, & sur les infamies les plus monstrueuses, que sur les fragilitez les plus venielles.

O Dieu, s'écria M. Fremont, qu'est-ce que j'entens ? Quel discours sans pudeur !

Eh ne vous souvenez-vous point, reprit M. Perr. d'en avoir lû la substance

138 INSTRUCTION

dans Jansenius ? Ecoutez ses paroles, si vous ne voulez pas écouter les miennes : *Enfin*, dit-il, *pour nous ôter tout*

De gr. Christi, *sujet de doute* (S. Augustin) *decide d'une*
l. IV. façon tres-courte, tres-claire, & tres-
c. VII. absolue que LA DELECTATION EST

LA MESURE DE TOUTE OPERATION QUI LA SUIVRA. *Delectationem omnis operationis secutura mensuram statuit,...* *Quod amplius &c.* L'operation qui suivra est sans doute le genre de mœurs que nous suivrons. C'est la vertu ou le vice que nous embrasserons dans la pratique. Ainsi la delectation plus ou moins forte sera la mesure necessaire de nos vertus ou de nos vices en chaque occasion. Quand un homme n'a qu'une delectation du bien un peu superieure à celle du mal, ce n'est qu'un devot moû, tiede, dissipé, fragile & imparfait. Quand la bonne delectation est plus forte, elle fait un devot fervent, recueilli, & austere. Tout de même quand la mauvaise delectation ne prevaut que de quelque degré, un homme n'est qu'à demi méchant, il n'est que volage & fragile ; mais si cette delectation augmente, il devient à proportion impie, endurci,

infâme, & scelerat. En un mot, comme Jansenius l'a tres-bien remarqué, le plus ou le moins du mauvais plaisir est précisément *la mesure* des œuvres plus ou moins mauvaises qui suivront cet attrait par nécessité. *Omnis operationis secutura mensuram statuit.* Comme on juge du vent par l'agitation des arbres, ou du degré de chaud par un bon thermometre, de même on peut juger de la mesure des crimes où un homme va se plonger, par le degré de plaisir qu'il sent à faire du mal.

Quoi donc, s'écria M. Fremont, est-ce vous-même qui n'avez point de honte de parler ainsi ? Voudriez-vous poignarder votre pere ?

Non, reprit doucement M. Per-
raut. Pourquoi voudrois-je le poignar-
der aujourd'hui ? Le mauvais plaisir ne
me mene point encore à ces extremités
de fureur. Il ne m'inspire jusqu'ici que
des passions douces, & je demeure
borné à ma mesure. Mais enfin si ce
mauvais plaisir devenoit tout à coup
par malheur plus violent, je ne man-
querois pas d'empoisonner ou d'assas-
siner mon propre pere, comme vous

vous m'avez vû prier & aimer Dieu. Alors ni vous, que j'honore, ni aucun autre ami ne seroit en sûreté auprès de moi. La force du plaisir seroit dans les crimes monstrueux, comme dans les fautes les plus legeres, *la mesure de mes œuvres. Omnis operationis secutura mensuram statuit.*

M. Fr. se trouvoit dans l'état d'un homme qui est tout ensemble pénétrant & entêté. Il ne pouvoit point s'empêcher de sentir une demonstration accablante, ni se résoudre à abandonner la dispute, sans avoir donné quelque reponse specieuse. Plus il faisoit d'efforts, plus il sentoît son impuissance de repondre nettement, & d'être content de sa reponse. Enfin il parla ainsi : Tout homme peut par la vigilance commandée, empêcher le plaisir corrompu de croître dans son cœur & de prévaloir sur le bon plaisir. Ainsi tout homme en qui le mauvais plaisir prévaut, est coupable de l'avoir laissez croître en lui.

Vain discours qui porte à faux, lui repliqua son ancien Disciple. Ce mauvais plaisir n'est pas moins inévitable, quand il vient, *indeclinabiliter*, qu'il

PASTORALE. 141

est invincible , dès qu'il est venu , *insuperabiliter*. Comment voulez-vous que je previenne & que j'évite un attrait qui me prévient *inévitablement* ? Voulez-vous contredire S. Augustin ?

Il faut , disoit M. Fr. se roidir contre ce mauvais plaisir dès le commencement pour l'empêcher de croître.

Lisez ces paroles de Jansenius , lui repondit M. Perraut : *La delectation, qui precede le consentement au peché,.... n'est autre chose qu'un desir illicite & indeliberé par lequel l'ame, ME:ME AVEC REPUGNANCE, se trouve avide du peché, ou bien c'est certainement le premier mouvement de la concupiscence qui est comme un amour indeliberé , par lequel il plaît à l'homme de pecher , même MALGRE' LUI , quoi qu'il n'y ajoute pas son consentement.* Que voulez-vous qu'un homme fasse de plus fort par la vigilance chrétienne contre le mauvais plaisir qui vient tout à couple tenter ? Il lui refuse *son consentement*. Il souffre *malgré lui* un sentiment qu'il est très-affligé de sentir. *Homini etiam invito.* Il y *repugne*. Il fait tous ses efforts pour vaincre ce sentiment. *Etiam repugnans.* En pouvez-vous demander davantage ?

De gr.
Christi;
lib. v.
c. xi.

Nonobstant ce refus de tout *consentement* , nonobstant cette douleur de l'homme qui sent *malgré lui* le plaisir de la tentation , enfin nonobstant ses efforts pour résister & pour vaincre le mal par sa repugnance , ce plaisir empesté ne fait que croître en lui , & il va jusqu'à faire que *l'ame* , *même avec repugnance* , *se trouve avide du péché*. Voilà précisément mon état depuis six mois. Qu'avez-vous à me reprocher ? Je veille , je gémis. Je souffre *malgré moi* un sentiment que je voudrois n'avoir jamais. *Homini etiam invito*. Je le repousse , j'en ai horreur. Je combats pour le diminuer & pour le vaincre. *Etiam repugnans*. Helas à quoi me servent ma vigilance , & mes efforts les plus douloureux ? Ce plaisir qui va toujours croissant, fait décroître à proportion tout plaisir du bien. Tout plaisir celeste m'échape. Je trouve sans cesse mon *ame* impuissante pour la vertu , & *avide du péché*.

Vous devez prévoir cet accident, disoit M. Fremont , & le prévenir.

A quoi me sert-il de le prévoir, répondoit M. Perraut , s'il arrive *malgré moi* , & nonobstant tous mes

efforts. *Etiam invito. . . . Etiam repugnans.* De plus écoutez encore notre commun Maître. Cette délectation *De gr. celeste*, dit Jansenius, *n'est autre chose* *Christi* *se qu'un amour, ou desir inspiré par le* *l. IV.* *S. Esprit, par lequel l'ame de l'homme* *c. XI.* *est touchée d'une façon IMPREVUE, INDELIBERÉE, & pleine de douceur. Quo mens hominis IMPROVISE, INDELIBERATE, ac delectabiliter tangitur.* Vous n'oseriez dire que le mauvais plaisir n'est pas aussi prevenant que le bon. Ainsi chacun de ces deux plaisirs opposez croît & décroît d'une façon *imprevûë, indeliberée.* Voulez-vous que je delibere contre ce qui vient tout à coup indeliberement? Voulez-vous que je prevoye ce qui me surprend, & qui me saisit d'une façon *imprevûë. Improvisé?*

Vous devez, disoit M. Fr. d'un ton grave, être si fidelle à ce plaisir celeste, pendant qu'il est supérieur, que vous ne lui laissiez jamais perdre sa superiorité, & que vous ne la laissiez jamais prendre par le plaisir terrestre.

C'est, reprit M. Perraut, à quoi je ne manque, ni ne puis jamais manquer. Pendant que le plaisir celeste est

superieur en moi , il est précisément *la mesure* de tout le bien que je puis faire , & je remplis necessairement toute cette *mesure* de mon operation vertueuse , *operationis secutura mensuram*. Ne me reprochez donc point de manquer à faire ce que je fais alors selon ma *mesure* par une invincible necessité. Non , ce n'est point ma volonté qui manque au plaisir celeste , qui se soustrait à son secours , & qui commence à lui refuser son operation. C'est ce qui est manifestement impossible selon nôtre systême ; car le plaisir du bien me fait veiller & combattre invinciblement toutes les fois qu'il se trouve superieur. C'est donc le plaisir celeste qui commence *malgré moi* à diminuer. *Etiam invito. Etiam repugnans*. Il m'échappe , il diminue. En s'affoiblissant il affoiblit ma volonté. En décroissant , il fait croître à proportion le plaisir corrompu. Ce chargement se fait en moi *d'une façon imprevûe & indeliberée*. Ce n'est pas tout.

De gr. *Selon la tradition tres-claire & tres-Christi*
 lib. IV. *expresse de S. Augustin , dit Jansenius,*
 c. VII. *personne ne peut vouloir un objet , qui ne le delecte pas ; cette delectation n'est point*

point au pouvoir de l'homme. Elle ne peut être acquise ni par nôtre consentement, ni par le mérite de nos œuvres, *non nutu nostro aut operum meritis comparari*. A quel propos voulez-vous donc que je m'assure du bon plaisir par mon *consentement* & que j'empêche le mauvais de venir par le mérite de mes œuvres. Tout au contraire c'est de mon plaisir bon ou mauvais, & plus ou moins fort en chaque moment, que toutes mes œuvres dépendent comme de leur *mesure*. Mais je vais vous ôter jusqu'à la dernière évafion sur ce point. Selon nous presque tout le genre humain vit & meurt sans aucun plaisir celeste, & je me trouve presque toujours en cet état depuis six mois. Voulez-vous que je veille & que je m'efforce contre le mal en faveur du bien, moi qui n'ai aucun plaisir ni pour veiller ni pour m'efforcer en faveur de la vertu contre le vice ?

Du moins, disoit M. Fremont, tous les justes qui ont le plaisir supérieur du bien, le conserveront, s'ils ne le perdent point par la faute de leur volonté.

Exhortez-les tant qu'il vous plaira, disoit M. Perraut , mais je suis bien loin de cet état. De plus c'est se jouer de Dieu & des hommes , que de parler ainsi : Comment voulez-vous que je prévienne par mes efforts dans tous les momens de ma vie un mauvais plaisir qui est toujours prévenant à mon égard ? Comment voulez-vous que je m'assure du bon plaisir , qui *ne peut être acquis ni par mon consentement, ni par le mérite de mes œuvres ?* Comment voulez-vous que je règle par avance , & que je mesure par mes œuvres un plaisir qui est lui-même la règle & la mesure de mes œuvres , lesquelles le suivent par nécessité ? *Operationis securura mensuram.* Vous me dites : (Agissez toujours bien. En ce cas vous aurez toujours le bon plaisir , & jamais le mauvais.) Mais je vous repons : (Donnez-moi toujours le bon plaisir, & jamais le mauvais. Je vous promets qu'en ce cas je ferai sans cesse des merveilles.) Pour savoir qui de nous deux se met à la raison , examinons si c'est ma volonté & mon travail qui préviennent mon plaisir & qui en reglent la mesure , ou si c'est mon plaisir prévenant qui est la

regle suprême pour décider de ma volonté & de mon travail. En deux mots choisissez. Ou rendez le plaisir dépendant de la volonté , & soyez Pelagien , ou soyez bon Disciple de S. Augustin , & soutenez que c'est la volonté qui dépend du plaisir invincible , dont elle est inévitablement prévenue. *Indeclinabiliter*. Je me représente , poursuit M. Perraut , une de ces chaîles volantes , par lesquelles on fait monter & descendre sans peine d'un étage à un autre une personne foible & malade. Il y a dans cette machine deux ressorts , l'un qui la pousse en haut , & l'autre qui la pousse en bas. La personne choisit en pleine liberté celui des deux ressorts qu'il lui plaît de remuer pour descendre ou pour monter d'un appartement à un autre. Dès que le ressort est remué , la personne est nécessitée à le suivre. Mais elle se donne celle des deux nécessitez de monter ou de descendre , qu'elle aime le mieux. Ainsi quoi qu'elle soit toujours nécessitée par l'un des deux ressorts , c'est elle qui regle & qui applique avec un empire absolu l'un ou l'autre de ces ressorts qui

sont des causes nécessitantes. De là il faut conclure que cette personne est responsable de la nécessité qu'elle s'impose librement elle-même ou pour descendre ou pour monter. Parlez de bonne foi. Voulez-vous que les deux plaisirs qui nécessitent l'homme tour à tour, dépendent de son choix, & soient soumis à sa volonté, comme les deux ressorts de la chaise, qui nécessitent le malade à monter ou à descendre, dépendent de son choix, & sont soumis à sa décision ?

Non, non, s'écria M. Fremont. Ce seroit soumettre la grace à la volonté, & faire triompher l'herésie pélagienne. La grace loin d'être efficace par elle-même, & de prévenir l'homme, seroit alors prévenue, appliquée & déterminée au choix de la volonté. Ce seroit la volonté qui lui donneroit ou qui lui ôteroit l'efficacité attachée à la supériorité de degré sur la concupiscence.

Je n'ai garde de vous contredire, repliqua M. Perraut. Mais puis que vous reconnoissez de bonne foi que la volonté de l'homme n'est point la maî-

tresse de faire hauffer ou baiffer à son
 gré le bon ou le mauvais plaisir , il est
 évident qu'un Juste perserveroit dans
 le bien jusqu'à la fin du monde , si le
 plaisir supérieur du bien ne venoit
 point à lui manquer. Avec ce plaisir
 il seroit impeccable. Ainsi quand il lui
 arrive de pecher , c'est que le plaisir
 supérieur du bien a commencé à lui
 manquer , & que le plaisir corrompu
 a commencé à devenir supérieur en lui.
 Alors il ne dépend nullement de sa
 volonté de retenir l'un , & de repous-
 ser l'autre. Chacun des deux plaisirs
 est aussi *inévitabile* quand il vient, (*in-*
declinabiliter) qu'il est invincible , dès
 qu'il est venu. (*Insuperabiliter.*) Voilà
 mon état peint au naturel. J'ai veillé,
 j'ai prié, j'ai gemi , j'ai fait des efforts,
 pendant tout le tems, où j'ai senti le plai-
 sir supérieur pour faire ces choses. Mais
 ce plaisir celeste s'est affoibli. Il m'a en-
 fin échapé *malgré moi* , & nonobstant
 tous mes efforts. *Etiam invito... etiam*
repugnans. Le mauvais plaisir est venu
 tout à coup s'emparer de mon foible
 cœur d'une maniere *imprévûë & indé-*
libérée. Improvisè, indeliberatè. Cette sur-
 prise a été inévitable. *Indeclinabiliter.*

Que me reste-t'il à faire sinon de suivre , pour contenter toutes mes passions , une invincible nécessité ? *Necesse est.* Pour mes vices n'en soyez point en peine , ils n'excederont jamais la juste mesure du plaisir , qui doit regler toutes mes œuvres. *Operationis securæ mensuram.*

Voilà, disoit M. Fremont, une monstrueuse doctrine. N'en rougissez-vous point ?

C'est à vous , reprit M. Perraut à la trouver pure , puisque c'est vous de qui je la tiens. Pourquoi en rougirois-je ? C'est à vous à rougir , si cette morale , qui resulte de vos leçons , blesse la pudeur. Je vous ai cru de bonne foi , & je suis encore charmé de vous croire. *Le plaisir est de votre propre aveu, le seul ressort qui remuë mon cœur.* Dès que ce ressort me remuë du côté de la vertu , ma volonté le suit invinciblement. Que voulez-vous de plus ? Dès que ce ressort au lieu de me remuer vers le bien , commence à me remuer vers le mal , ma volonté est comme une giroüette , qui tourne dès que le vent change. Alors je suis dans l'impuissance de vouloir le bien , comme

de courir la poste sans cheval. Alors le plaisir corrompu qui est à son tour efficace par lui-même , *tient son effet de soi , non du consentement de ma volonté.* Comme le ressort tout-puissant du plaisir m'a fait vivre autrefois dans le recueillement & dans la ferveur , il me fait vivre maintenant sans regle , sans pudeur , sans remords. De quoi soupirez-vous donc si amèrement pendant que je vous parle ? Il faut ou que votre système soit aussi monstrueux que ma vie , ou que ma vie soit aussi celeste que votre système. Voulez-vous devenir Moliniste par une lâche & honteuse desertion ? Pour moi je veux mourir , comme je vis , en bon Disciple de S. Augustin. *Neceffe est.* Qu'avez-vous à me reprocher ?

M. Fremont finit dans ce moment la dispute. L'heure me presse , nous dit-il. Il faut que j'aille à la hâte loin d'ici. Mais je reviendrai Vendredi. Je laisse dire à M. Perraut tout ce qu'il lui plaît. J'aurai ma revanche par des preuves sans réplique.

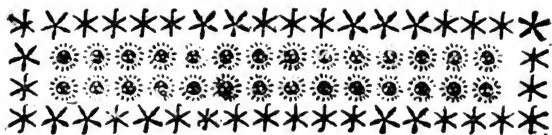
Je ne sais pas, lui dis-je, quelles seront vos démonstrations. Mais le genre humain seroit bien à plaindre , si vous

pouviez nous démontrer réellement, que les hommes n'ont point d'autre ressort qui remuë leur cœur que le plaisir, & que le plaisir qui se trouve le plus grand en chacun de nous, en chaque occasion est invincible à nos volontez. Les impies de nôtre siècle sont charmez de ce principe, qui détruit toute véritable liberté, tout mérite, tout demerite, toute vertu, tout vice, toute recompense, & tout châtiment. Ils s'en prévalent pour conclure qu'un Dieu juste & plein de bonté n'a garde de punir éternellement ce que les hommes ne font que par un plaisir, qui les necessite. *Necessé est.* Ils sont même ravis de citer Saint Augustin, & tous ses prétendus Disciples, pour nier le libre arbitre, pour se joüer du vice & de la vertu, & pour tourner l'enfer même en ridicule. Il est déplorable qu'on dèshonore le grand Saint Augustin en lui imputant un système si indigne de lui, & de l'humanité même.

Vous verrez, dit M. Fremont, avec quelle évidence je prouverai Vendredi la verité de ce système, qui vous allarme mal à propos.

Tant pis pour la vertu , repris-je , si par malheur vous prouvez avec évidence , que le plaisir qui est si rare pour la vertu , & presque universel pour le vice , est inévitable & invincible à toute volonté.

A ces mots M. Fremont sortit. S'il revient , nous verrons quelque scène curieuse. Vous en ferez informé. Je suis , &c.



XIX. LETTRE.

De *** à ***

Maximes de Jansenius tirées de son système sur la manière dont chacun doit se conduire dans les tentations.



Peine avois-je hier entendu sonner huit heures que je vis arriver ceans M. Fremont. Il ne me parut point embarrassé des conséquences honteuses de son système ; mais je compris qu'il comptoit sur des ressources qu'il tenoit en reserve, & qu'il vouloit nous laisser d'abord une libre carrière. On croit souvent, dit-il à M. Perraut, que la résistance à la tentation est impossible, quoi qu'elle ne soit que difficile. La même doctrine qui nous apprend que la plus forte delectation prévaut en toute occasion dans nos cœurs, nous apprend aussi qu'il faut sans cesse

combattre la mauvaise delectation, quoi qu'elle paroisse superieure. Il faut joindre ces deux veritez. D'un côté il faut toujours faire tous nos efforts pour vaincre la delectation du mal. D'un autre côté il faut croire que nous sommes inexcusables, toutes les fois que nous ne la surmontons pas.

De gr.
Christi
l. III.
c. v.

Je l'avois crû autrefois comme vous, reprit M. Perraut ; mais Jansenius m'a bien détrompé. *Il arrive, dit-il, que quand (ces hommes) veulent combattre contre leurs concupiscences, qui s'élèvent, ils sont vaincus avec plus de facilité qu'auparavant, parce que leurs concupiscences sont rendûes plus violentes par la deffense de la loi, & que pour eux ils n'en sont pas plus forts pour y résister. Ainsi à leur égard la loi est survenue, afin que leur peché soit plus abondant. La loi a été établie en faveur de la prévarication. Elle devient la force du peché en eux.*

Ce n'est pas Jansenius, repondit M. Fremont, c'est Saint Augustin, c'est S. Paul même, qui ont parlé ainsi. Jansenius ne fait que repeter mot pour mot leurs paroles. Voulez-vous attaquer l'Apôtre, & être plus sage que le S. Esprit qui a parlé par sa bouche ?

En cet endroit je pris la parole malgré M. Perraut, & je fis cette reponse à M. Frémont, S. Paul & S. Augustin n'ont jamais dit comme Janfenius que presque tous les hommes, & la plupart de ceux mêmes qui vivent sous la loi, n'ont aucun secours de grace interieure. Au contraire S. Augustin marchant sur les traces de S. Paul, enseigne que Dieu prévient tous les hommes par une grace qui suffit au moins pour *chercher avec soin & pieté. Accepit autem ut piè & diligenter quærat si volet.* Voilà une premiere grace qui prepare à chercher & à meriter toutes les autres. Elle sert pour prier & pour parvenir par divers degrez à observer les Commandemens. Ainsi Saint Paul & Saint Augustin sont infiniment opposez à Janfenius, lors même qu'ils disent comme lui que *la loi est la force du peché.* Saint Augustin, qui a suivi Saint Paul, suppose que le Juif au lieu de correspondre fidèlement à cette grace dont il est prevenu, pour accomplir la loi, ou du moins pour prier, rejette la grace, présume de ses propres forces, & s'en orgueillit. Alors il n'y a nul inconvenient de supposer que l'homme

De lib. arbit.

l. 111.

... n...

1. ad

Cor. xv.

36.

est actuellement privé de la grace qu'il rejette par sa presumption, & qu'il est laissé aux forces naturelles de son libre arbitre, auxquelles il se confie uniquement. Alors il merite que Dieu confonde son orgueil obstiné. La lettre de la loi, loin de lui suffire pour observer la loi même, se tourne contre lui par un juste jugement de Dieu. Elle irrite sa concupiscence sans secourir sa foiblesse, & Dieu justement indigné le laisse tomber d'autant plus grièvement qu'il s'est plus vainement promis de ne tomber point par ses seules forces. L'orgueil de l'homme, sa vaine confiance en soi, son attachement superbe à la seule lettre de la loi, & sa résistance à la grace offerte meritent sans doute une chute si humiliante. Cette experience ne blesse en rien la bonté de Dieu qui a tendu une main si secourable à ce Juif indocile. Mais quand on suppose au contraire, comme Jansenius, que presque tout le genre humain vit & meurt sans aucun secours de grace interieure, on a horreur de croire que si les hommes instruits de la loi *veulent combattre leurs concupiscences, ils sont vain-*

cus avec plus de facilité qu'auparavant.

Quoi, Monsieur, croyez-vous que les Commandemens soient donnez à l'homme sans aucun secours de grace, qui les rende possibles, afin que ces Commandemens rendent l'homme plus coupable, plus malheureux, & plus indigne de toute misericorde? S. Aug.

ne dit-il pas au contraire que l'homme est secouru par la grace afin que la loi ne soit point donnée sans justice à sa volonté? Ce Pere ne dit-il pas que le

libre arbitre de l'homme seroit averti sans aucun fruit, s'il n'avoit pas déjà reçu auparavant quelque attrait d'amour, afin qu'il cherche à augmenter en lui le principe par lequel il accom-

plisse ce qui lui est commandé? Ce Pere ne dit-il pas à l'homme qui se plaint d'être vaincu par sa concupiscence....

Ne vous laissez pas surmonter par le mal, mais surmontez le mal par le bien.

Et néanmoins, ajoute-t'il, la grace aide l'homme afin que cette victoire arrive, & si elle ne l'aidoit pas la loi ne seroit que la force du péché. Ainsi vous

le voyez, S. Aug. après S. Paul ne veut qu'établir l'insuffisance de la lettre de la loi considérée toute seule sans

De gr.
& lib.
arb. c.
IV. n. 9.

De gr.
& lib.
arb. c.
XVIII. n. 37.

Ibid. c.
IV. n. 3.

grace, & que le besoin de recourir à la grace pour accomplir la loi, sans dire que la première grace qui est nécessaire, pour chercher & pour prier, manque à presque tous les hommes.

Dans les deux cas que vous distinguez, medit M. Fremont, il est également vrai que la loi irrite la concupiscence, & qu'elle est *la force du péché*.

Eh, Monsieur, repris-je, pouvez-vous faire aucune comparaison sérieuse entre ces deux cas ? Selon notre supposition l'homme se met de propos délibéré dans l'impuissance d'accomplir la loi, en rejetant par une présomption obstinée la grace véritablement suffisante, que Dieu lui offre. Ne mérite-t'il pas alors que Dieu permette qu'il tombe plus grièvement pour confondre son orgueil ? Au contraire selon votre supposition l'homme se trouve dans l'impuissance d'accomplir la loi, parce que Dieu refuse tout secours de grace à ses bons desirs & à ses efforts. Est-il permis de croire, que plus il s'efforce de s'abstenir du péché, plus Dieu l'abandonne à la tentation pour commettre des péchez plus énormes ?

PASTORALE. 161

A ces mots M. Perraut m'interrompit, en me disant : Je n'ai aucun besoin de supposer vos graces toujours prêtes, pour préserver l'homme de sa chute. Je n'ai garde de prendre le change. Je soutiens avec Jansenius que l'homme privé de toute grace efficace par elle-même pèche d'autant plus grièvement qu'il fait des efforts à contretems pour ne pecher pas. Je crains en bon Chrétien ce contretems terrible, & je suis résolu de pecher d'abord sans façon, de peur de pecher davantage. Si vous ne voulez pas m'en croire, au moins écoutez Jansenius. Voici ses paroles : Ce que je vais avancer, dit-il, *paroitroit approcher d'un blasphème, si la temerité des critiques n'étoit pas reprimée par l'autorité de ceux qui enseignent ceci.... C'est que la deffense de la loi allume davantage le feu de la cupidité, & que l'action deffendue devient plus agréable par la deffense. .. De là il arrive nécessairement, que la cupidité aiguillonnant l'homme pour le faire pecher plus grièvement, il est précipité dans le peché AVEC PLUS DE FACILITE', DE FREQUENCE ET D'ARDEUR. Ex quo NECESSARIO FIT, UT FACILIUS, ET*

SÆPIUS, ET ARDENTIUS *in peccatum, stimulante magis peccandi cupiditate precipitetur.* Soyez vous-même, poursuivit M. Perraut, en s'adressant à M. Fremont, mon Casuiste & mon Directeur. Voudriez-vous, que pour avoir résisté temerairement à la tentation, il en arrivât *nécessairement* que je fisse six pechez pour un, & six pechez énormes au lieu d'un peché médiocre? *Necessario fit &c.... Facilius, sapius & ardentius &c.* O que je n'ai garde de tomber dans cette faute grossière! Si je chicanais contre le vice, loin de le vaincre, je le rendrais encore plus victorieux, & je m'acoûterois à avaler l'iniquité comme l'eau. *Facilius.* Au lieu d'un larcin, j'en commettrais douze. *Sapius.* Au lieu d'un peché de fragilité, je commettrais les infamies les plus monstrueuses. *Ardentius.* Non, non, je ne donnerai jamais à la tentation le tems de me pousser jusqu'aux plus grands crimes. Il faut sagement l'arrêter en lui donnant d'abord tout ce qu'elle demande. C'est mettre, pour ainsi dire, le peché au rabais, que de se hâter de pecher, pour pecher le moins qu'il est possible.

PASTORALE. 163

Vous ne parlez point sérieusement en Theologien , disoit M. Fr. Vous parlez en impie qui se joue de la doctrine de l'Apôtre.

Je parle en Theologien , comme Jansenius nôtre maître , lui repon-
doit M. Perraut. *A moins que cette charité unique , dit-il , laquelle est une bonne concupiscence opposée à la mauvaise , ne soit inspirée à nos cœurs par le S. Esprit , la loi ne fera autre chose , que donner des aiguillons plus cruels à la concupiscence , en sorte que l'homme soit précipité avec plus d'impetuosité*
DANS LES CRIMES LES PLUS HONTEUX ,
ayant rompu toutes les barrières de la deffense. En verité oseriez - vous me conseiller d'augmenter le nombre & l'énormité de mes crimes les plus honteux , en résistant à pure perte au plaisir vicieux qui domine au dedans de moi ? Le puis-je en conscience ? Répondez oui ou non , je vous en conjure.

Il reste toujours , disoit M. Fremont , un pouvoir absolu de résister à la tentation , qui rend l'homme inexcusable de n'y résister pas.

Demandez à Jansenius , reprit M. Perraut , quel est ce pouvoir absolu

que vous nous vantez tant. Il vous
De gr. repondra ces paroles : *Si quelqn'un est*
Chr. l. i. *privé* (de la délectation céleste) *il n'est*
6. xviii *point spirituel dans son cœur , mais il*
est charnel.... Il n'est point fort , mais il
est foible contre cette cupidité impetueu-
se. Il n'est point libre de se garentir de
la domination de cette cupidité , mais il
en est esclave. Il faut PAR NECESSITE'
qu'il soit dans la servitude sous cette
maîtresse imperieuse. Il est entraîné,
pris & possédé par elle , COMME UN
ESCLAVE VENDU A LA CONCUPISCENCE.
Non seulement il n'a pas la force de lui
resister , mais encore , plus il croit se
relever au-dessus d'elle , plus il tombe
rudement , & est précipité d'une passion
dans une autre par cette servitude. Quel
est donc votre chimerique pouvoir,
avec lequel l'homme n'est point libre,
avec lequel il est esclave , soumis par
nécessité à la servitude sous une maîtresse
imperieuse , avec lequel il est entraîné,
pris & possédé par elle , comme un esclave
vendu à la concupiscence ? Où est-il
ce pouvoir imaginaire , avec lequel
non seulement l'homme n'a pas la force
de resister à la tentation , mais encore
plus il croit se relever , plus il tombe ru-

dement &c. D'ailleurs le P. Quesnei parle précisément comme Jansenius. Selon lui on peut sans grace efficace résister au vice comme *courir la poste* sans cheval. Voilà le moins sérieux de tous les pouvoirs. Pour moi qui ai Dieu merci la conscience fort délicate, je me garderai bien de prétendre *me relever*, étant sûr par avance *de tomber plus rudement*, si j'avois la temerité de l'entreprendre.

En cet endroit je repris la parole, pour montrer que suivant saint Aug. *quand les hommes défont, ils ne sont point coupables, s'ils n'ont point reçu de quoi être au dessus de cette défaillance, ... & qu'ils ne tombent dans le démerite, que quand ils ne veulent pas être, ce qu'ils ont reçu d'être, s'ils le vouloient.* J'ajoutai que *nul homme n'est coupable, en ne faisant pas le bien qu'il n'a pas reçu de faire, mais qu'il le doit, quand il a reçu & une volonté libre, & un très-suffisant pouvoir.* Je dis encore que S. Aug. ne connoît aucun autre *peché actuel proprement dit, que celui qui est commis par une volonté libre & instruite.* Je soutins que *la postérité d'Adam, a reçu de quoi surmonter l'obstacle de sa naissance.* Je dis après le S. Docteur, que

De lib.
arbit.
l. III.
c. XV.
n. 44.

Ibid.
c. XIX.
n. 54.

Ibid.
cap. XX.
n. 55.

Ibid. l'ame par le secours du Createur , a le
cap. xx. pouvoir de se cultiver elle-même , en
n. 56. sorte qu'elle peut à proportion de sa
 pieuse application , Aquerir , ET POS-
 SEDER TOUTES LES VERTUS , pour être
 délivrée , & de la difficulté qui la tour-
 mente , & de l'ignorance qui l'aveugle ,
 depuis la chute d'Adam. Je representai
 que Dieu n'a privé aucun homme d'une
Ibid. volonté libre , pour demander , pour
cap. xx. chercher , pour s'efforcer &c. Enfin je
n. 58. lus ces paroles de S. Augustin : Car
Adsim. reste en cette vie mortelle au libre arbi-
pl. q. 1. tre , non d'accomplir la justice quand il
v. 14. lui plaira , mais de se tourner par une
 pieuse priere vers celui , par le don du-
 quel il pourra l'accomplir.

M. Fremont vouloit disputer contre
 moi sur tous ces passages. Mais M. Per-
 raut s'écria: Je n'ai que faire de ce Mo-
 linisme , qui m'ôteroit toute excuse ,
 & qui me jetteroit dans le desespoir.
 Je suis, dit-il à M. Fremont , pour Jan-
 senius & pour vous. De peur de tomber
plus rudement en irritant ma concupis-
 cence , je veux la moderer , en lui
 cedant au premier signal.

M. Fremont dissimuloit son embar-
 ras le moins mal qu'il pouvoit. Mais

quand une preuve est évidente , plus l'homme qui ne l'avoit pas prévue , & qu'elle surprend , a de penetration d'esprit , plus il est dans l'impuissance d'y faire aucune reponse nette & precise qui le contente. La bonne delectation, dit-il enfin à M. Perraut , peut venir à vôtre secours. Il faut l'espérer , & l'attirer , en la demandant.

Je la demanderai infailliblement, dit M. Perraut , si je l'ai déjà dans une certaine mesure pour la demander encore plus abondante. Mais je sens bien que je ne l'ai à aucun degré. Ainsi je ne puis pour le present ni la demander ni la desirer. De grace écoutez encore nôtre maître Jansenius : *Si je veux resister*, dit-il , *à la tentation, ma volonté en sera de plus en plus étroitement liée & captive par les liens d'une concupiscence qui croît à mesure* , que je connois mieux mon devoir , *à moins que cette impetueuse cupidité ne soit arrêtée par quelque nouveau secours de grace.* Voici la conclusion de nôtre maître, pour lequel nous combattons contre le Pape & contre les Evêques depuis près de 80. ans. Celui qui voudra remedier à ce désordre , *doit on lever l'obstacle*

De gr.
Christ.
lib. I.
c. VIII.

des loix qui ne font qu'augmenter la violence de ce torrent , ou faire cesser la concupiscence même. Je vous somme donc , ou de faire tarir le torrent de ma concupiscence qui m'entraîne par sa rapidité , ou d'effacer la Loi Evangelique , *car l'obstacle des loix ne fait qu'augmenter la violence de ce torrent.* Vous ne pouvez l'arrêter , que par *quelque nouveau secours de grace.* Or vous avouez que la grace ne coule point dans les cœurs par vos ordres, & que vous n'êtes point le maître de *faire cesser la concupiscence.* Agréez donc , s'il vous plaît , que je leve moi-même *l'obstacle des loix , qui ne font qu'augmenter le torrent.* Je regarde avec Jansenius ma concupiscence, comme un fleuve impetueux. Si je le laisse couler librement, il ne fait que continuer son cours. Mais si je veux l'arrêter, il en devient plus furieux , il élève ses flots , il rompt toutes les digues, il inonde toutes les campagnes , il ravage & entraîne tout. Pour moi je crois suivant nos principes qu'il n'y a aucun peché réel , & que la vertu n'est qu'un nom. Je crois conformément à notre système que toutes les actions sont également bonnes, puis

puis qu'elles sont toutes également faites par l'inévitable & invincible nécessité qui est relative ou proportionnée au plus grand plaisir. Mais enfin puis que vous croyez que les meurtres, les larcins, les adultères, les incestes, les parjures sont des pechez, j'en conclus qu'il vaut mieux selon vous se borner modestement à ne faire qu'un de ces pechez que d'en faire dix, & qu'il est moins mauvais de commettre certains pechez que vous nommez mortels, mais qui ne sont pas reputés énormes, que de tomber dans les crimes les plus monstrueux. Ainsi, je vous en avertis, c'est par pure délicatesse de conscience que je me hâte de céder au torrent, de peur d'en *augmenter la violence*. Ne pouvant point espérer de m'abstenir du mal, je mets du moins mes pechez au plus bas degré, & je peche d'abord, de peur de pecher *plus souvent, & avec plus d'ardeur* si je retardois mon peché. *Sapius & ardentius*, dit l'incomparable Jansenius nôtre maître. Je vous declare même que je ne veux ni lire la loi, ni m'instruire de mes devoirs, puis que

Tome III.

H

Je sai que la loi augmente ma concupiscence pour me faire tomber *avec plus de fréquence & d'ardeur* dans le vice. Je ne crains rien tant que l'instruction, & je n'aime rien tant que ma chere ignorance, puis que l'instruction ne fait que me rendre plus coupable, & que ma *concupiscence croît à mesure que je connois mieux mon devoir.*

Si vous ne vouliez point pecher, disoit M. Fremont, vous ne pecheriez jamais, car vous ne pechez qu'en le voulant par vôtre mauvaise volonté. Si au contraire vous vouliez aimer Dieu vous l'aimeriez, car l'amour n'est qu'une bonne volonté pour Dieu.

Ce discours, reprit M. Perraut, peut avoir quelque fondement chez les Molinistes, qui croient que la volonté aidée de la grace est maîtresse de son vouloir. Mais il ne peut être serieux entre nous. Vous me venez dire, que si je voulois toujours ne pecher point, je ne pecherois jamais. Eh qui en doute? On en dira autant à Lucifer & à Belzebuth. S'ils vouloient aimer Dieu & se soumettre à lui, ils seroient d'abord de saints An-

ges ; puis que s'ils vouloient aimer Dieu , cette volonté de l'aimer seroit le commencement de l'amour. Mais sont-ils libres dans l'enfer de vouloir aimer Dieu ? Leur volonté est-elle maîtresse de son propre vouloir ? Non sans doute. Un attrait inévitable & invincible empêche leur volonté de vouloir le bien , & la nécessité à vouloir le mal. Ainsi il est ridicule de les exhorter à se convertir. Or je suis précisément pour l'heure présente , comme ces demonsont pour toute l'éternité. Entreprendrez-vous de prêcher pour les convertir ? Ne voyez-vous pas que ma conversion est en ce moment aussi impossible que la leur ? De plus je vous laisserai raisonner subtilement tant qu'il vous plaira , pourvu que vous me laissiez faire ce que vous avoüez vous-même , qu'il faut que je fasse par l'attrait invincible du plus grand plaisir. Selon notre système tout homme qui a la temerité de chicaner contre la tentation , s'en trouve toujours fort mal. Il est comme un avare qui refuse de payer son creancier. Bientôt tous les dépens d'un procez ruineux retombent sur lui. Il lui en

coûte le triple pour n'avoir pas payé d'abord. J'aime mieux être bon payeur. L'argent comptant épargne beaucoup de frais. Le diable qui vient me tenter, se croit plus fin que moi. Mais c'est lui qui est ma dupe ; car je lui retranche ses plus grands profits , en ne lui refusant rien. Il faut avoüer que tous ces anciens Peres du desert , & tous ces autres Maîtres de la vie spirituelle, qu'on a admirez pendant tant de siècles , étoient dans une grossiere ignorance sur la direction des ames. Ils ne savoient que dire sans cesse : (Dieu ne vous manque point , ne lui manquez pas. Faites des efforts continuels. Resistez sans relâche à la tentation. Surmontez votre concupiscence.) Savez - vous bien ce qui arrive de tous ces conseils pernicieux ? *L'homme , s'écrie Jansenius , pour avoir fait cette malheureuse resistance , en sera precipité avec plus d'impetuosité dans les crimes les plus honteux. Il en pechera avec plus de facilité , de frequence & d'ardeur. Ce grand Docteur qui est l'Augustin de nos jours , a renversé cette vieille methode , qui multiplioit*

les pechez à l'infini , & qui damnoit tant d'ames. Il nous a ouvert un nouveau chemin vers la perfection. C'est celui de ne contester jamais avec le tentateur , & de le frustrer de ses plus grandes esperances , par une exacte promptitude à lui complaire en tout.

Vous tirez , disoit M. Fremont , des consequences monstrueuses du systême de Jansenius , & vous les tirez par une malignité captieuse. Jansenius n'a jamais admis ces consequences. Il enseigne une pratique toute contraire.

Pour moi , reprit M. Perraut , je ne fai que prendre de bonne foi à la lettre les paroles de nôtre maître commun , supposant qu'il ne les a écrites , qu'afin que je les suivisse. De grace écoutez-le : *L'homme , dit-il , se sent vaincu par l'ardeur d'une concupiscence que la deffense portée par la loi allume dans son cœur. IL EN DEVIENT PLUS CORROMPU, PLUS IMPUR, ET DIGNÉ D'UN PLUS RIGOUREUX SUPPLICE.... Il ne lui reste plus qu'à s'écrier : Je suis coupable , je l'avouë. Je suis malade. En voulant être victorieux , je suis plus hontusement vaincu & terrassé.*

H iij

Je manque de force pour combattre, & pour vaincre. Jansenius pouvoit-il parler avec plus de force pour excuser le pecheur, & pour accuser d'injustice la loi de Dieu ? Cet homme si fragile, & si impuissant que Jansenius fait si bien parler, ne vous touche-t'il pas de compassion ? Il s'écrie : (*Je manque de force pour combattre & pour vaincre.*) Mais cet homme, qui doit vous attendrir le cœur, c'est moi-même. Dois-je croire que Dieu me donne sa loi sans aucun secours de grace pour allumer dans mon cœur une plus grande ardeur de concupiscence ? S'il vouloit me damner, il n'avoit qu'à le faire d'abord selon la rigueur de ses droits sur le seul peché originel, sans y ajouter une loi écrite, pour me rendre *plus corrompu, plus impur, & digne d'un plus rigoureux supplice.* Mais encore une fois - supposé même que Dieu m'ait rendu par cette loi un piège pour me perdre avec plus de rigueur, que puis-je faire ? Mettez-vous en ma place. *Je manque de force.* Loin de me donner la force, qui me manque, contre le peché, la loi a donné au peché contre moi une force,

à laquelle je ne puis résister. *En voulant être victorieux de la tentation, je suis honteusement vaincu & terrassé* par elle. Résistez, me dites-vous. A Dieu ne plaise. Je m'en garderai bien. Pernicieux conseil ! En le suivant je deviendrois *plus impur, plus corrompu, & digne d'un plus rigoureux supplice*. Voulez-vous par vos vaines & indiscrettes exhortations augmenter ma corruption & mon impureté ? Ne sont-elles pas déjà assez grandes ? Est-ce que vous trouvez que je ne pèche pas assez, & que vous ne serez pas content, à moins que je ne sois plus scelerat & plus damné qu'un autre ?

Vous devez dans le doute, disoit M. Fremont, faire les derniers efforts sans raisonner, pour tâcher de vaincre la tentation.

Je ne doute de rien, répondit M. Perraut. Je sens à n'en pouvoir douter le plaisir tres - vif & tres - puissant du vice. Je ne sens que dégoût & qu'aversion pour la vertu. Je ne trouve en moi que foiblesse, & dans la loi que la force invincible qu'elle donne au péché. Le grand Aug. d'Ipres me crie

H iij

que la concupiscence s'irrite dès qu'on lui résiste, & qu'on hésite à lui obéir. Je m'imagine être comme une Place assiégée, où tout moyen de défense manque. Si je tarde à me rendre, toute la garnison sera égorgée; mais si je me hâte de capituler, j'aurai une composition beaucoup moins rigoureuse. Ne dois-je pas sauver ma vie & celle de mes troupes, en me rendant d'abord, puis que je me vois sans aucune ressource pour soutenir un siège?

Au lieu de résister au mal, comme Dieu l'ordonne, disoit M. Fr. vous ne faites que raisonner avec une subtilité de Sophiste.

Je ne raisonne point, lui répondit M. Perraut. Je ne fais qu'être entraîné sans raisonnement par l'attrait inévitable & invincible du plaisir vicieux, que je sens, & qui est le seul au-dedans de moi. C'est vous qui raisonnez en vain, & qui me tourmentez, pour me faire exécuter l'impossible. D'ailleurs voulez-vous que je vous croie plutôt que notre maître commun? Jansenius vous impose silence, & soutient qu'en se faisant une horrible vio-

lence pour ne pecher pas, on se met dans la malheureuse necessité de pecher davantage. N'est-il pas vrai, que chacun est obligé en conscience à fuir les occasions prochaines du peché ?

Oui sans doute, lui repliqua M. Fremont. Que voulez-vous conclure de là ?

J'en conclus, reprit M. Perraut, qu'il faut à plus forte raison fuir la necessité infailible de commettre les pechez les plus énormes. Je sai infailiblement par avance, qu'en l'état où je suis, si je resiste follement à la tentation, j'en deviendrai *plus corrompu, plus impur, & digne d'un plus rigoureux supplice.* J'ai, Dieu merci, la conscience trop timorée pour vouloir me procurer ce redoublement de crime & de malheur éternel. Ma résistance se tourneroit visiblement contre Dieu & contre moi. Je veux épargner à Dieu cette augmentation d'offense, & à moi cette augmentation de tourmens dans l'enfer. Cessez donc de vous scandaliser de ce qui n'est que la consequence immediate, & évidente d'un principe fon-

H. V.

damental de nôtre doctrine. Oui je m'hâterai de pecher , par ménagement pour la vertu même. Je me garderai bien d'augmenter mon peché en le retardant. Je n'écouterai point tous ces ignorans qui veulent qu'on redouble la tentation en chicanant contre elle. Je me livrerai de bonne grace à elle par le motif de la gloire de Dieu , pour ne devenir ni *plus corrompu* , ni *plus impur*. J'espère même que Dieu , qui voit mes bonnes intentions , & ma docilité pour la doctrine des Disciples de S. Augustin , me tiendra compte de ce ménagement , que je garde pour l'offenser moins.

Vous prétendez donc , dit M. Fremont , qu'on doit s'abandonner sans remords & sans pudeur à la tentation , à moins qu'on n'ait en chaque moment une grâce Molinienne à ses gages , pour triompher sans peine de toutes les passions les plus déréglées.

Les hommes , reprit M. Perraut , ont assez de peine à se faire violence pendant toute leur vie , lors même qu'ils supposent qu'un secours de grace proportionné à la tentation ne leur man-

que jamais, quand la loi & la tentation les pressent l'une pour le bien & l'autre pour le mal. Quel seroit donc l'homme assez insensé pour entreprendre d'éviter un attrait inévitable, & de vaincre un plaisir invincible ? Quel seroit l'homme assez aveugle pour espérer de parvenir sans aucun secours de grace, à rendre inefficace, un plaisir corrompu, qui est efficace par lui-même ? Quel est l'homme assez ennemi de Dieu & de soi-même, pour vouloir se tourmenter follement tous les jours, & toutes les heures de sa vie, étant sûr d'augmenter la violence du torrent de sa concupiscence, de tomber *avec plus de fréquence & d'ardeur dans les crimes les plus honteux*, enfin de devenir *plus corrompu, plus impur, & digne d'un plus rigoureux supplice* ? J'ai toujours ouï dire à toutes les personnes de bon sens, qu'à peine les hommes ont le courage de se contraindre sans cesse pour se sauver, quand ils supposent que la grace, la victoire, & le salut sont dans leurs mains. Eh comment voudriez-vous leur persuader de rentrer l'impossible, pour en être plus coupables, & plus damnez.

Je vois bien, s'écria M. Fremont, que toute cette maligne & scandaleuse déclamation ne tend qu'à établir le Molinisme.

Non, non, repartit M. Perraut, je ne puis souffrir ces Molinistes qui nous viennent dire : (Résistez à la tentation. Vous le pouvez. La grace vous en donne un vrai pouvoir proportionné à votre foiblesse.) Cette doctrine qui paroît flater le relâchement, se tourne en une insupportable rigueur. En nous répondant d'une grace toujours prête au besoin & qui est indépendante de nos goûts & de nos sentimens, ils ne nous laissent aucune excuse, & nous mettent au désespoir. Quelle consolation peut-on trouver avec des gens qui nous ôtent sans cesse toute ressource, en nous criant : (Vous avez le secours de Dieu pour vaincre votre plus grand plaisir. Ce plaisir corrompu n'est ni inévitable, ni invincible. Plus vous ferez d'efforts pour le vaincre, plus vous serez aidés pour en être victorieux.) O que nôtre celeste doctrine, qui passe pour si rigoureuse, est bien plus consolante & bien plus

commode ! Elle rejette tout le mal sur le plaisir qui nous fait vouloir le péché. Elle nous en laisse toute la douceur, sans nous en donner ni la honte, ni le reproche. Elle nous met tout d'un coup au large, en ne nous laissant plus que la loi du plus grand plaisir. Elle va même jusqu'à nous avertir que la bonne méthode pour pécher moins, est de pécher d'abord sans résistance & sans scrupule. Non ils n'y entendent rien tous ces Molinistes, à élargir la voye étroite. C'est dans notre Ecole qu'elle est large, applanie & toute semée de fleurs. Il faut se représenter sans cesse que le plaisir, selon nous, n'est pas moins invincible pour le vice que pour la vertu. Aussi Jansenius dit - il, que suivant le système de S. Augustin. *Les hommes ne font aucun péché, sans que leur volonté . . . soit auparavant excitée par une délectation qui les chatouille & qui les émeuve, en sorte que c'est comme le secours du diable.* Il a raison. Le diable a son secours quo, & son attrait efficace par lui-même pour le mal, comme Dieu en a un pour le bien.

Pendant que M. Perraut prononçoit ces paroles avec vivacité, je remarquois que M. Fremont cachoit son embarras par l'air hautain & dédaigneux d'un homme qui a pitié de tout ce qu'on lui dit.

Alors je ne pûs m'empêcher de lui parler ainsi avec une espece d'indignation : Quand toute la Chrétienté voit un parti qui ne parle que de réforme & de morale severe, sacrifier tout pour soutenir un livre depuis près de 80. ans, qui ne croiroit, que cet ouvrage doit être rempli d'une celeste doctrine, comme ce parti l'assure ? Qui pourroit penser que ce livre pose évidemment tous les principes du libertinage le plus effronté & le plus monstrueux ? Jansenius, dira-t'on, n'a pas prévu les consequences de ces detestables principes. Je veux bien le supposer en faveur de la memoire d'un Evêque, dont les mœurs ont paru pures. Mais c'est au moins en lui un prodige de prevention sans exemple, que de n'avoir pas vû ce qui est visible, & qui saute pour ainsi dire aux yeux. Les Disciples de Jansenius, dira-t'on encore, n'ont

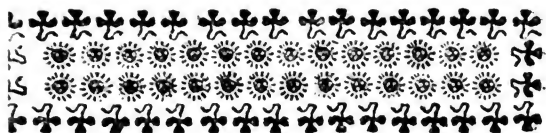
point apperçû ces conséquences. Quoi 75. ans de dispute ne leur ont-ils pas suffi, pour voir dans ce livre des maximes monstrueuses, qui auroient dû les remplir d'horreur au premier coup d'œil ? Que n'ont-ils pas vû dans tous les Casuistes, où il a parû quelque relâchement ? Ils ont vû jusqu'à des atomes dans les adversaires qu'ils vouloient critiquer, & ils n'ont jamais eu des yeux pour voir dans le principe fondamental de tout leur système la source de toutes sortes d'infamies & d'abominations. C'est *voir un fétu dans l'œil d'autrui, & ne voir pas dans le sien une poutre*. S. Paul crie à tous les Chrétiens sans exception : *Dieu fidelle ne permettra pas que vous soyez tentez au-dessus de ce que vous pouvez*. C'est sur ce fondement qu'il presse tous les Chrétiens sans exception de vaincre toutes les tentations les plus violentes, quoique leur plus grand plaisir les porte au vice, & qu'ils n'ayent que du dégoût pour la vertu. Au contraire Jansenius suppose que *Dieu permet* que presque tout le genre humain, presque tous les Chrétiens, & même un grand

nombre de Justes soient tentez au dessus de ce qu'ils peuvent, pour résister à la tentation. Ne croiroit-on pas que Jansenius avoit entrepris de contredire l'Apôtre? L'un veut encourager l'homme tenté. L'autre lui inspire un vrai desespoir. L'un veut que l'homme entreprenne avec le secours de la grace de vaincre son plus grand plaisir. L'autre au contraire lui fait entendre qu'on n'a aucune grace quand on ne sent aucun plaisir à se mortifier, & qu'alors on doit bien se garder de résister un moment à la tentation, de peur de *devenir plus corrompu, plus impur, & digne d'un plus rigoureux supplice* par cette téméraire résistance. Si S. Paul parle en Apôtre qui a été ravi au troisième Ciel, il faut que Jansenius parle en homme seduit par l'Ange de tenebres pour la perte du genre humain. Le voilà ce Livre que votre parti n'a point de honte de soutenir avec tant de hauteur, d'aveuglement & de scandale contre toute l'Eglise depuis tant d'années. Je rougis de honte pour un parti qui ne rougit point. Que diront tous les impies & tous les libertins, quand ils sau-

ront que ce parti qui affecte d'être si severe, enseigne que chacun suit sans cesse par une necessité inévitable & invincible son plus grand plaisir, & que quiconque est assez temeraire pour oser résister à ce plaisir tout - puissant par horreur pour le vice, peche au double & au triple, pour n'avoir pas voulu d'abord pecher ? Croyez-vous, que l'Antechrist, quand il viendra seduire les nations, puisse enseigner une doctrine plus empoisonnée & plus contagieuse ? Si un prodigieux excez de prevention a empêché votre parti de voir ce ~~qui est clair~~ comme le jour en plein midi dans votre systême, au moins faudroit-il qu'il déplorât enfin son erreur, & qu'il se hâtât de reparer son égarement. Il devroit effacer par des larmes de sang & le livre de Jansenius, & tous les écrits innombrables, qui ont soutenu un systême si scandaleux.

Pendant que je parlois ainsi M. Per-
raut vouloit plus que jamais defendre
ce systême avec toutes ses consequen-
ces. Mais M. Fr. se hâta de me dire ces
mots : Je suis pressé d'aller travailler à
une affaire, mais je ne manquerai pas
de revenir après demain. Je vous ai

laissé tout dire. Je parlerai à mon tour.
Vous verrez avec quelle injustice vous
nous condamnez. Il nous quita ayant
le visage triste & sombre , mais plein
d'assurance. Je suis &c.



XX. LETTRE.

De *** à ***

*Renversement des bonnes mœurs dans le
système le plus mitigé des deux
delectations invincibles.*

Monsieur Fremont fut hier, Monsieur, tres-diligent, pour se rendre chez moi. Vos traits satyriques, dit-il d'abord à M. Per-
saut, ne peuvent nous faire aucun mal. La promotion des Thomistes est aussi invincible que nôtre delectation. Elle est aussi difficile à concilier avec l'obligation où nous sommes de résister à la tentation du péché. Oseriez-vous dire que les Thomistes renversent par leur promotion, toute police & toute règle des mœurs ?

Puis que vous repetez, lui dis-je, une objection déjà détruite, je n'ai qu'à vous repeter aussi la réponse qui dé-

De gr.
Christ.
l. VIII.
c. I r.
Ibid.

détruit cette objection. Selon votre maître Jans. *la prédetermination physique est comme un certain concours general dans l'ordre surnaturel.* Il ajoute qu'elle *n'est point le secours medicinal de J.C.* Vous n'avez pas sans doute oublié ce que je vous ai représenté tant de fois, savoir que les Thom. ne prétendent que le concours soit *prevenant*, qu'à condition qu'il ne sera ni plus ni moins que le concours *simultanée* des autres Ecoles, exclus de l'acte premier, ou premier moment qui est celui de la liberté ou indifférence, c'est à dire qu'il ne sera nullement requis pour le parfait pouvoir, & qu'il sera borné au second moment de l'action déjà commençante. *Quo actualiter agat.* Les Thom. supposent que ce *concours general* ne manque jamais à personne dans son besoin. Il est, comme dit Alvarez, *au pouvoir de nôtre volonté de s'empêcher elle-même d'avoir cette motion.* Quand l'homme s'empêche de la recevoir de Dieu, qui la lui presente, c'est, dit le même Auteur, *comme si Dieu faisoit à l'homme un commandement de voler, comme s'il lui offroit des ailes, & comme si l'homme usant de sa liberté repondoit à Dieu ;*

Seigneur, je ne veux ni recevoir vos ailes, ni voler. Il est visible que suivant la comparaison d'Alvarez, la premotion est réellement offerte à l'homme de la main de Dieu pour faire le bien surnaturel, quand le commandement le presse d'agir, comme les ailes lui sont présentées pour voler. Il est évident que selon Alvarez la premotion ne manque à l'homme, que quand il repousse la main qui la lui présente, & que quand il dit à Dieu, *Seigneur, je ne veux point recevoir* cette premotion que vous m'offrez. Vous vous souvenez bien aussi de ce que dit Lemos. Ce Thomiste rapporte le texte de S. Thomas qui dit que *Dieu autant qu'il est en lui, est prêt à donner sa grace à tous les hommes, & qu'elle ne manque qu'à ceux qui y mettent un empêchement, comme on impute à un homme d'avoir tort, s'il ferme les yeux pendant que le Soleil éclaire la terre.* Cet Auteur soutient comme le point fondamental du système de son Ecole, pour faire cesser la grande difficulté, que *Dieu offre le secours efficace, qui est la premotion, dans le suffisant qu'il donne, & que c'est parce que l'homme résiste au suffisant qu'il est privé de*

l'efficace qui lui est offert. Enfin il assure que c'est comme si par exemple le Pape donnoit à un homme l'Episcopat, & comme si en le faisant Evêque, il lui offroit de le faire ensuite Cardinal. N'est-il pas vrai, poursuit Lemos, que si cet homme refusoit l'Episcopat il seroit justement privé du Cardinalat, qui lui auroit été offert ? Vous voyez deux points clairement établis par ces deux Chefs de l'Ecole des Thomistes. 1. Selon eux la grace suffisante est generale, comme la lumiere l'est à tous les hommes, pourvû qu'ils ne ferment point les yeux tout exprés de peur de la voir pendant que le Soleil éclaire la terre. 2. Cette grace generale est si parfaitement suffisante, pour vaincre la tentation du plus grand plaisir, qu'elle contient en soi la grace efficace même ou prémotion, comme le Cardinalat offert est attaché à l'Episcopat présenté. Personne n'est privé de la prémotion attachée au secours suffisant, à moins qu'il ne s'en prive lui-même par son refus.

M. Fr. vouloit refuter mes paroles. Mais je l'arrêtai, pour achever ma réponse à son objection. Les Thomistes continuai-je, raisonnent dans la prati-

que selon leur principe. Ils supposent en toute occasion, que la prémotion ne leur manque jamais, que quand ils ne veulent pas l'avoir, & qu'ils la refusent. Allez regler une affaire avec le plus rigide Thomiste, vous trouverez qu'il ne compte pas moins hardiment sur son concours *prevenant*, que le Moliniste sur son concours *simultanée*. Il promet, il refuse, il assure qu'il rendra un service à son ami; & qu'il ira solliciter un tel Juge. S'agit-il de payer un creancier, il craint de manquer d'argent, & non pas de prémotion. Il ne fait jamais aucune promesse conditionnelle. Il ne dit point: J'irai, je parlerai, j'écrirai, je donnerai, si la prémotion vient à propos me mettre en acte. Il ne répond point dans un proces qu'il n'a pû comparoître faute de prémotion. S'il ne fait point le voyage qu'il a promis à son ami, il s'en excuse sur sa santé qui manque quelquefois, & non sur la prémotion, qu'il seroit ridicule de dire lui avoir manqué. Bien plus, quelque scrupuleux que soit un Thomiste, il ne craint point de jurer qu'il fera à une telle heure une telle action. Il est visible que son serment

seroit temeraire & illicite s'il prenoit Dieu à témoin de sa promesse, & s'il étoit incertain sur l'action qu'il promettoit de faire à cause de l'incertitude de la premotion sans laquelle il manqueroit à son serment. S'il alleguoit une maladie pour s'excuser de n'avoir pas accompli sa promesse faite avec serment, il seroit censé n'être point parjure, parce qu'une maladie peut le mettre dans une impuissance réelle d'exécuter sa promesse. Mais tout le monde le regarderoit comme un parjure, & comme un impudent, s'il n'avoit point de honte de dire que c'est la premotion qui lui a échappé au moment décisif. Tout Thomiste suppose donc avec Alvarez & Lemos que ce *concours general* est toujours prêt comme la lumière, *quand le Soleil éclaire la terre*, à moins qu'on ne dise à Dieu, *Seigneur, je ne veux pas le recevoir*, & qu'on ne ferme son cœur tout exprès pour refuser ce secours, qui nous est présenté. Il faut avouer que la premotion, pourvu qu'elle demeure reduite à ces bornes précises, ne peut servir d'excuse à aucun pacheur. M. Perraut n'y trouveroit nullement son compte dans le dessein

PASTORALE. 193

son compte dans le dessein où il paroît être de se livrer avec une licence effrénée à son plus grand plaisir. Mais pourriez - vous dire de bonne foi , selon votre système de la double delectation invincible que l'homme a une grace véritablement suffisante & proportionnée à sa foiblesse , pour vaincre en chaque tentation le plaisir supérieur du vice , & que le plaisir supérieur de la vertu , lui est offert dans ce secours suffisant ? N'êtes - vous pas au contraire obligé de dire suivant votre système que presque tout le genre humain vit & meurt sans aucun secours de grace , & même que tout juste non prédestiné se trouve tout à coup sans avoir commis aucune faute , & sans avoir refusé aucun secours de Dieu , *inévitablement* prevenu , & *invinciblement* déterminé au péché , à l'impenitence finale , & à sa damnation éternelle , par un plaisir qui est dans ces circonstances tout puissant sur sa volonté ?

Je vous ai déjà soutenu cent fois , dit M. Fr. tout ému , que ce langage des Thomistes n'est qu'un discours vague , équivoque , lâche & flatteur qu'ils tiennent pour se distinguer de

nous, & pour mettre leur Ecole à l'abri de la persecution des Molinistes.

Dans le moment, où je commençoit à lui représenter combien il est odieux d'imputer à une si pieuse Ecole une tromperie si noire en matière de Foi, M. Perraut m'interrompit, & parla ainsi :

Le concours n'est point une chose qu'on sente. Faites que ce concours soit *prevenant*, ou qu'il ne soit que *simultanée*, on le suppose toujours également prêt, sans l'appercevoir; on s'en sert, sans le sentir. Les Thomistes ne prétendent pas plus que les Molinistes, sentir l'arrivée de ce concours. Les uns sont aussi éloignés que les autres de dire que c'est un sentiment de plaisir. On prendroit dans l'Ecole des Thomistes un homme pour un phanatique, s'il s'avisait de dire : (Je sens en moi la premotion qui s'approche ou qui recule pour un tel acte.) Chaque Thomiste sensé la suppose toujours toute prête pour tout acte que le devoir exige de lui quoi qu'il ne la sente pas. Il suppose qu'il est libre indépendamment de son plus grand plaisir, de rejeter la premotion

pour tout acte que les loix & la bien-
seance deffendent. O la triste premo-
tion ! Elle n'est bonne à rien pour
m'excuser. Elle ne m'épargne aucune
contrainte. Je serois reduit à la sup-
poser toujourns toute prête pour les plus
rigoureux devoirs contre mon plaisir.
Non je ne m'en accommoderai jamais.
Je veux un attrait doux & flatteur qui
se fasse d'abord sentir , & qui me met-
te le cœur au large. Je reviens tou-
jours à nôtre chere delectation. C'est
un sentiment de plaisir que je ne puis
jamais avoir qu'autant que je le sens.
J'en suis l'unique juge, mais le juge
infaillible. C'est le secret impenetrable
de mon cœur. Dès que je ne le sens
point pour la vertu, & que je le sens
pour le vice, tout est décidé en faveur
du vice contre la vertu. Point de chi-
cane , point de subtilité d'Ecole , point
de scrupule. Tout se reduit à mon
sentiment, & il n'y a que moi seul
qui sente mon plaisir. Je me dois tout
entier à lui. O la courte methode de
decider tous les cas de conscience ! Je
n'ometts ce que vous nommez le bien
que quand mon plaisir me met dans
l'impuissance de le faire , & je ne fais

ce qu'il vous plaît d'appeller le mal, que quand mon plaisir change d'objet, & me met invinciblement dans la nécessité de le commettre.

J'offre, disoit M. Fremont, de démontrer que la premotion, quoi qu'on ne la sente jamais, ne détermine pas moins invinciblement les hommes au mal, que nôtre delectation superieure. De plus nous ne sommes pas moins reguliers & ponctuels dans le détail de la vie pour tenir parole, en supposant nôtre delectation, que les Thomistes le peuvent être en supposant leur premotion physique.

Il y a, lui repliqua M. Perraut, une difference essentielle entre les Thomistes & nous, qui fait que je ne puis m'acommoder du Thomisme. Je vous l'ai déjà expliqué. Mais vous avez vos raisons pour ne l'écouter pas. C'est que le Thomisme suppose toujours dans la pratique son concours prevenant tout prêt, quoi qu'il ne le sente pas, parce que c'est un secours qu'on ne doit point sentir, mais qu'on doit supposer toujours présent. Au contraire nôtre delectation est un plaisir que nous ne devons jamais supposer present que

quand nous le sentons déjà. Ainsi le Thomiste doit, en supposant son concours *prevenant* tout prêt sans le sentir, promettre hardiment & tenir parole sans pouvoir s'excuser. Pour nous tout au contraire nous ne pouvons ni ne devons jamais répondre de l'avenir, & nous ne devons même pour le présent rien promettre qu'autant que nous sentons déjà le plaisir nécessaire pour ne manquer point de parole. Nous sommes dispensés de tout, dès que nous ne sentons pas ce plaisir. M. Fremont vouloit encore insister. Mais je repris la parole, & je coupai court. Voilà, dis-je à M. Fremont, votre delectation qui demeure pleinement convaincue de renverser la foi & les mœurs. Elle ne laisseroit aucune ressource pour la police même. Elle fourniroit une excuse décisive à tout homme qui commettrait les crimes les plus infames & les plus cruels. Elle feroit un brigandage continuel de la société humaine. Elle ne permettroit pas même de tenir parole. Vous ne pouvez répondre rien d'intelligible & de supportable à ces conséquences monstrueuses de

vôtre systême. Votre dernière ressource se réduit à montrer que la promotion des Thomistes est aussi pernicieuse, que votre delectation. Eh bien, Monsieur, je laisse aux Thomistes le soin de refuter une comparaison si injurieuse pour leur Ecole. Allez les convaincre, si vous le pouvez par de réelles demonstrations, que leur doctrine est aussi empestée que la vôtre, & qu'elle ne renverse pas moins toutes les barrières de la crainte de Dieu & de l'honneur du monde. Que gagnerez-vous par vos demonstrations, que je veux bien par pure complaisance pour un moment, supposer claires comme le jour. Quel fruit vous en restera-t'il ? Vous aurez la triste consolation d'avoir entraîné les Thomistes dans votre ruine, sans apparence de vous en relever. Croyez-vous que l'Eglise tolere jamais un systême qui rend ses jugemens nuls & ridicules, de peur de nuire à une opinion d'Ecole ? Croyez-vous qu'elle prefere cette opinion, à la substance de la foi ? Croyez-vous que le monde qui ne se paye point de subtilitez Scholastiques, veuille laisser fouler aux pieds toute regle des mœurs,

toute police , toute pudeur , toute sû-
reté de la société humaine , par res-
pect pour *le complement de la vertu
active* ? Ne voyez-vous pas que si vous
aviez démontré que la premotion des
Thomistes abandonne presque tous les
hommes au vice , comme votre delec-
tation , toutes les personnes sages &
honnêtes se réuniroient pour detester
ces deux opinions également perni-
cieuses ? Bien plus. J'ose répondre au
nom de la savante & pieuse Ecole des
Thomistes , sans crainte qu'elle m'en
dedise , qu'en ce cas elle seroit la pre-
miere à detester sa premotion , qui se
trouveroit aussi opposée que votre de-
lectation à la pureté de la foi & des
mœurs. En ce cas cette Ecole venera-
ble ouvreroit les yeux , seroit saisie
d'horreur , retracteroit humblement
ce qu'elle enseigne , & vous parleroit
ainsi : (Nous avons crû de bonne foi
que nôtre opinion étoit essentiellement
différente de la vôtre. Mais puis que
vous nous démontrez leur conformité
contre la foi , nous les condamnons
également toutes deux , & nous re-
connoissons combien nous avons été
ébloüis. Suivez nôtre exemple , & re-

noncez à vôtre erreur , comme nous renonçons à la nôtre.) Cet humble aveu combleroit les Thomistes de gloire. Que pourroit-on dire de vous , si vous refusiez de les imiter ? Ainsi le Jansenisme pourroit faire condamner le Thomisme dans le cas qu'il vous plaît de supposer. Mais le Thomisme , qui n'est qu'une opinion permise , ne peut jamais servir de retranchement au Jansenisme , qui est une herésie tant de fois foudroyée , & si contagieuse contre les bonnes mœurs.

Puis que vous laissez si peu d'autorité aux Thomistes , me dit M. Fremon , je vais tourner contre vous les Molinistes mêmes. Ceux-ci ne disent-ils pas que nul homme pieux & parfait , si vous en exceptez la sainte Vierge , n'a jamais pû éviter tous les pechez veniels ? Voilà une nécessité d'infailibilité de tomber dans des pechez veniels pendant le cours de cette vie. Cette nécessité n'excuse pourtant aucun des Chrétiens qui pechent venielement. Je n'ai qu'à changer les noms pour renverser sur vous tout ce que je viens de dire , & que vous n'oseriez nier. Il y a une nécessité de sui-

vre la plus grande délectation , comme de pecher veniellement , & néanmoins on est inexcusable , en suivant la plus grande delectation pour le vice , comme on l'est en faisant des pechez veniels. Que repondrez-vous à cette comparaison ?

J'ai deux reponses courtes & decisives à vous-faire , lui repliquai-je.

1. Selon tous les Theologiens anti-Jansenistes , & même selon les Thomistes les plus rigides , rien ne peut dispenser aucun Chrétien en aucune occasion de la vie de faire tous ses efforts pour vaincre la tentation des pechez veniels. Chacun doit même croire qu'il la vaincra effectivement en chaque occasion , s'il fait tout ce qu'il peut actuellement par le secours de la grace vraiment suffisante & proportionnée à la difficulté pour reinporter cette victoire. Chaque Chrétien suivant toutes les Ecoles Catholiques , doit croire que la grace suffisante , dont il est prevenu , rend actuellement au moment decisif de la tentation , sa volonté aussi forte pour refuser de consentir au peché veniel , que l'attrait de la tentation a de force pour operer son consente-

I. v.

ment. *Posse dissentire, si velit.* Ainsi il n'y a alors aucune réelle nécessité, aucun attrait inévitable & invincible, qui détermine jamais le Chrétien à pecher veniellement. La volonté de l'homme a alors selon les Thomistes mêmes un pouvoir dégagé de tout attrait plus fort qu'elle.

2. Le Chrétien qui peche quelquefois veniellement, & qui s'abstient souvent de pecher ainsi, ne fait jamais par avance en aucun cas, s'il succombera ou s'il ne succombera point à la tentation. Ainsi il doit toujours dans le doute espérer de vaincre la tentation par le secours de la grace suffisante qu'il suppose proportionnée à la difficulté, en sorte qu'elle rend sa volonté aussi forte pour refuser de consentir au peché veniel, que la tentation est forte, pour obtenir son consentement. Comment pouvez-vous comparer l'homme qui selon vous sent un plaisir supérieur & invincible pour le vice, & qui n'a ni ressource ni espérance de s'abstenir d'un crime honneux, avec l'autre homme qui n'a aucun sujet de perdre l'espérance de la victoire, qui suppose au contraire

qu'il a actuellement une grace aussi forte que la tentation , & qui doit croire qu'il ne tient qu'à lui avec cette grace de s'abstenir du peché veniel ?

Au moins , s'écria Monsieur Fremont , vous m'avouerez que la sainte Vierge étoit dans une nécessité d'infailibilité de ne pecher jamais. Cette nécessité ne l'empêchoit néanmoins nullement de meriter. Il en est de même selon nous de tous les hommes. Quoi qu'ils suivent par une nécessité d'infailibilité leur plus grand plaisir, ils meritent néanmoins & demeritent, en suivant cette nécessité.

Dites seulement , lui repliquai-je, qu'il étoit infailible selon les mesures de la Providence que la sainte Vierge ne pecherait jamais. Elle étoit néanmoins libre de pecher. Elle ne se croyoit point impeccable. Sans cette liberté très-réelle de pecher, elle n'auroit pu meriter en aucune occasion, en ne pechant pas. De là il faut conclure que la grace, dont elle étoit prevenüe, quoique très-grande & singulière, n'étoit pas néanmoins plus forte pour la faire consentir au bien, que la volonté étoit forte pour lui refuser son

consentement ; en un mot cette grace n'étoit pas necessitante. *Posse dissentire.* Mais Dieu lui donnoit en toute occasion une grace à laquelle il *savoit* qu'elle ne refuseroit jamais son consentement , quoi qu'elle fut toujours assez forte pour le refuser. *Quomodo scit congruere &c.*

Je vois bien , me dit M. Fremont, que vous voulez établir la science moyenne , pour nous reduire tous au Molinisme.

Nullement , repris - je. Je suppose seulement la providence & la prescience de Dieu. Oseriez-vous les revoquer en doute ? D'ailleurs je n'ai aucun besoin d'examiner ici la question de la science moyenne. Voudriez-vous dire qu'on songe à établir la science moyenne , quand on parle ainsi avec S. Augustin : *Dieu appelle en la maniere qu'il SAIT être congrüe afin que l'homme ne rejette point cette vocation.* Ce Pere dit

De corr. encore que les predestinez sont PREVÛS
& gr. de Dieu , par la disposition d'une tres-
cap. ix. grande providence, *providentissima dis-*
n. 23. *positione PRÆSCITI.* Ce Pere assure que
De don. la predestination des Saints n'est autre
persev. chose que LA PRESCEIENCE & LA PRE-
n. 35.

PARATION des bienfaits &c. Il declare
 que nous ne devons pas être plus détour-
 nez de croire cette predestination, que
 de croire la grace de Dieu.... Car dispo-
 ser ses ouvrages futurs PAR SA PRES-
 CIENCE, dit-il, c'est là toute la predesti-
 nation, & elle n'est rien au delà. Enfin
 ce Pere va jusqu'à décider par ces pa-
 roles : Quant à ce qui est dit, que Dieu *Ad sim-
pl. l. 1.
q. 11.
n. 6.*
 nous a élus avant la creation du monde,
 je ne vois pas comment ces paroles sont
 dites, si ce n'est par la PRESCIENCE.
 Vous voyez qu'il donne la prescience,
 comme le dénoüement de la predesti-
 nation, & comme ce qui assure infail-
 liblement l'exécution du dessein de
 Dieu quoi que la volonté de l'homme
 demeure pleinement libre de refuser *De lib.
arbit.*
 soit consentement. C'est pourquoi ce
 Pere dit sans cesse que Dieu ne se trom- *De corr.
& gr.
c. vi. l. 1.
n. 14.*
 pe point. Mais quoi qu'il en soit, je
 suis si éloigné de vouloir vous faire
 Moliniste que je vous laisse le choix
 d'expliquer la certitude de l'accomplis-
 sement des desseins de la providence
 de Dieu par sa prescience infailible,
 ou par la premotion, pourvu que vous
 n'établissiez point avec Jansenius un
 plaisir plus fort que la volonté,

Laiſſons à part ce plaifir plus fort que la volonté, me dit M. Fremont. Je ne veux en ce moment, qu'une certitude infaillible que la volonté ne rejettera jamais ce plaifir ; quoi qu'elle ſoit toujours dans le vrai pouvoir de lui reſiſter.

Vous ſavez, repris-je, que ſuivant toutes les Ecoles, il n'y a jamais *aucune ſcience certaine des futurs contingens*, c'eſt à dire des événemens libres que nôtre volonté peut choiſir de rendre futurs ou non futurs. Comment pouvez-vous ſavoir qu'une volonté libre de ne vouloir jamais un objet en telles circonſtances, le voudra toujours ? Alleguez la preſcience ou la premotion pour fonder vôtres certitude. Je n'ai rien à dire. Mais ſi vous alleguez la delectation plus forte que la volonté, vous parlez précifément comme Janſenius & comme Calvin. En ce cas vous détruifez comme eux le libre arbitre. Si vous n'avez recours ni à la preſcience, dont S. Auguſtin parle ſans ceſſe, ni à la premotion que les Thomiſtes ſoutiennent, ni à la delectation de Janſenius plus forte que la volonté, vous aſſurez temerairement

que la volonté voudra toujours avec certitude ce qu'elle pourra ne vouloir jamais. Et qui peut savoir sûrement ce que fera une volonté qui est laissée à son libre choix, pour vouloir ou ne vouloir pas ? Il y a à peu près autant à parier qu'elle ne voudra pas, qu'à parier qu'elle voudra. Puis que le choix lui est laissé, c'est d'elle seule qu'on peut savoir ce qu'il lui plaira de choisir. C'est ainsi qu'il faut raisonner, dès qu'on n'a recours ni à la prescience, ni à la premotion, ni à la delectation invincible. Si vous ne voulez avoir recours, ni à la prescience, ni à la premotion, & si vous reconrez à la delectation plus forte que la volonté, vous établissez tres-bien la certitude infailible de l'évenement futur, mais vous l'assurez par la delectation necessitante de Jansenius & de Calvin.

C'est un raisonnement subtil & captieux que vous faites, me disoit Monsieur Fremont. Mais enfin je sauve la liberté, & vous n'avez plus rien à me reprocher, pourvû que je dise que la volonté de l'homme peut veritablement refuser son consentement au plus grand plaisir,

quoi qu'il n'arrive jamais qu'elle le lui refuse.

D'où vient, repris-je, que vous êtes si assuré qu'elle ne le lui refusera jamais ? D'où vient que vous faites là-dessus un si grand mystère ? D'où vient que vous n'osez vous expliquer naïvement ? si ce plaisir n'est pas plus fort que la volonté, il n'est point efficace par lui-même, il ne l'est que par le simple événement, & c'est la volonté libre qui étant maîtresse de le rendre inefficace, choisit de le rendre efficace, en lui donnant son consentement. En ce cas vous vous vantez d'une certitude chimerique, & sans aucun fondement. Si au contraire le plaisir est plus fort que la volonté, votre certitude est incontestable ; mais votre plaisir est nécessitant, & vous renversez le dogme de la foi. A quoi sert-il de cacher le fonds de votre pensée ? Répondez en termes précis. On n'a aucune peine à répondre décisivement, quand on soutient une doctrine pure.

Je veux bien, dit M. Fremont, supposer pour un moment, & sans conséquence, ce que vous soutenez avec tant d'ardeur, savoir que la volonté a

autant de force pour dire non , que l'attrait en a , pour lui faire dire oui. Malgré cette supposition , je puis encore dire sans aucun embarras , que la volonté quoique assez forte , pour dire non , ne le dira pourtant jamais , & qu'elle dira toujours oui.

Si vous prenez ce parti , repris-je , je soutiens encore une fois que l'attrait de ce plaisir n'est point efficace par lui-même , c'est à dire par la supériorité de sa force sur celle de la volonté. En ce cas votre delectation n'est efficace que comme la grace congrüe de ceux que vous nommez Molinistes. En ce cas elle est efficace par un événement uniforme , & non par elle-même. Elle l'est toujours de fait , & jamais de droit , si on peut parler ainsi. Elle ne devient efficace que par le consentement qu'il plaît à la volonté d'y ajouter , quoique la volonté ait actuellement des forces égales & toutes prêtes pour la rendre inefficace. C'est ce que votre parti ne se résoudra jamais à dire. S'il le disoit , il ne laisseroit pas pierre sur pierre dans son système.

Ce n'est point à quoi je m'arrête, dir d'un ton brusque & tranchant M. Per-
raut. Supposez tant qu'il vous plaira
que chaque homme peut vaincre le
plaisir vicieux quand il est l'unique en
lui. Au moins vous m'avoüerez que
selon nôtre système il ne le vaincra
jamais. Ainsi malgré cette prétendue
mitigation des Politiques, il est indu-
bitable selon la celeste doctrine de
Saint Augustin qui est la foi de toute
l'Eglise, que je ne vaincrai jamais la
tentation qui me presse actuellement
pour le crime. Voulez-vous que j'es-
pere cette victoire chimerique contre
la verité revelée, qui a passé par le canal
de l'Eglise, & dont Saint Augustin a
été le principal organe? Voulez-vous
que j'espere contre ma foi? Voulez-
vous que j'entreprenne d'éluder une
verité revelée, & de rendre Dieu
menteur? Voulez-vous que j'entre-
prenne de verifier le Molinisme, en
rendant inefficace, le plaisir que nous
croyons efficace par lui-même? Je
m'en garderai bien. Dieu m'en pre-
serve.

En cet endroit nous vîmes la joye &
la confiance dans les yeux de M. Fre-

mont. Que repondrez-vous, dit-il, à l'exemple de S. Pierre. J. C. lui revele qu'il va renier trois fois son Maître. Il est obligé à croire de foi divine son péché que la verité éternelle lui revele immédiatement. Voilà sans doute une nécessité d'infailibilité pour le péché futur de cet Apôtre. Direz-vous que S. Pierre ne doit après cette revelation, ni esperer de ne pecher pas, ni faire ses efforts, pour éviter sa chute ? Repondez.

Alors j'arrêtai M. Perraut, qui vouloit repondre, & je parlai ainsi : Si S. Pierre avoit pris ces paroles du Fils de Dieu comme une revelation expresse de sa chute prochaine, il est clair comme le jour qu'il n'auroit pû ni esperer contre cette revelation divine, ni vouloir éluder la prescience infailible de J. C. ni entreprendre de rendre le Fils de Dieu menteur. Il faut donc évidemment que saint Pierre ait pris ces paroles non comme une revelation expresse & absolue de Dieu, mais comme un simple avertissement du Sauveur qui le menaçoit de sa chute à cause de sa presumption. C'est ainsi qu'un homme sage dit tous les jours à un fils presomptueux :

Votre presumption vous fera tomber dans quelque énorme faute avant la fin du jour, où vous vous exposez si temerairement au peril.

JESUS-CHRIST, disoit M. Fremont, prédisoit à S. Pierre sa chute, comme absolument certaine.

Il ne s'agit point, repris-je, du sens des paroles de cette prédiction de J. C. Il ne s'agit que de la maniere, dont Saint Pierre prenoit les paroles de son Maître, & dont son Maître permettoit qu'il les prit. Or nous voyons que Saint Pierre & tous les autres Apôtres prenoient souvent les paroles de J. C. dans un sens impropre, grossier, & fort éloigné de celui du Sauveur. Il est donc naturel de croire que saint Pierre prit alors le discours de J. C. pour un simple avertissement d'un tres-éminent danger d'être puni de sa presumption par sa chute dans cette nuit, où la persecution devoit être si violente. Ne faut-il pas le croire ainsi, plutôt que de dire, que J. C. par ses paroles ôtoit à Saint Pierre toute esperance de s'abstenir de le renier, & qu'il le mettoit dans la necessité, ou de ne résister point à la tentation & de renier le

Sauveur , ou d'entreprendre de rendre son Maître menteur , en ne le reniant pas ? Remarquez , ajoutai-je , que si Saint Pierre eut reçu ces paroles du Sauveur comme une expresse & absolue revelation , il auroit été obligé de croire comme une vérité de foi divine , que J. C. lui deffendoit d'espérer de ne tomber pas. Il auroit dû croire qu'il ne lui étoit pas permis de vouloir éluder la prescience de J. C. de tâcher de la rendre fausse , & d'entreprendre de rendre J. C. menteur. Le commandement de ne renier jamais J. C. l'obligeoit néanmoins à espérer de ne tomber pas , & à faire tous ses efforts pour éviter sa chute. Il y auroit donc une manifeste contradiction dans ces deux obligations si incompatibles. Ainsi on ne doit jamais supposer que Dieu propose à un tel homme nommément comme une vérité qu'il lui revele , sa chute future & prochaine pour le moment suivant. En telle circonstance , ce seroit supposer que Dieu d'un côté commande à l'homme une chose juste & que d'un autre côté il lui deffend d'espérer d'obéir , qu'il détruit en lui l'esperance de s'abstenir

du péché par la foi qui est duë à une révelation expresse, & qu'il réduit cet homme à l'horrible nécessité de lui désobéir, ou en tombant dans le péché, ou en rendant Dieu menteur, par sa persévérance dans le bien malgré la révelation divine. Il est donc clair comme le jour, qu'on ne peut jamais supposer ce cas. Votre système renferme néanmoins avec évidence l'inconvenient de cette impie supposition. D'un côté selon votre système, l'homme doit s'abstenir du péché. De l'autre il ne pourroit ni espérer de s'en abstenir sans renverser la doctrine que vous croyez la pure foi, ni s'efforcer de ne pecher pas, sans entreprendre de rendre Dieu menteur, en tâchant de rendre inefficace le plaisir qui est selon la révelation divine efficace par lui-même.

Il n'est point revelé, dit M. Fremont, qu'un tel homme en un tel moment sentira un grand plaisir dans le vice, & qu'il n'en sentira aucun dans la vertu. Ainsi il n'est pas de foi qu'il va tomber dans le péché. Il peut se tromper sur ce qu'il sent. Dans le doute il doit faire les derniers efforts pour ne pecher pas.

Il est vrai , repris-je , que cette proposition que cet homme peut faire (*je vais tomber dans le peché*) n'est pas formellement de foi. Ce n'est que par une conviction intime qu'il se sent dans l'état , où vous dites qu'il est de foi que tout homme tombe infailliblement. Mais venons au fait. Où en êtes-vous , pour mettre en sûreté la regle des mœurs , si vous ne pouvez la sauver, qu'en faisant accroire à un homme qu'il ne sent point le plaisir qui se fait uniquement sentir à lui ? Persuaderez-vous à un homme qu'il ne sent pas plus de plaisir dans un festin délicieux, que dans un jeûne tres-austere ? Lui soutiendrez-vous qu'il a plus de plaisir dans une fièvre ardente que dans la plus parfaite santé , & dans les tourmens , que dans une vie délicieuse ? J'avouë que le sentiment du plaisir corrompu n'est pas une verité revelée, mais c'est un fait personel & intime, dont un homme ne peut point douter. Une comparaison éclaircira ceci. Je suppose que je veux baptiser un petit enfant qui vient de naître & qui expire entre mes bras au moment où je me prepare à le baptiser. Il est vrai que je

ne fai point par la foi comme une vérité revelée, que ce petit enfant est mort sans que j'aye pû le baptiser. Mais je le fai par la plus parfaite certitude que je puisse avoir en ce monde. En supposant ce fait, dont il m'est impossible de douter, je conclus que ce petit enfant est privé du bonheur celeste, puis qu'il est mort, avant que je pusse le baptiser, & que la foi m'apprend qu'il faut *renaître dans l'eau pour voir le Royaume de Dieu*. Il m'est impossible de douter que ce petit enfant, que j'ai vû naître & mourir sans baptême, ne soit exclus du ciel. Tout de même je ne fai point par la foi comme une vérité revelée, que je sens actuellement le plaisir de la terre, & non celui du ciel. Mais j'ai la plus intime & la plus parfaite certitude sur ce fait, qui est mon propre sentiment, comme je suis assuré de sentir du froid au mois de Decembre & de sentir du chaud au mois d'Aoust. D'ailleurs selon vous la doctrine de S. Augustin, qui est la foi de toute l'Eglise, m'apprend comme une vérité revelée, que toutes les fois que je sens le plaisir terrestre je dois croire que je tomberai
infail

infailliblement dans le peché. La certitude est également infaillible pour ces deux cas. Ainsi je suis autant nécessaire à croire dans l'un de ces deux cas cette proposition (je vais pecher,) que je suis dans l'autre nécessité à croire celle-ci (ce petit enfant est privé de voir Dieu.) N'est-il pas vrai que s'il arrivoit une seule fois dans la suite de tous les siècles à un seul homme, de vaincre son plus grand plaisir, le système que vous nommez la celeste doctrine de S. Aug. & la foi de toute l'Eglise, seroit renversé par les fondemens, & convaincu de fausseté? Encore une fois voulez-vous qu'un prétendu Disciple de S. Aug. espere de vaincre la tentation pour détruire sa foi, & pour rendre Dieu menteur?

Vôtre plaisir, disoit M. Fr. peut changer à chaque moment. Dans le moment, où vous sentez le seul plaisir du vice, vous pouvez sentir tout à coup le moment d'après le seul plaisir de la vertu. Ainsi vous devez dans cette incertitude faire tous vos efforts pour la vertu contre le vice.

En cet endroit M. Perraut, reprit la parole, & répondit ainsi : Cette évasion est insoutenable. Ne confondons point

les momens. Chaque moment a sa delectation propre , avec un consentement de la volonté qui est infailliblement attaché à cette delectation. Si je sens dans le moment précis où nous parlons une delectation supérieure du vice , *il est nécessaire* que mon consentement au vice suive aussi - tôt cette delectation. Le diable n'y perd jamais rien. *Ne cesse est*, dit S. Aug. Il est vrai que si ma delectation change dans les momens suivans , ma volonté changera aussi. Alors mon consentement à la vertu viendra infailliblement à son tour. Mais indépendamment de ce changement tres - incertain de ma delectation pour l'avenir , il demeure infaillible pour le present que je vais pecher. Si par malheur je ne pechois pas , tout seroit perdu sans ressource. La celeste doctrine de S. Augustin, qui est la foi de toute l'Eglise se trouveroit fausse, le Molinisme se trouveroit vrai, & Dieu lui - même seroit menteur. Je veux épargner à Dieu cette confusion. J'aime mieux prendre sur moi de l'offenser au hazard d'en être puni , & ne le convaincre pas de mensonge. Que seroit - ce si en sentant une violente

PASTORALE. 219

tentation , je faisois cet acte d'esperance : (Mon Dieu, j'espere vaincre la tentation malgré votre parole , par laquelle vous avez revelé qu'on ne la vaincroit jamais dans les circonstances où je me trouve. Il est vrai que votre revelation sera convaincuë de mensonge par ma victoire , & j'en suis fâché pour votre honneur. Mais enfin j'aime mieux mon honneur que le vôtre , & ma victoire que votre verité.) Cet acte d'esperance ne seroit-il pas impie & ridicule ? Je vous somme de me repondre en deux mots clairement. Puis - je en conscience faire cet acte d'esperance qui dement ma foi, & qui blasphême contre Dieu ? Ou bien puis-je entreprendre de vaincre la tentation sans aucune esperance d'y reussir ? Si je ne puis esperer aucun fruit de mes efforts les plus douloureux , la conclusion est manifeste. Je ne veux point me tourmenter & me rendre malheureux dans cette vie sans esperance d'éviter ma chute. *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitia.* Mon parti est pris , je vous le declare. Je veux me devoüer pour sauver la celeste doctrine de nôtre parti. J'aime mieux être moins

K ij

delicat sur les mœurs , & être plus zélé pour la foi contre le Molinisme.

Ces plaisanteries , disoit M. Frem. sont indecentes & scandaleuses.

Quoi donc , reprit M. Perraut , n'y a-t'il qu'à développer ingenuement notre système , pour tomber dans l'indécence & dans le scandale ? Qu'y a-t'il de plus sérieux & de plus incontestable que cette consequence immediate de notre principe fondamental pris avec la plus grande mitigation de nos Politiques ? Il est vrai que *nous pouvons vaincre* la tentation. Mais nous savons infailliblement par avance que *nous ne la vaincrons jamais*. Cette victoire est au nombre des événemens chimeriques qui n'existent jamais. Cette certitude infaillible que j'ai de ma chute est fondée d'un côté sur mon sentiment actuel de plaisir , dont il m'est impossible de douter sérieusement , & de l'autre côté sur la revelation divine qui m'oblige à croire comme une verité de foi , que je vais commettre infailliblement le peché , supposé que je sente le plaisir , que je sens à n'en pouvoir douter. Oseriez-vous dire que je dois espérer contre ma foi , & entreprendre

de démentir Dieu par mes bonnes mœurs ? Oseriez-vous dire que je dois faire à pure perte les efforts les plus douloureux sans espérance d'aucun fruit pour mon salut ? Dois-je me rendre malheureux en ce monde , sans espérer d'éviter par tant de peine en l'autre vie mon malheur éternel ? Non, non , Monsieur , vous n'ignorez point comment tous les hommes sont faits. Montrez-leur un Dieu qui leur tend la main. Proposez-leur une grace toute prête & proportionnée à leur foiblesse , soutenez que leur volonté a autant de force par le secours de cette grace pour refuser son consentement à la tentation , que la tentation en a pour les faire consentir au mal. Ajoutez qu'il est incertain s'ils remporteront la victoire , ou s'ils succomberont , mais qu'il ne tient qu'à leur volonté prévenue du secours de cette grace d'être en ce moment victorieuse du péché. Vous aurez encore des peines infinies à ranimer & à soutenir les hommes lâches , fragiles & inconstans pour les faire marcher dans le sentier épineux de la vertu , & pour les préserver du charme du

K iij

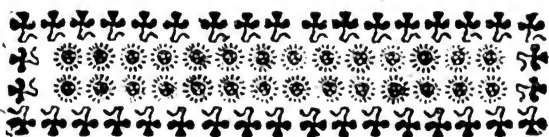
vice. Que sera - ce donc si vous leur dites qu'il est de foi qu'ils pecheront infailliblement dès qu'ils sentiront le plaisir du vice, quelque penible effort, qu'ils puissent tenter pour se soutenir dans le bien ? N'est - ce pas lâcher la main à l'iniquité, & donner une excuse manifeste à tous les crimes les plus infames ? Vous-même, Monsieur, vous-même, si vous vous trouviez par hazard dans le cas où je vous declare que je suis, & où vous savez que presque tout le genre humain se trouve sans cesse avec moi, oseriez-vous entreprendre de vaincre *le plaisir* vicieux qui seroit alors *le seul ressort qui remueroit votre cœur* ? Par quel autre ressort étranger pourrez-vous vaincre ce ressort unique ? Votre volonté pourroit - elle se remuer sans aucun ressort ? Pourroit-elle se remuer toute seule contre cet unique ressort qui la remueroit ? Mais je vous passe par un excès de complaisance les plus évidentes contradictions. Supposons que votre volonté a un vrai pouvoir prochain & dégagé, de se remuer elle - même pour la vertu, sans aucun ressort qui la remuë de ce côté-là, & malgré son

unique ressort qui la remuë actuellement du côté du vice. J'admets tous les temperamens les plus imaginaires. Mais au moins repondez-moi. N'est-il pas vrai que cette victoire de vôtre volonté sur le plaisir unique du vice, est un de ces événemens chimeriques *qui n'arrivent jamais* ? N'est-il pas vrai que la celeste doctrine de S. Aug. qui est celle des Prophetes & des Apôtres, & que vous regardez en un mot comme la verité revelée, ne vous permet nullement d'esperer que vous vaincrez ce plaisir invincible, & que vous rendrez inefficace ce plaisir qui est efficace par lui-même ? Espererez-vous ce que la verité revelée vous deffend d'esperer ? Vaincrez-vous la tentation sans aucune esperance de la vaincre ? Voudriez-vous rendre Dieu menteur, dégrader S. Augustin, mettre Molina en sa place ? Quel renversement de la foi, si vous alliez par malheur une seule fois en vôtre vie convaincre d'inefficacité le plaisir que nous croyons efficace par lui-même sur l'expresse revelation de Dieu. Repondez sur le parti que vous voulez prendre. Pour

K iij

le mich , il est pris. *Desperantes semet-
ipsas tradiderunt impudicitia.*

M. Fremont alloit continuer la dispute , car il étoit outré de douleur. Mais une compagnie qui survint , l'interrompit. Il s'en alla , promettant de revenir Lundi. Je suis &c.



XXI. LETTRE.

De *** à ***

*Comparaison du système de Jansenius
avec celui d'Epicure.*

Monsieur Fremont étant arrivé hier ceans de fort bonne heure, voulut comparer sa delectation superieure, qui est toujours efficace, à la prescience & à la predestination, qui ont toujours infailiblement leur effet sans blesser le libre arbitre. Mais je lui repondis en ces termes :

Peut-on comparer la prescience de Dieu, laquelle est une simple vuë d'un objet qu'elle ne fait point, avec vôtre delectation, qui selon vous est efficace par elle-même, pour operer le consentement de nos volontez? Ecoutez S. Aug. *De civ. D. l.v. c.x. n.2.*
L'homme, dit-il, NE PECHÉ POINT
 PARCE QUE DIEU A PREVÛ QU'IL

K v

PECHEROIT. *Mais au contraire il est indubitable, que l'homme pechera, quand il pechera, parce que celui dont la prescience ne peut se tromper, a prévu que... ce même homme pecheroit.* Ecoutez en-

De lib. core le S. Docteur : *Comme votre sou-*
 arbit. *venir ne necessite point les choses passées*
 l. III. *à avoir été faites, de même Dieu par sa*
 c. IV. *prescience ne necessite point les choses*
 n. 10. *futures à devoir arriver.* Dieu voit
 tous les objets tant futurs que passés,
 comme presens à son éternité simple
 & indivisible. Il les voit sans y contri-
 buer en rien par sa prescience. Elle n'y
 influë d'aucune façon. Il les voit,
 comme vous voyez un tableau ou un
 livre, sur lequel vos yeux n'operent
 rien. Il est certain que ce tableau & ce
 livre sont tels qu'ils vous paroissent,
 puis que vous avez de bons yeux, &
 que vous les voyez en plein jour. Mais
 vos yeux qui les voyent, ne sont nulle-
 ment cause de ce que ce tableau repre-
 sente un païsage plutôt qu'une histoire,
 & de ce que ce livre est un poëme plu-
 tôt qu'un traité de geometrie. Enfin
 rien n'est plus fort que la comparaïson
 de S. Augustin. Le souvenir que je con-
 serve de ce que vous fîtes il y a vingt

ans , loin de moi , sans me consulter , & sans me connoître, est-il maintenant après coup la cause , de ce que vous fîtes alors ? Non sans doute. Ce souvenir que j'ai au-dedans de moi aujourd'hui , vingt ans après la chose faite , ne peut avoir eu aucune part à la chose , pour l'avoir déterminée à se faire , dans le tems où elle se fit. Ce souvenir d'aujourd'hui ne pouvoit rien operer 20. ans avant son existence. Or S. Aug. vous assure que la prescience de Dieu n'opere pas plus pour decider de nôtre vouloir futur , que mon souvenir d'aujourd'hui opere après coup pour decider de ce que vous fîtes il y a vingt ans loin de moi , & sans me connoître. Encore une fois oseriez - vous comparer cette prescience simple & nuë , qui n'opere rien sur nos volontez , avec vôtre delectation , qui selon vous , est plus forte que nos volontez pour operer par un attrait invincible leur consentement ?

Si Dieu, disoit M. Fremont, nous reveloit ce qu'il connoit par sa prescience , savoir nôtre peché futur , ne devrions-nous pas faire tous nos efforts pour éviter ce peché prevû & predict ?

Non, lui repliquai-je. Dans cette supposition tres-fausse nous serions sans aucune esperance de vaincre la tentation, & dans la certitude infail-
 lible de l'inutilité de tous nos efforts. Pourrions-nous entreprendre de trom-
 per la prescience de Dieu, & de le rendre menteur ? Ce seroit une mani-
 feste contradiction. Aussi Dieu n'a-t'il
 jamais voulu donner à aucun homme
 la prescience de son peché. Ce seroit
 lui ôter tout courage, toute esperance,
 toute liberté de resister parce que
 l'homme en ne consentant pas au mal,
 démentiroit la prescience de Dieu.

M. Fremont vouloit me repondre,
 mais je l'arrêtai, pour ajoûter ces mots:
 Vous voyez maintenant pourquoi la
 prescience de Dieu nous est toujourn
 inconnuë. Nous ne la sentons point,
 elle ne nous avertit jamais des pechez
 que nous allons commettre. Ainsi nous
 devons toujourn dans le doute, resis-
 ter sans relâche à la tentation avec
 esperance de la surmonter. Mais pour
 vôtre delectation corrompuë, c'est un
 sentiment de plaisir, qui se fait sentir
 d'abord, qui nous avertit infailible-
 ment, selon vous, & qui nous ôte

toute esperance d'éviter le peché, dès que nous sentons que ce plaisir est le plus grand dans nôtre cœur.

Que repondez-vous, me dit M. Fremont, sur la predestination des hommes ? N'opere-t-elle rien pour leur salut, ou pour leur perte ?

La predestination, repris-je, est selon S. Augustin, *la preparation des bienfaits de Dieu, par lesquels tous ceux que Dieu délivre, sont tres-certainement délivrez.* C'est pourquoi ce Pere dit, *que comme la grace est l'exécution de la predestination, la predestination est la preparation de la grace.* Il ajoute que *la predestination n'est autre chose que la prescience & la preparation des bienfaits &c.* Il conclut ainsi : *Nous ne devons pas être plus détournés de croire cette predestination, que de croire la prescience de Dieu... ; car disposer ses ouvrages futurs par sa prescience, c'est en quoi consiste toute la predestination, & elle n'est rien au-delà.* Il est visible que cette predestination n'étant qu'une preparation, qu'un plan, qu'un projet, qu'un arrangement, qu'un ordre donné à des moyens choisis pour executer un dessein, ce n'est point ce simple arrange-
L. de dono persever. c. XIV. n. 35.
L. de predest. S. S. c. X. n. 19.
Dedon. persever. c. XIV. n. 35.
Ibid. c. XV. n. 38.
Ibid. c. XVII. n. 41.

ment ou projet qui peut blesser le libre arbitre. Il s'agit des moyens dans l'exécution, pour voir s'ils blessent la liberté ou non. C'est la grace interieure qui execute la predestination, & la predestination, n'est que la simple providence exterieure ou preparation, ou projet de donner la grace. C'est donc la grace interieure qu'il faut examiner, pour voir si elle blesse ou si elle ne blesse pas le libre arbitre, quand elle execute le projet de Dieu. C'est là-dessus que nous trouvons trois differentes opinions. La premiere est celle des Thomistes qui disent que la predestination s'execute par un concours prevenant, qui est comme le concours simultané des autres Ecoles un concours actuel, ou action déjà commençante, en sorte qu'on peut tres-prochainement faire le bien sans ce concours actuel, comme sans le concours actuel des autres Ecoles, & même que chacun a ce concours prevenant toujours tout prêt au besoin, toutes les fois qu'il ne le rejette pas. Ainsi selon les Thomistes la grace execute infailliblement la predestination, sans gêner en rien le libre arbitre de l'homme. La seconde opi-

nion est celle des Congruistes qui soutiennent que Dieu assure l'exécution de son dessein par sa prescience en appelant l'homme *de la manière QU'IL SAIT être congrüe, afin qu'il ne rejette point la vocation. Quomodo sciri congruere &c.* (La predestination n'est autre chose que LA PRESCIENCE & la preparation des bienfaits &c.) (Disposer les ouvrages futurs de la grace PAR SA PRESCIENCE, c'est en quoi consiste toute la predestination, & elle n'est rien au-delà.) Quant à ce qui est dit que Dieu nous a élus avant la création du monde, je ne vois pas comment ces paroles sont dites, SI CE N'EST PAR LA PRESCIENCE. Voilà, disent les Congruistes tout le dénouement. La preparation des moyens a un succès infailible, quoique aucun des moyens de salut ne soit plus fort que la volonté de l'homme. Mais Dieu voit que cette volonté tres-libre de ne consentir pas, choisira tres-librement de consentir, & sa prescience ne peut se tromper. *Quia*, dit S. Augustin, *non De corr. fallitur Deus.* La troisième opinion est & gr. celle de Jansenius & de son parti, qui c. VII. retombe dans celle de Calvin même. n. 14.

Elle consiste à dire que Dieu assure l'exécution de son projet , en choisissant pour moyens de l'exécuter , un plaisir necessitant , c'est à dire plus fort pour faire consentir la volonté de chaque élu , que sa volonté n'est forte pour lui refuser son consentement. Les deux premiers systèmes sont enseignez librement dans les Ecoles Catholiques. Le troisiéme , quoique peut-être toleré par surprise & sous des termes captieux en quelques endroits depuis peu d'années , est l'herésie de Calvin & de Jansenius. Ainsi , vous le voyez , la predestination prise avec tous les temperamens des Ecoles Catholiques , ne peut jamais être comparée avec vôtre delectation qui necessite nos volontez par une force supérieure.

D'ailleurs la predestination est le profond & impenetrable secret de Dieu que nul homme ne connoit jamais en cette vie. Ainsi chacun dans le doute doit sans cesse faire tous les efforts pour vaincre les tentations,

11. Petr. pour perseverer & pour meriter la vie
cap. 1. éternelle. Nous devons comme saint
vers. 10. Pierre nous l'enseigne , *faire tous nos*

efforts pour assurer nôtre vocation & nôtre élection par nos bonnes œuvres. Mais pour vôtre delectation c'est un sentiment de plaisir, dont chacun de nous est l'unique juge pour soi-même. Dès qu'on sent ce plaisir invincible qui nous incline au vice, il ne reste plus aucune esperance de le vaincre, car il opere invinciblement nôtre consentement au mal par la superiorité de sa force. *Desperantes &c.*

M. Fr. vouloit encore recommencer la dispute sur le pouvoir qui n'est jamais réduit en acte. Mais M. Per. qui se lassoit de parler contre ses vrais sentimens, s'expliqua enfin en ces termes :

Gardez-vous bien, Monsieur, de croire que je vous ai parlé selon mon cœur. Ce que j'ai dit vous aura sans doute scandalisé. Vous devez en avoir horreur si vous l'avez pris serieusement. Mais je vous declare qu'il y a déjà six mois que Dieu m'a fait la grace d'ouvrir les yeux, & de déplorer l'égarement où vôtre système m'avoit fait tomber. J'ai prié, je me suis humilié. Je me suis défié de tous mes préjugés. J'ai senti le poison de la présomption & de la critique hautaine, dans

laquelle on m'avoit nourri. J'ai desiré de devenir un de ces petits enfans que J.C. laisse approcher de lui, & auxquels appartient le Royaume du Ciel, parce qu'ils sont simples & dociles. J'ai adoré en tremblant le profond conseil de Dieu qui se plaît à reveler sa verité aux petits, pendant qu'il la cache aux grands & aux sages du siecle. J'ai senti combien on est presomptueux & indigne de la verité, quand on aime mieux croire que l'Eglise se trompe sur le texte de Jansenius, que de supposer humblement qu'on se trompe soi-même sur celui de S. Augustin. Enfin Dieu a rompu mes liens. Je lui ai sacrifié mes pensées & mes préventions. J'ai quitté mes meilleurs amis, je me suis abandonné à leur indignation & à leur censure implacable. Mais je ne cesse point de les aimer. Que ne voudrois-je point souffrir pour les détromper ? Je souhaite devant Dieu que non - seulement vous, mais encore tous

Act. c. xxvi. u. 29. ceux qui voudront m'écouter, deviennent aujourd'hui tels que je suis. C'est par un excez de zele que je me suis servi comme le Prophete Nathan, d'une espee de parabole, pour vous dé-

velopper plus sensiblement toutes les conséquences monstrueuses de votre système. Vous detestez comme moi ces conséquences abominables. Je n'en doute point. Mais je voudrois vous faire detester aussi le système, qui en est la source. Pendant que vous ne couperez point cet arbre jusqu'à la racine, il repoussera toujours & portera necessairement des fruits empoisonnez. Vous ne pouvez condamner ces conséquences si odieuses, qu'en vous contredisant avec évidence. Cette doctrine est cent fois plus pernicieuse que celle des Epicuriens.

A ces mots M. Fremont piqué au vif se recria : Rien n'est plus outrageux & plus injuste que de comparer à la secte des Epicuriens les Disciples de S. Augustin, qui sont les deffenseurs de la morale la plus pure & la plus severe.

Je repris alors la parole pour adoucir M. Fremont. On ne doit point, lui dis-je, comparer les Jansenistes aux Epicuriens. Mais on peut comparer le Jansenisme à l'Epicurisme. Mettons donc à part les personnes de votre parti que je suppose tres-pures & tres-

regulieres dans leurs mœurs. Bornons-nous à examiner le système. Je soutiens qu'il est beaucoup plus odieux que celui d'Epicure.

Cicer. Les Epicuriens , dit M. Fremont, étoient une secte décriée parmi tous les autres Philosophes payens. Souvenez-vous *des Jardins d'Epicure*. C'est pousser l'animosité trop loin , que de vouloir confondre les Disciples de S. Aug. avec ceux de ce Philosophe.

Je vous le repete , lui dis-je. Les personnes sont mises à part. J'estime assez vos amis & les miens pour croire qu'ils contredisent leur système par la regularité de leurs mœurs. Il faut même se souvenir qu'Epicure & les Epicuriens ont été plus reglez que beaucoup de personnes ne le croient. *De fin. bon. & mal. lib. II.* *plaisir* , dit Cicéron , *a eu moins de pouvoir sur eux que l'honnêteté ; car il y en a qui vivent de telle façon qu'on approuve leur vie , en condamnant leurs discours. On croit que les autres hommes disent mieux qu'ils ne font. Mais on dit de ceux-ci qu'ils font mieux qu'ils ne disent.* C'est ce que je dis volontiers de vos amis. Leur vie est exempte du poison de leur doctrine. Je crois même

qu'un excez de prevention leur ferme les yeux , & que s'ils appercevoient les consequences de ce qu'ils nomment la celeste doctrine de S. Aug. ils la detesteroient comme une doctrine *terrestre , animale & diabolique.*

Comme M. Fremont s'échauffoit de plus en plus , je lui dis d'un ton fort paisible. Venons au détail.

I. Epicure croyoit que tout homme doit suivre son plus grand plaisir , qui est la fin & le bonheur de la vie humaine. Vos Theologiens ne disent-ils pas, *que le plaisir est le seul ressort qui remuë le cœur* de tous les hommes ? Qu'est-ce qui remuë le cœur, si ce n'est ce qu'on nomme un motif, c'est à dire un objet, dont la bonté attire nos desirs , & une fin qui nous engage à vouloir ? *Si le plaisir est le seul ressort qui remuë le cœur* de l'homme , il est son seul motif & son unique fin. Dieu lui-même ne peut point immédiatement remuer le cœur. Il ne peut le remuer qu'en recourant au ressort du plaisir. Enfin ce ressort étant le seul qui remuë le cœur , il est clair comme le jour , qu'entre deux plaisirs opposez, le plus grand est le ressort qui a le plus de

force pour remuer le cœur de l'homme. Il est nécessaire que nôtre volonté préfere ce qui nous donne le plus de plaisir. *Quod amplius nos delectat secundum id oporemur necesse est.* Comment voudriez-vous qu'une volonté qui n'a point d'autre ressort pour être remuée que le seul plaisir, pût se remuer elle-même contre son plus grand plaisir, & même contre le plaisir qui est presque toujours l'unique qui touche le genre humain? Voilà donc vôtre parti qui est entièrement d'accord avec les Epicuriens sur ce principe fondamental.

2. Ep cure vouloit que la volonté des hommes fut entièrement libre, & exempte de toute nécessité, même *relative & partielle*, pour choisir entre le vice & la vertu en toute occasion. Il a crû, dit Cicéron, éviter la nécessité du destin par la déclinaison des atomes... Epicure a pris ce chemin, parce qu'il a crain, que si les atomes étoient déterminez par leur pesanteur naturelle, nous n'eussions aucune liberté. En effet la volonté de l'homme en ce cas seroit muë, en sorte que le mouvement des atomes la nécessiteroit. Lucrece parle

précisément de même. C'est par cette *declinaison* des atomes , qu'il veut sauver le libre arbitre. Pour vôtre parti, il veut , malgré les Epicuriens mêmes, que le plaisir soit plus fort que la volonté , & qu'il la necessite par un attrait inévitable & invincible.

3. Epicure vouloit que chaque homme en vertu de cette pleine liberté fut le maître absolu de regler lui-même indépendamment de l'attrait du plaisir qu'il sentoît actuellement , la mesure de tous ses plaisirs. Les Epicuriens, dit Cicéron , *croient qu'il faut mesurer les plaisirs par les graces du corps par l'âge, & par la figure de chacun. Il n'est nullement-difficile à l'homme, disent-ils, de s'abstenir du plaisir, quand la santé, le devoir, ou la reputation le demandent. Le sage, disent-ils encore, use* ^{Tusc.} *de compensation, & il fuit le plaisir,* ^{l.v.} *qui lui attireroit par ses suites une plus grande douleur. Formâ, atate, figurâ metiendas putant, ab iisque abstinere minimè esse difficile, si aut valetudo, aut officium, aut fama postulet.... Itaque hâc usurum compensatione sapientem, ut voluptatem fugiat, si ea majorem dolorem effectura sit.* Ainsi les

Epicuriens , loin de dire comme vôtre parti, que tout homme est invinciblement nécessité à suivre en toute occasion son plus grand plaisir , enseignoient au contraire qu'il n'est *nullement difficile* à tout homme (*minimè esse difficile*) de vaincre en toute occasion l'attrait du plus grand plaisir, pour lui preferer par pure force de raison *la santé, le devoir & la reputation* , ou le besoin de fuir un plaisir, qui coûteroit trop cher par ses suites. Combien l'Epicurisme étoit-il donc plus sage, plus mesuré, plus favorable au libre arbitre, plus accomodé à la regle des mœurs, plus propre à reprimer le vice , & à soutenir la vertu , en un mot plus digne de l'homme , que vôtre honteux systême , qui ne laisse rien de réel au libre arbitre , & qui abandonne tout au seul plaisir pour le vice contre la vertu ?

Les Epicuriens , se recria M. Fr. ne parloient que de la volupté grossiere & sensuelle. Nous parlons au contraire d'une delectation spirituelle , pure , & celeste.

Vous parlez, repris-je, de deux plaisirs opposez. Celui du ciel, qui selon

VOUS

vous n'est donné qu'à un tres - petit nombre d'hommes, est un plaisir spirituel. Mais enfin c'est un plaisir senti, & un vrai sentiment, qui touche l'ame d'une façon douce & agreable. L'autre qui possède presque tout le genre humain pendant toute la vie est un plaisir terrestre, sensuel, & impur. Pour le sentiment qu'Epicure nommoit *volupté*, c'est, dit Ciceron, *une exemption de douleur. Vacuitatem doloris. Nous nous réjouissons*, disoient les Epicuriens, *de l'exemption de toute peine. Or toute joye est une volupté. Vacuitate omnis molestia gaudemus, omne autem id quo gaudemus, voluptas est.* Vous le voyez, ce que ces Philosophes nommoient *volupté* étoit cette joye raisonnée, par laquelle nôtre esprit se réjouit d'être sans douleur. Aussi est-il dit que les Epicuriens, loin d'enseigner comme vôtre parti qu'on est invinciblement nécessaire à suivre toujours sans exception, le plus grand plaisir quelque vicieux qu'il soit, *reformoient au contraire le luxe & la dépense des festins, parce que la nature se contente de peu. Quod parvo cultu natura contenta sit.* Les Epicuriens loin de soutenir que le

vice prevaut sur l'honneur & sur la justice toutes les fois que l'honneur & la justice font moins de plaisir , parloient au contraire ainsi aux autres Phi-

De fin. bon. & mal. l.v. losophes payens : *Cet Epicure que vous accusez d'avoir donné trop aux plaisirs, assure qu'on ne eut vivre agreablement, sans vivre avec sagesse , honnêteté & justice , comme aussi qu'on ne peut vivre avec sagesse , honnêteté & justice , sans vivre agreablement.*

En cet endroit M. Fremont me parla ainsi : A force de vouloir nous rendre odieux par une ressemblance avec les Epicuriens , vous rendrez les Epicuriens si retenus , si moderez , si vertueux , que vous ne pourrez plus trouver de quoi les condamner. Dites donc maintenant , si vous le pouvez , en quoi vous les trouvez coupables.

Le voici , repris - je. Ils vouloient que tout homme cherchât le plaisir, qui ne nuirait ni à la santé , ni au devoir , ni à la reputation. Malgré un temperament si édifiant en comparaison de la licence effrenée de votre système, qui dit sans restriction qu'il faut vivre selon le plus grand plaisir , *quod amplius &c.* toute l'antiquité payenne

a rejeté l'Epicurisme. Tous les tempéramens qu'il admet, & que vous n'admettez point ont parû insuffisans. En voici la raison que Cicéron nous a expliquée : *Quelle est donc, dit-il, cette Philosophie, qui ne détruit point le vice, & qui se contente de le reduire à la médiocrité ?* C'étoit sans doute une doctrine bien indigne d'une Ecole de Philosophes, & bien honteuse au genre humain, que celle qui donnoit à l'homme le plaisir pour loi, & pour règle des mœurs. Mais au moins on étoit assuré que les Epicuriens ne tomberoient jamais dans certains excez qui font horreur à la nature, & qui troublent la société. Ils se croyoient assez forts par leur volonté libre pour vaincre leur plus grand plaisir, toutes les fois que *la santé, le devoir, ou la réputation* le demandoient. Loin de croire que le plaisir fut plus fort que nos volontez, ils soutenoient au contraire, qu'il n'étoit *nullement difficile de le vaincre. Ab iisque abstinere minime esse difficile.* Helas, Monsieur, à quelle extrémité nous réduisez-vous ? Nous sommes contrains de gémir de ce que nous ne pouvons pas espérer

d'établir dans vôte Ecole les principes de moderation & de pudeur, qui étoient établis dans celle des Epicuriens. S'ils ne détruisoient pas entièrement le vice, au moins ils *le reduisoient à la mediocrité*. Au moins on pouvoit les retenir par la crainte d'être malade, par l'amour du devoir, par le desir d'une bonne reputation, par l'horreur de l'infamie & des supplices. Mais pour vôte parti, s'il suit son principe fondamental, il ne peut mettre aucune borne fixe à ses dissolutions & à ses cruautés. Il ne peut jamais se rendre supérieur aux plaisirs pour les *mesurer*. Que dis-je? Si vôte doctrine est vraie, il ne dépend nullement de vous de vaincre aucune volupté abominable. Le plaisir supérieur du vice n'est pas moins efficace par lui-même, selon vous, que le plaisir de la vertu. Il met d'abord *invinciblement la volonté en acte* pour les crimes les plus infames. Ce plaisir corrompu *tient son effet de lui-même, non du consentement de la volonté*. Ce plaisir empoisonné lie l'homme plus étroitement que des entraves & des chaines de fer. *Firminusque ligat quam compedes & catena ferrea*. Cha-

PASTORALE. 245

cun est autant dans l'impuissance de vaincre ce plaisir, que de *courir la poste* sans cheval. Selon votre système nul homme ne peut jamais avoir aucune autre regle ni mesure dans ses plaisirs les plus impudiques, que la force de son plaisir même. Selon votre système, le plaisir supérieur n'est pas moins efficace par lui-même pour les assassinats, pour les empoisonnemens, pour les adulteres, pour les brigandages, pour les sacrileges, que pour les fragilités les plus venielles. Ce plaisir venu de l'enfer n'est pas moins efficace par lui-même, c'est à dire inévitable & invincible pour damner presque tout le genre humain, que le plaisir celeste est efficace par lui-même, pour sauver le tres-petit nombre des élus. L'infamie, l'horreur des supplices, le paradis ouvert, les feux éternels de l'enfer ne peuvent vaincre le plus grand plaisir. Quiconque s'acoûtume à cette doctrine, & n'en a plus aucune horreur; a oublié la bonté de Dieu & renverse toute regle de mœurs & de police. Votre système merite donc infiniment plus que celui d'Epicure ce que Ciceron dit contre l'Epicurisme.

L iij.

De fin.
 Cor. &
 mal.
 lib. II.

Qua jam oratio non à Philosopho aliquo , sed à Censore opprimenda est. Cette doctrine ne doit point être refutée par un Philosophe , mais reprimée par le Magistrat. La raison que Cicéron en rend est claire , & décisive : Non seulement , dit-il , un tel discours est faux & contraire à la raison , mais encore il porte le vice dans les mœurs. Non est enim vitium solum in oratione , sed etiam in moribus.

Tout vôtre scandale vient , me dit M. Fremont , de ce que vous confondez toujours la nécessité physique & proprement dite avec une nécessité morale & improprement dite, qui n'est qu'une infaillibilité de l'événement.

J'ai déjà démontré bien des fois, repris-je, que si vôtre delectation n'est efficace que par le simple événement, sans être plus forte pour faire consentir la volonté, que la volonté n'est forte pour lui refuser son consentement, elle n'est point efficace par elle-même, c'est à dire par la supériorité de sa propre force. En ce cas elle n'est efficace que par le consentement que la volonté veut bien lui accorder, ayant assez de force pour n'y consentir pas.

En ce cas tout vôtre systême est renversé. Si au contraire vous soutenez que vôtre delectation est plus forte pour faire consentir la volonté, que la volonté n'est actuellement forte pour lui refuser son consentement, j'avouë que le plaisir est efficace par lui-même, c'est à dire par la superiorité de sa propre force. Mais en ce cas il est necessitant au sens de Calvin. En ce cas on peut refuser son consentement au plus grand plaisir pour les crimes énormes & infames qui meritent le feu du ciel, comme un petit enfant peut terrasser un homme fort, adroit & vigoureux, comme un homme peut rompre *des entraves & des chaînes de fer*, comme on peut *courir la poste* sans cheval.

Je suppose, disoit M. Fremont, un vrai pouvoir de vaincre ce plaisir.

Peut-on, repris-je, avoir ce pouvoir réel, prochain & degagé, si la volonté n'a point des forces égales & proportionnées à celles de l'attrait du plaisir ? Comment voulez-vous qu'un enfant ait un pouvoir réel, prochain & degagé de vaincre un homme fort comme un Athlete ? Dites donc nettement & pour toujours que la volonté a

autant de force pour refuser son consentement au vice, que l'attrait du plaisir en a pour l'y faire consentir ; ou bien avouez de bonne foi que cet attrait impur & infame est ce que les Calvinistes nomment un attrait necessitant.

La volonté, disoit M. Fremont, peut refuser de consentir, comme un homme peut se jeter par la fenêtré ou s'arracher les yeux.

Je vous ai déjà démontré, lui repliquai-je, que ce pouvoir est imaginaire, & qu'il se réduit à une impuissance réelle. Votre corps a la force de se jeter par la fenêtré. Mais votre volonté, faute de motif ou raison de vouloir qui soit sérieuse & proportionnée, ne peut pas plus vouloir ces actions folles & cruelles que vous pouvez manger sans alimens, & voir sans lumière. De plus quel homme ne sera point au desespoir sur la vertu, quel homme ne s'abandonnera point au vice, quand vous lui direz qu'il peut vaincre les tentations du vice, s'attacher à la vertu, & faire son salut, comme il peut avec un parfait contentement de la vie se jeter par la fenêtré pour se divertir, & s'ar-

tracher les yeux par complaisance pour un ami qui l'on prie ? Bien plus. Je suppose un homme qui est prévenu de votre doctrine , & qui croit voir les cieux ouverts quand on lui parle de votre delectation efficace par elle-même. Un de vos Docteurs entousiasmez lui parle ainsi : (Encore que vous puissiez d'un certain *pouvoir vaincre* le plus grand plaisir ; *vous ne le vaincrez pourtant jamais.*) Aussi - tôt cet homme repond naïvement au Docteur : (Je ne sens qu'un seul plaisir , qui est celui du vice. Celui de la vertu m'est aussi inconnu , que celui de me jeter par la fenêtre , sans délire , sans desespoir , sans aucun point d'honneur , & sans aucun dégoût de la vie. Vous savez que la celeste doctrine de S. Augustin , qui est la foi de toute l'Eglise , m'apprend qu'encore que je puisse d'un certain pouvoir vaincre la tentation du vice & lui préférer la vertu , je ne le ferai pourtant jamais. Que voulez-vous donc que je fasse ? Je ne puis ni douter du plaisir , que je sens avec la plus intime certitude , ni espérer contre ma foi que je vaincrai un plaisir , quand je sai infalliblement par

L. V.

avance qu'il me va vaincre en ce moment. Voulez-vous que je démente ma foi, en esperant de vaincre ce plaisir ? Ou bien voulez-vous que je travaille à le vaincre sans aucune esperance d'y réussir ? Voulez-vous que je me tourmente à pure perte dans le desespoir d'éviter ma chute ? Voulez-vous que je travaille à rendre Dieu menteur & à renverser le système de S. Aug. qui est une verité revelée ? Voulez-vous que je verifie le Molinisme, en rendant inefficace le plaisir supérieur, que nous croyons efficace par lui-même ?) Voilà ce que M. Perraut vous a dit. Voilà ce que tout Disciple de vôtre Ecole, qui parlera de bonne foi, & qui suivra hardiment vos principes, ne manquera pas de vous objecter. Vous n'y repondrez jamais rien de precis & d'intelligible. L'Eglise doit-elle tolerer un système qui corrompt tellement les mœurs, qu'on ne peut plus en le tolerant, poser aucune barriere de probité, de moderation & de pudeur sans se contredire grossierement soi-même ? Avez-vous oublié comment les hommes sont faits ? Dites-leur que Dieu ne leur manque

point, qu'il leur donne la liberté la plus entière, le pouvoir le plus prochain & le plus dégagé, la grace la plus suffisante & la plus proportionnée à leur foiblesse par rapport à la difficulté des vertus chrétiennes. Montrez-leur le salut *dans la main de leur conseil*. Donnez-leur la plus ferme espérance de la victoire. Dites-leur avec S. Aug. *Qu'y a-t'il de plus heureux que vous, In Ps. puis que vous avez votre santé dans cii. votre volonté, comme si vous l'aviez dans votre main ?* A peine pouvez-vous les ébranler pour leur faire désirer les vertus crucifiantes & fuir les vices flatteurs. Que sera-ce donc, quand vous direz à un homme qui est l'unique juge de son propre sentiment, & qui sent avec une intime conviction le seul plaisir du vice en soi, qu'encore qu'il puisse d'un je ne sai quel pouvoir vaincre ce plaisir impur, il ne le vaincra jamais ? Que pouvez-vous espérer d'un homme, qui n'espère ni ne trouve en lui-même nulle ressource pour la vertu contre le vice ? Qu'y a-t'il de plus capable de décourager le genre humain que d'éteindre tout reste d'espérance dans son cœur, & que de lui

persuader qu'il fait infailliblement par-
avance que sa chute va rendre tous ses
efforts inutiles : *Desperantes &c.*

Comme je vis que M. Fr. outré de
dépît ne songeoit plus qu'à se retirer,
j'ajoutai ces paroles. Souffrez que je
vous dise dans l'excez de ma douleur
Contra ce que S. Aug. disoit à Juliën : *Obsecro*
Ful. *te. Non sit honestior Philosophia gen-*
t. IV. *tium , quam nostra christiana.* Quelle
c. XVI. honte pour la Religion si vôtre parti
n. 72. n'avoit point horreur d'un système
mille fois plus contagieux que celui
d'Epicure ? L'Evangile souffrira-t'il ce
que l'idolatrie même auroit rejeté,
comme indigne de la raison & de la
pudeur ? Esperez-vous que le Vicaire
de J. C. & les Evêques tolereront une
doctrine plus licentieuse , que celle qui
étoit décriée parmi tous les honnêtes
Payens ? Voilà le serpent venimeux
qui se glisse parmi les fleurs. Voilà la
doctrine flatteuse qu'on ose insinuer
dans les Ecoles depuis quelques années
sous le nom de la celeste doctrine du
sublime Docteur de la grace. Voilà ce
qu'on enveloppe sous les expressions
les plus éblouissantes. On parle sans
cesse de la delictation d'en haut qui est

efficace par elle-même pour sauver les hommes. Mais on se garde bien d'ajouter que cette bonne delectation manque à presque tout le genre humain, & que la delectation empoisonnée d'ici-bas, n'est pas moins efficace par elle-même pour damner inévitablement & invinciblement presque tous les hommes de tous les pays & de tous les siècles. A peine ose-t-on nommer le plaisir comme *le seul ressort du cœur* humain, parce que ce nom est odieux à tous les hommes sages & moderez. On lui donne le nom radouci de delectation, pour éblouir les simples, comme si toute delectation indeliberée n'étoit pas un sentiment de plaisir, & comme si la delectation corrompue n'étoit pas un plaisir vicieux ? On n'oseroit dire que le plaisir est nécessaire. Mais on dit qu'il est efficace par lui-même. Ainsi *le dragon* se radoucit pour *imiter la voix de l'agneau*. On ne parle que de la doctrine de saint Aug. & de S. Thomas, quoi qu'on ne fasse qu'abuser grossièrement à contresens de quelques mots de S. Aug. & qu'on ne trouve dans S. Thomas aucune trace de cette delectation tant vantée.

Non sans doute S. Thomas & toute l'Ecole des Thomistes n'ont jamais imaginé ce système de Jansenius, qui renverse toute foi, toute regle des mœurs dans la société, toute sûreté de la vie humaine, toute police, toute pudeur. Que ne doit on pas être prêt à faire & à souffrir, pour demasquer ce monstrueux système? *Si nous nous taisions, les pierres mêmes crieroient.*

M. Fremont ne songeoit plus à me répondre. L'indignation & l'aigreur avoient changé son visage & sa voix. On voyoit qu'il avoit de la peine à se retenir. Il sortit sans dire un seul mot, & sans nous donner aucune esperance de le revoir. J'ai sçu néanmoins par un homme qui le voit de près, qu'il paroît agité, incertain, occupé de nos conversations, & selon les apparences un peu ébranlé. Cet état est tres-douloureux. Il faut prier pour lui. *La vérité*

Epist.

257

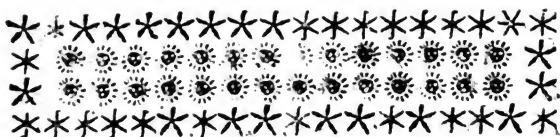
qui est si douce, comme saint Augustin le remarque, *quand elle ménage notre foiblesse, devient amere dès qu'elle nous gnerit.* Ce Pere dit ailleurs ces grandes

Epist.

238

paroles : *Il n'est point utile à un homme de vaincre un autre homme ; mais il lui est utile d'être vaincu par la vérité,*

pourvu qu'il y consente. Nous devons dire à nos freres qui se trompent avec Jansenius ce que S. Augustin disoit aux Donatistes : *La vengeance que nous Ep. attendons de Dieu contre vous , est qu'il 105. détruise en vous vôtre erreur , afin que vous goûtiez avec nous la joye de la verité.* Je suis , &c.



XXII. LETTRE.

Recapitulation des Lettres precedentes.

JE voulus hier engager Monsieur Fremont à revoir le livre de la correction & de la grace avec les deux suivans , qui en sont une espece de continuation. Mais il m'arrêta d'abord en parlant ainsi: N'esperez point qu'on tolere jamais vôtre Commentaire chimerique tant sur le livre de la grace & du libre arbitre , que sur celui de la correction & de la grace. Toute l'Ecole des Thomistes soutient qu'il s'y agit d'une grace interieure & actuelle , qui est efficace par elle-même sur les volonteze. Un grand nombre de Molinistes mêmes ont reconnu de bonne foi qu'il s'y agit d'une grace actuelle & efficace. Vôtre explication est nouvelle , contraire à celle

des Ecoles, forcée, bizarre & odieuse. Elle est inventée pour éluder toutes les preuves les plus évidentes que nous tirons du texte de saint Augustin, & pour reduire ce Pere au Molinisme le plus outré. Il est clair comme le jour, que le saint Docteur veut établir contre ses adversaires une grace intérieure & efficace. Au contraire vous voulez lui faire dire qu'il ne s'agit que d'une providence pour la mort des élus. Je vous renvoye aux Thomistes & à presque toutes les Ecoles. Vous devez les refuter, avant que de venir à nous.

Souvenez-vous, lui repliquai-je, que c'est vous qui m'opposez le texte de S. Aug. pour renverser toutes les décisions de l'Eglise. Que fais-je? Je deffens contre vous l'Eglise en expliquant le texte de saint Augustin dans le sens le plus naturel, le plus clair & le plus littéral. Chacun n'est-il pas en droit de faire un Commentaire sur le texte du saint Docteur? Puis-je faire le mien dans un besoin plus pressant que celui de justifier contre votre parti tant de décisions solennelles de toute l'Eglise? Puis-je mieux faire que d'expliquer

naturellement S. Augustin par S. Augustin ? Voulez-vous entendre ce Peu mieux qu'il ne s'est entendu lui-même

Vous devez, me dit M. Fr. avec âpreté, expliquer le texte de saint Aug. sur le secours *quo*, comme les Thomistes & les autres Ecoles l'expliquent. C'est une temerité insupportable, que d'oser l'expliquer autrement.

J'explique, lui repliquai-je, le texte de S. Aug. comme je le trouve clairement expliqué par saint Thomas. Vous l'avez vû. Les Thomistes ne doivent pas trouver mauvais que je suive mot pour mot l'Ange de l'Ecole en ce point. D'ailleurs souvenez-vous, que vous refusez de croire l'Eglise sur le texte de Jansenius, parce qu'elle est, dites-vous, faillible sur tous les textes dogmatiques. Et de quel droit me demandez-vous pour quelques Ecoles particulieres par rapport au texte de S. Augustin la soumission d'esprit que vous refusez à l'Eglise toute entiere par rapport à celui de Jansenius ? Si vous reclamez contre les décisions les plus solennelles de l'Eglise en lui opposant la prétendue évidence du texte de Jansenius, de quel front osez-vous m'em-

pêcher de montrer l'évidence réelle du texte de S. Augustin contre les préjugés de quelques Ecoles en faveur de leurs opinions ; Avez-vous déjà oublié ce que nous lisions l'autre jour dans Jansenius ? Nê dit-il pas que tous les Scholastiques ont *branché à chaque pas* dans la lecture de S. Augustin, & qu'ils ne peuvent l'entendre *sans un miracle de Dieu tout-puissant* ? Voulez-vous me forcer à les croire sur le texte de S. Augustin , pendant que vous refusez de croire l'Eglise sur celui de Jansenius ? De plus je ne veux nullement empêcher les Thomistes de chercher leur premotion physique ou concours prévenant dans le texte de S. Aug. Je n'attaque en rien leur pretention. Je demeure exactement neutre entre les deux opinions d'Ecole , pour savoir si le concours du premier moteur est *prevenant* , ou *simultanée*. Je me borne en simple commentateur à examiner ce que la seule lettre du texte exprime en toute rigueur pour établir le dogme de foi contre les Heretiques. Je démontre que la delectation de saint Augustin est une complaisance deliberée de nos volontez. Je démontre que la

certitude , avec laquelle Dieu tout-puissant exécute ses desseins par les crimes des impies , comme par les vertus des prédestinez , est une providence infaillible. Je démontre que le secours *quo* est le don de la persévérance finale , par lequel le pèlerinage finit , & la béatitude céleste commence. Je démontre ces vérités , sans préjudice du concours de Dieu , & sans décider , s'il est *provenant* ou *simultanée*. Je démontre ces vérités en supposant une grâce intérieure & actuelle de l'effet de laquelle Dieu s'assure toutes les fois qu'il lui plaît. C'est laisser le Thomisme tout entier dans ses prétentions. Mais vous qui réclamez si vivement ici en faveur des Thomistes , & qui voulez me réduire à expliquer saint Augustin précisément comme eux sur le secours *quo* , suivez-vous de bonne foi leur explication ? Oseriez-vous jurer que le secours *quo* de saint Augustin est une promotion physique ou concours prévenant , qui est également nécessaire pour les deux états de l'homme , & pour les actes les plus criminels, comme pour les vertus les plus chrétiennes ? Alors je lui lûs

ces paroles de Jansenius , que nous
 avions déjà lûes plusieurs fois : Le se- De gr.
 cours medicinal de Dieu & la prédeter- Christi
 mination physique sont des choses diffé- l. VIII.
 rentes en plusieurs façons... Cette pré- cap. II.
 détermination , qui est une je ne sçai
 quelle motion pleine de vertu , & qui a
 un certain être incomplet , ... est une
 speculation , dont je ne trouve aucun
 vestige dans S. Augustin... Autant que
 je puis le concevoir , il n'y a absolument
 aucun endroit de tous les écrits de S. Au-
 gustin qu'on puisse citer, & qui établisse,
 ni qui presente l'idée d'une telle prédeter-
 mination , comme de la grace de Jesus-
 Christ. On y trouve seulement certains
 endroits generaux , comme quand ce
 Pere dit que Dieu arrache le cœur de
 pierre , qu'il fait que nous fassions , qu'il
 opere le vouloir & l'action &c... Ces en-
 droits montrent que Dieu incline & dé-
 termine les volontez des hommes du côté
 qu'il lui plait. Mais dans tous ces textes
 & dans les autres semblables, IL N'Y A
 PAS LE MOINDRE TRAIT, qui exprime
 cette prédetermination , laquelle a sa
 source dans la Philosop. Ceux qui la sou-
 tiennent ainsi, font une violence manifeste
 au texte de S. Aug. Le secours de J.C.

*n'est en aucune façon de même. Christi adjutorium nullo modo... Cette prédetermination est comme un certain concours general de Dieu dans l'ordre surnaturel. LE SECOURS DE J. C. N'EST NULLEMENT DE MESME. ADJUTORIUM CHRISTI NULLO PACTO.... Le secours de J. C. EST CAPITALLEMENT OPPOSÉ à cette predetermination.... Ceux qui la soutiennent sont les Disciples d'Aristote plutôt que de S. Augustin.... Non seulement elle ne peut être prouvée par aucun témoignage de ce Pere, mais de plus elle embrouille par une incroyable confusion toute la doctrine qu'il établit par des textes innombrables.... PAR LA' TOUT LE PRINCIPE DE LA GRACE MEDICINALE DE J. C. EST RENVERSE' JUSQU'A SES FONDEMENTS. Vous le voyez poursuivis-je, cette premotion selon votre parti n'est pas même une *grace medicinale de Jesus-Christ*, & par consequent elle ne peut être qu'une *grace pelagienne*, qui vient également du Createur pour tous les états. Avec quelle pudeur oseroit-t'on me faire un crime de ne suivre pas l'explication des Thomistes sur le texte de S. Augustin, puis que votre parti la croit fausse,*

insoutenable , & *capitalement opposée* à la doctrine de ce Pere ? Pour moi je ne combats point comme vous , la premotion ou concours prevenant du premier moteur. Je laisse ce concours tout entier & à part , comme toutes les autres opinions qui sont libres dans les Ecoles. Je me borne en simple commentateur à vous démontrer , que le texte de S. Aug. ne nous presente en aucun endroit votre delectation indeliberée & invincible.

Il est facile , me dit M. Fremont , de ne trouver la grace efficace par elle-même en aucun texte de S. Aug. quand on l'en ôte par les évasions les plus subtiles & les plus odieuses. Ce Pere dit *qu'il est necessaire* que nous suivions nôtre delectation superieure , & vous soutenez que cette delectation qui determine invinciblement la volonté , est la volonté même qui se determine sans aucun attrait invincible. Ce Pere dit que *Dieu tout-puissant incline les cœurs* comme il lui plaît , & vous soutenez que ce n'est qu'une providence qui fait entrer dans ses desseins les bonnes & les mauvaises volontez des hommes. Ce Pere dit que le secours

quo ou medicinal est une grace intérieure & actuelle, laquelle est nécessaire à chaque acte & qui *determine inévitablement & invinciblement la volonté* des hommes ; mais vous voulez nous faire accroire que ce secours *quo* n'est que la mort qui vient enlever les élus, & les transporter dans le ciel. Avec des explications si outrées & si contraires à toute vraisemblance, vous faites S. Aug. aussi Moliniste que Molina. Pouvez-vous espérer sérieusement qu'on vous écoute ?

Je ne veux nullement, repris - je, faire S. Aug. aussi Moliniste que Molina. Mais c'est vous qui voulez le faire malgré toute l'Eglise aussi Janseniste que Jansenius. Je laisse en paix & en liberté toutes les opinions permises. Je ne rejette que l'herésie tant de fois condamnée. Je démontre qu'elle ne trouve dans tout le texte de S. Aug. aucun mot qui la favorise. Pourquoi souffrez-vous avec tant d'impatience que je justifie ce grand Docteur, & que je vous le fasse voir uni avec l'Eglise contre les Novateurs ?

Pourquoi, me dit M. Fremont, refusez-vous de nous passer la delectation
inde

indélibérée que tant de Théologiens anti-Jansenistes nous passent ? Pourquoi êtes-vous si roide pour réduire le texte de saint Augustin à n'établir que la délectation délibérée ?

Vous en savez la raison , repris-je. Vous avez vû par les textes clairs & décisifs du saint Docteur, qu'il ne parle que de l'amour qui domine dans un cœur & qui en règle les œuvres. *Quod amplius nos delectat, secundum id operemur necesse est.* Les œuvres ou mœurs suivent nécessairement l'amour dont le cœur est plein. C'est ainsi que le monde entier parle , & c'est ce langage naturel du genre humain que S. Aug. a parlé. Vous avez vû Jansenius lui-même, qui avouë que c'est ainsi qu'il faut entendre le mot de délectation , quand on le prend dans son sens propre. *Quando propriè sumitur &c. Propriè dicta &c.* Cessez donc de donner des contorsions aux paroles du saint Docteur , pour les détourner à un sens impropre. Aussi-tôt vous verrez disparaître de son texte ce système dont vous avez fait vôtre idole. D'ailleurs il est clair comme le jour que S. Au-

Tome III. M.

gustin ne pouvoit point enseigner le Jansenisme par ces paroles, *quod amplius &c.* au même tems, où il étoit de vôtre aveu dans l'erreur des demi-Pelagiens.

Comme M. Fr. repetoit sans cesse que la delectation deliberée qui est l'amour même, n'est point le ressort qui remuë le cœur, & que c'est le plaisir indeliberé qui meut la volonté en la faisant vouloir, je lui fis lire l'endroit où S. Aug. dit *quod amplius &c.* & où il dit ensuite, parlant des Justes, que leur delectation est leur justice même, c'est à dire leur bonne volonté. *Eorum justitia est.* Puis je lui fis lire ces paroles du saint Docteur : *C'est par l'amour que (l'ame) est muë, comme vers le lieu, où elle tend. Le lieu de l'ame ne consiste point dans quelque espace, que la forme de son corps occupe, mais il consiste dans la delectation, où l'ame se rejouit d'être parvenue par l'amour. Or la delectation corrompue suit la cupidité, & la delectation fructueuse suit la charité.* Voilà S. Aug. qui prend soin de vous avertir de ce qu'il entend par les deux delectations opposées. Elles ne precedent ni n'attirent l'amour. Au

In ps. ix.

contraire c'est l'amour qui meut l'ame. La delectation est une joye, une complaisance, un repos de l'ame, qui se rejouit d'être parvenue par l'amour en sa place, où elle est unie à ce qu'elle aime. *La delectation corrompue suit la cupidité, & la delectation fructueuse suit la charité.* Ces deux delectations ne sont donc point des attraites qui previennent & qui excitent l'amour. Elles sont au contraire la complaisance libre de la volonté qui suit son amour dominant.

C'est par de semblables subtilitez, me dit M. Fremont, que vous éludez tout ce que S. Augustin dit de la grace medicinale de Jesus-Christ, qui donne ^{Aug. l.} le vouloir & l'action, au lieu que la ^{de gr.} grace de santé qui venoit du Createur ne donnoit que le simple pouvoir, ou ^{Chr.} possibilité.

Je vous ai démontré, lui repliquai-je, que *la possibilité* qui étoit proposée par Pelage comme une grace, n'étoit que *la nature* seule de la volonté que le Createur nous a donnée par nôtre création, sans nous la devoir, & qui nous rend capable de vouloir le bien. Pelage y ajoûtoit seulement le secours

M ij

de la loi & de l'instruction pour les hommes qui sont instruits de la Religion. S. Augustin vouloit qu'il reconnût , outre la *nature* qui consiste dans la volonté , & outre *la loi & l'instruction* , un secours interieur de grace par lequel la volonté fut prevenüe , excitée , aidée , & qui opera la bonne action avec elle quand elle l'opere. *Pourvu* , dit le S. Docteur , que Pelage reconnoisse que le vouloir même & l'action sont aidez de Dieu & aidez en sorte que nous ne voulons & ne faisons rien de bon sans ce secours, ... il ne reste autant que je le conçois aucun sujet de controverse entre nous sur le secours de la grace de Dieu.

De gr.
Christi
c. 47.

Vous éludez aussi , me dit M. Fremont , le livre de la grace & du libre arbitre , en soutenant que tout ce qui y est dit d'une grace toute - puissante laquelle *agit* , *opere* dans les cœurs , & les *tourne* comme il lui plaît , n'est qu'une providence qui negocie avec les volontez pour les mener à son but.

N'avez-vous pas vû, lui repliquai-je , que S. Augustin borne sa preuve dans ce livre à une comparaison où il établit la puissance de Dieu sur les volontez

des predestinez pour les vertus, comme sur celles des impies pour les crimes ? Or il est clair comme le jour que Saint Augustin n'a point voulu établir dans cette comparaison que Dieu se sert de l'attrait d'une delectation toute-puissante pour tourner les volontez des impies aux crimes les plus monstrueux, tels que ceux de Judas qui trahit J. C. & des Juifs qui le crucifierent. Donc Saint Augustin n'a point voulu établir par cette comparaison un attrait de delectation toute-puissante pour tourner les volontez des predestinez aux vertus evangeliques. Ce Pere veut seulement établir une providence infallible de Dieu tout-puissant, lequel *opere dans les cœurs des méchans* SOIT PAR LES ANGES BONS OU MAUVAIS, OU PAR TOUT AUTRE MOYEN semblable pour faire servir leurs crimes à l'accomplissement de ses desseins. De là il conclut que Dieu usant de la même providence *opere aussi dans les cœurs des élus par son S.Esprit*, en sorte qu'ils ne fassent jamais aucun bien, sans être prevenus & aidez de cette inspiration. Mais comme la suggestion *des Anges bons ou mauvais* dont Dieu

crie que par elle il n'y a *plus de peril de De don.*
tomber. Il vous crie que c'est une gra- *persev.*
 ce qu'on ne peut perdre par aucune obs- *c. i. n. i.*
 tination. Il vous crie que c'est par cette *Ibid.*
 grace que l'homme ne peut plus ni pe- *c. vi.*
 cher, ni mourir, ni abandonner le bien. *n. 10.*
 C'est une grace qui n'est donnée qu'aux *corr.*
 Saints predestinez, en sorte que la fin *& gr.*
 de cette vie ne trouve (leur foi) que *c. xii.*
 perseverante. Ne dites plus que ce *n. 33.*
 bienfait n'est point une grace interieu- *Ibid.*
 re & qu'il n'opere rien sur les volon- *c. xii.*
 tez. Il est vrai que ce bienfait n'est pas *n. 34.*
 la grace actuelle du pelerinage qui est
 necessaire à chaque acte pieux. Il est
 vrai que ce bienfait est le coup d'une
 mort prompte, d'une mort comme pre-
 maturée. *Celeriore morte &c. morte*
quasi immatura &c. Mais quand on
 examine de près ce bienfait, on trouve
 qu'il est la plus interieure de toutes les
 graces, & la plus efficace sur les volon-
 tez. La fin du pelerinage est le com-
 mencement de la beatitude celeste. La
 fin de la navigation est le repos dans le
 port. *La grace de la delivrance* des ten-
 tations, est la liberte parfaite, où l'on
 ne peut plus être tenté. Voilà la grace
 interieure & necessitante des Bienheu-

reux qui commence à operer sur les volontez en ne les laissant plus à leur libre arbitre. Elle les meut *inévitablement & invinciblement* vers le bien. Elle les fixe dans l'amour suprême , par *une puissance entierement toute-puissante*. C'est une grace *inamissible & invariable*, par laquelle l'homme *ne peut plus ni pecher, ni mourir, ni abandonner le bien*. Cette grace est souverainement efficace & toute-puissante sur les volontez. Mais elle n'est pas la grace actuelle du pelerinage, parce qu'elle est précisément celle qui finit la liberté du pelerinage même , & qui commence l'impeccabilité de la patrie celeste. Ce n'est pas moi , c'est S. Augustin lui-même qui vous crie cette verité, Serez-vous toujours sourd à sa voix ? Après avoir opposé le texte de S. Augustin à l'Eglise entiere , qu'opposerez - vous enfin à ce texte qui se tourne lui-même contre vous avec tant d'évidence ?

Demandez aux Thomistes , me dit M. Fremont , si vous êtes en droit de reduire par tyrannie toutes les Ecoles à la grace *versatile*, qu'on nomme *congrue*, & si nous bleçons la foi en soutenant une grace efficace par elle-même ?

La bonne foi, repris-je, ne vous permet point de mettre l'Ecole des Thomistes malgré elle dans votre parti. Vous ne pouvez point en conscience dire que j'attaque la grace efficace des Thomistes. Je ne les empêche nullement de donner à leur premotion le nom de grace efficace par elle-même. Je me borne ici à soutenir le pur dogme de foi sur la grace & sur le libre arbitre, en examinant le texte de S. Augustin que vous m'objectez. Quant aux opinions que l'Eglise permet dans les Ecoles, je garde une exacte neutralité entr'elles. Je laisse en pleine liberté les uns prétendre que le concours est *prévenant*, & les autres soutenir qu'il n'est que *simultanée*. Mais demandez vous-même à tous les véritables Thomistes, s'ils admettent votre grace medicinale qui consiste dans une delectation indélibérée, ou sentiment de plaisir, laquelle prévient inévitablement & détermine invinciblement la volonté de l'homme, parce que cet attrait est plus fort pour la faire consentir qu'elle n'est forte pour lui refuser son consentement. Demandez-leur s'ils admettent votre nécessité *relative*

M v

& partielle. Ils ne manqueront pas de vous repondre qu'ils n'ont jamais fait consister la grace dans ce sentiment de plaisir qui seroit necessitant d'une necessité *antecedente*. Ils vous repondront qu'il n'est permis d'admettre au premier moment qui est celui de la liberté, aucune necessité ni *relative* ni *partielle*, & que pour le second moment où la volonté commence déjà à agir, & où par consequent il ne s'agit plus de liberté pour n'agir pas, la necessité d'agir en agissant, n'est que purement *consequente*. Ils vous declareront qu'ils se bornent precisément à la doctrine qu'Alvarez & Lemos ont expliquée au nom de leur Ecole devant le Siege Apostolique, comme nous l'avons vû. Ils protesteront qu'ils vous desavoient, qu'ils vous condamnent, qu'ils ne se croient Catholiques, qu'autant qu'ils sont opposez au systême de Jansenius, & qu'ils ne souffriront jamais que leur opinion sur la premotion physique serve de masque à l'heresie de Jansenius tant de fois condamnée.

La politique timide d'un grand nombre de Thomistes, disoit M. Fremont, les a jettez dans des galimatias

& dans des contradictions ridicules. Ils avoient peur de leur ombre , & croyoient qu'on les feroit passer pour Calvinistes.

Il ont soutenu pour se distinguer des Calvinistes , repris - je , ce que votre parti n'admet point. Ils ont enseigné outre leur premotion une gracesuffisante sans être efficace , laquelle délivre & guerit suffisamment la volonté de son impuissance pour le bien surnaturel quand le commandement presse. Ils ont soutenu que la grace efficace est *offerte dans la suffisante qui est actuellement donnée*. Ils ont soutenu que la volonté est pleinement libre de se donner un empêchement pour ne recevoir pas la premotion qui est un concours actuel , ou action déjà commençante. Oseriez-vous jurer que vous croyez sur votre delectation tout ce que Bellarmin a dit sur la premotion des Thomistes , & que le Pere Massoulié a confirmé si expressement ?

Comme M. Fr. héritoit , j'ajoutai ces mots : Pendant que vous ne pouvez parvenir à ressembler aux Thomistes, vous ne pouvez éviter une affreuse ressemblance avec Calvin. D'un côté cet

Heretiarque admet autant que vous l'exemption de la contrainte, l'exemption de la nécessité totale & absolue,

Instit. l'action de la volonté, son *élection* entre

l. 11. deux partis, enfin *le libre arbitre* même,

c. 2. pourvu qu'on leve toute équivoque.

n. 14. D'un autre côté vous admettez

autant que lui la delectation indeliberée qui est inévitable & invincible.

L. III. *Impresso*, dit Calvin, *delectationis affectione* &c. *Quia*, dit-il encore, *delectatione*

contra *fectu* &c. *Quia*, dit-il encore, *delectatione*

Pigh. *tionis* & *proprio appetitu movetur*. Les

Thomistes ont-ils tort de desavoier &

de condamner un système qui est précisément celui de la delectation nécessaire de Calvin?

La doctrine de Calvin sur l'efficacité

invincible de la grace, disoit M. Fremont,

n'est point nommément condamnée.

Jansenius, repris-je, a eu honte &

horreur de lui ressembler. Il a fait tous

ses efforts pour cacher cette monstrueuse

ressemblance, mais ses efforts n'ont

servi qu'à démontrer ce qu'il a voulu

déguiser.

Nous avons pour nous la tradition

de tous les siècles, disoit M. Fremont,

puis que tous les siècles ont reconnu

S. Aug. pour le sublime Docteur sur la grace.

Vous n'avez , lui repliquai-je , aucun vestige de tradition en aucun tems. J'en prens pour juge Jansenius même. Les quatre premiers siècles n'ont de son aveu que des *embrouillemens inexplicables*. La plupart des Grecs dans tous les siècles suivans ont été si malheureux qu'il a fallu un grand travail pour les justifier sur les erreurs , où ils sont tombez au moins quant au langage. Voilà tout l'Orient qui paroît pelagien , si on en croit Jansenius. Pour l'Occident vous ne sauriez trouver depuis le quatrième siècle jusqu'au douzième aucun Auteur grave distingué de S. Augustin , qui ait enseigné ce système des deux delectations invincibles. D'ailleurs Jansenius avoué que toutes les Ecoles sont unanimement opposées à cette doctrine depuis environ cinq cens ans. *Quamvis refragantibus Scholasticis universis*. Si vous vous vantez d'avoir aquis quelque possession des Ecoles depuis le tems de Jansenius , je vous repondrai qu'il n'y a rien de plus honteux qu'une date si nouvelle & si odieuse. De plus

n'est-ce pas précisément en ces tems-là que toute possession vous est ôtée plus que jamais par la condamnation expresse des Ecoles-mêmes ? Enfin n'est-ce pas le tems où l'Eglise vous a foudroyé par tant d'anathemes ?

Nous revenons toujours à saint Augustin , disoit M. Fr. On ne peut errer avec lui.

On peut l'expliquer tres-mal, repris-je , & c'est ce que vous faites. Calvin l'avoit expliqué comme vous, & l'Eglise a condamné votre commune explication. D'ailleurs vous venez d'entendre le S. Docteur , qui vous défavoue, qui vous refute, qui vous condamne, qui ne vous laisse aucune ressource. Il me semble même que je l'entens vous parler ainsi : (Pourquoi m'imputez-vous ce système où vous supposez que *le plaisir est le seul ressort qui remue le cœur* de l'homme ? Vous me faites dire contre ma pensée, & malgré mon texte, que tout homme passe sa vie entre deux plaisirs , dont l'un est tres-rare pour la vertu, & l'autre presque universel pour le vice. Vous me faites ajouter que celui de ces deux plaisirs opposez qui

Il se trouve actuellement plus fort que
l'autre prévient inévitablement & dé-
termine invinciblement la volonté.
C'est me faire enseigner que presque
tout le genre humain est invincible-
ment déterminé à tous les vices les
plus monstrueux par un plaisir qui est
tout-puissant sur les volontez. Voilà
ce que Epicure auroit rougi de dire.
Voilà ce qui ne laisse parmi les hom-
mes aucune ressource ni de vigilan-
ce, ni de priere, que dis-je, ni de
probité, ni de police, ni de pudeur.
Desperantes &c. Cessez de deshono-
ter par un systême si contagieux, la
Religion Chrétienne & les ouvrages
que j'ai faits pour la deffendre contre
ses ennemis.)

A ces mots je demeurai dans le si-
lence pour voir ce que M. Fremont me
repondroit. Mais je le vis sombre, tris-
te, agité, silencieux. Enfin il me dit
ces paroles: Je vois bien que vous avez
pris un parti de roideur & d'extremité.
Vous n'admettez aucun temperament
pour la paix. Vous voulez reduire tout
au Molinisme. Vous ne souffrez aucu-
ne grace efficace par elle-même. A
cette condition si dure & si intolera-

ble, nous ne pouvons nous réunir à vous. Nous ne ferons jamais un schisme. Mais nous le souffrirons, & vous le ferez.

Vous savez bien, repris-je doucement, que je veux laisser toutes les Ecoles en paix & en liberté sur leurs opinions. Je demeure neutre entr'elles, & je ne veux que sauver la substance du dogme de foi. Soyez Thomiste tant qu'il vous plaira. Je ne vous troublerai jamais. Soutenez même votre delectation, pourvû qu'elle ne soit pas plus forte que la volonté, & que la volonté ait des forces proportionnées pour lui pouvoir refuser son consentement. *Posse dissentire*. Je vous laisserai en repos. Mais si vous voulez éluder le Concile de Trente & les Constitutions du S. Siege, en établissant avec Janse-
nius un sentiment de plaisir qui soit inévitable & invincible à la volonté, en ce qu'il aura plus de force pour la faire consentir, qu'elle n'en a pour refuser son consentement, *non posse dissentire*, je ne puis être d'accord avec vous. Pouvez-vous dire que je prens un parti de roideur & d'extrémité quand je me borne à sauver la foi, sans

attaquer aucune opinion d'Ecole ? Dieu m'est témoin que je voudrois dans la conduite user d'une douceur & d'une patience sans bornes pour menager les esprits & pour les ramener peu à peu. Mais en laissant une liberté entière à toutes les opinions permises dans les Ecoles , je n'admettrois aucun tempérament ni negociation sur le dogme de soi. Rien n'est si funeste qu'une fausse paix.

Je comprends , dit M. Fremont , à quoi aboutit cette douceur tant vantée. Vous voulez nous traiter doucement, pourvû que vous nous meniez jusqu'à votre but , qui est d'abjurer la grace efficace par elle-même. Vous n'y parviendrez jamais.

Je ne veux point parvenir , lui repliquai-je , à vous faire abjurer la grace efficace par elle-même. Ne dites-vous pas sans cesse que toute l'Ecole des Thomistes soutient cette grace , en soutenant sa premotion ? Soutenez-la comme eux. Je ne vous la ferai point abjurer. Je demeurerai en paix avec vous. Allons plus loin. Voulez-vous soutenir votre delectation indeliberée ? Je vous la laisserai sou-

tenir , quoi qu'elle renferme de tres-dangereuses absurditez , mais c'est à condition que vous ne la ferez point invincible à la volonté , & plus forte pour attirer son consentement , que la volonté n'est forte pour le lui refuser. *Non posse dissentire.* En un mot je vous passe tout , excepté la grace necessitante sous le nom d'efficace. Ce n'est donc pas moi qui veux par une douceur affectée vous faire abjurer la grace efficace par elle-même. C'est vous qui ne serez content de rien , à moins que vous ne me meniez insensiblement par vos tours insinuans jusqu'à vôtre but, qui est de faire passer la grace necessitante sous le nom radouci d'efficace par elle-même.

Je ne demande qu'un temperament entre les deux extremitez, disoit Monsieur Fremont.

Vous demandez , repris-je, un temperament dans un point indivisible, où vous savez bien qu'il n'y en peut avoir aucun. Il n'y a aucun milieu entre une volonté actuellement aussi forte que l'attrait pour pouvoir lui refuser son consentement , & une volonté actuellement moins forte que

L'attrait , & par conséquent trop faible pour pouvoir lui refuser d'y consentir. Il est clair comme le jour que ce point est indivisible. C'est se jouer de Dieu & des hommes , que d'y chercher un temperament. C'est ainsi que S. Athanase crioit contre tous les temperamens captieux des Ariens , parce qu'il ne peut y avoir aucun milieu entre le Verbe createur , & le Verbe simple creature.

Le milieu , que je vous propose, disoit M. Fremont , est la necessité partielle & relative.

Ce milieu, lui repliquai-je , est une dérision de la foi , & non un milieu réel. Si la volonté se trouve nécessitée relativement à la superiorité de force qui est dans la delectation, cette nécessité relative est tout ce que Luther & Calvin ont prétendu de plus outré. Les Protestans seront contens & victorieux de l'Eglise , s'il est vrai que la volonté moins forte que la delectation se trouve dans une impuissance relative de lui refuser son consentement. *Non posse dissentire.* Les Thomistes infiniment éloignez d'admettre cette nécessité relative & partielle des Protec-

tans, n'ont admis avec toutes les autres Ecoles qu'une necessité purement *consequente*, en bornant l'attrait au second moment où il ne s'agit plus d'aucun peril pour la liberté, parce que l'action est alors déjà commençante.

Nous ne faisons plus M. Fremont & moi, que repeter des raisonnemens qui avoient été déjà souvent developpez. Enfin je lui dis ces paroles. Tout se reduit de vôtre propre aveu au point unique, indivisible, & essentiel de la necessité partielle & relative. Il s'agit de savoir si l'attrait de la delectation est invincible & superieur en force à la volonté, ou si la volonté aussi forte que l'attrait peut lui refuser son consentement. Si on admet cette necessité relative qui resulte de la superiorité des forces de l'attrait, non seulement Jansenius, mais encore Calvin & Luther même sont victorieux de toute l'Eglise. En ce cas on ne peut plus trouver d'heresie que dans la monstrueuse chimere de la necessité totale & absolue. En ce cas ni Jansenius, ni Calvin, ni Luther n'ont jamais enseigné l'heresie sur la grace contre la liberté. En ce cas le livre de Jansenius a été

condamné avec une injustice criante, puis que tout son texte rejette avec évidence la nécessité totale & absolue pour se borner exactement à la nécessité partielle & relative. En ce cas le Jansenisme n'est qu'un fantôme ridicule, que l'Eglise poursuit follement depuis près d'un siècle. En ce cas l'Eglise ne peut être excusable sur la question de droit que par l'erreur de fait où elle est tombée sur le Livre, qu'elle a condamnée mal-à-propos. En ce cas il faut dire qu'elle n'a jamais pû appercevoir pendant tant d'années dans ce Livre, ce qui y saute aux yeux dans toutes les pages. En ce cas sa décision est pelagienne en termes formels, puis qu'elle est formellement contradictoire à un texte, qui est aussi pur que celui de S. Aug. & qui n'exprime que le dogme de foi. Au contraire rejetez la nécessité partielle & relative; soutenez que l'attrait n'est point plus fort que la volonté, & qu'elle est assez forte pour lui refuser son consentement, *posse dissentire*. En un moment vous faites disparaître la question de fait, vous réduisez tout à celle de droit, qui est déjà décidée. Vous justifiez

l'Eglise, vous réalisez, vous fixez le Jansenisme, & vous ne trouvez que trop de vrais Jansenistes.

Que voulez-vous exiger de tous ces Jansenistes, me dit M. Fr.

Je souhaite, repris-je, pour eux ce que S. Leon souhaitoit pour les Pelagiens : Qu'on les engage, disoit-il, à une correction de leur doctrine qui puisse leur être utile & ne nuire à personne. Qu'ils condamnent par des déclarations décisives les Auteurs de leur superbe opinion; qu'ils detestent tout ce que l'Eglise y a rejeté avec horreur; qu'ils embrassent tous les jugemens des assemblées, que l'autorité du Siege Apostolique a confirmées, pour détruire cette hérésie; qu'ils protestent par des écrits faits de leurs propres mains dans les termes les plus clairs & les plus absolus, qu'ils reçoivent tout ce qui est décidé. Qu'on ne trouve dans leurs paroles rien d'obscur, rien d'ambigu. Nous savons que leur artifice se tourne à croire qu'ils ont mis à couvert tous leurs sentimens, par la moindre parcelle de leur pernicious dogme, qu'ils ont soustrait du nombre des erreurs qui méritent d'être condamnées.

S. Leo
Magn.
Ep. 86.
ad A-
quil. E
pisc.

A ces mots M. Fr. s'échauffa contre moi. Vôte douceur feinte, me dit-il, n'est qu'un artifice pour nous rendre odieux. D'ailleurs vous voudriez user des censures pour extorquer les sermens les plus faux contre la celeste doctrine de S. Augustin.

Dès que je remarquai son aigreur, je m'arrêtai en lui disant ces mots de S. Augustin : *Voilà ce que nous disons : Aug. ad*
Que tous vos amis prient afin qu'ils Bonif.
comprennent, & qu'ils ne disputent point contra
pour ne comprendre jamais.... Voilà ce 2. ep.
que nous disons : Qu'ils écoutent, & Pelag.
qu'ils ne contestent pas : Qu'ils soient c. 11.
éclairés & qu'ils ne nous calomnient n. 2. &
point. Ecce quod dicimus. Orent ut ali- n. 3.
quando intelligent. Non litigent, ut
nunquam intelligent.... Ecce quod dici-
mus. Intendant, & non contendant.
Illuminentur & non calumnientur.

Je ne sai point quelle impression firent ces paroles du S. Docteur sur M. Fremont. - Il se retira sans nous promettre son retour. Il y a déjà trois jours que je n'entens plus parler de lui. Je prie souvent Dieu afin qu'il le détrompe. C'est un homme d'un esprit facile & pénétrant. Il me paroît regu-

238 I N S T R. P A S T O R.

lier, austere, desinteressé. Mais il est
vif dans ses preventions, dedaigneux
pour les pensées d'autrui, passionné
pour ses amis, & né pour soutenir un
parti par le talent qu'il a pour l'intri-
gue. Il faut un miracle de grace pour
rendre un tel homme doux & humble
de cœur. Je suis &c.

CONCLU



CONCLUSION.



Vous voyez , mes tres - chers
fieres , que nous avons re-
cours à tout ce qui peut sou-
lager le Lecteur , & lui rendre la verité
plus familiere. Nous venons de parler
par des especes de paraboles , pour nous
proportionner au besoin du troupeau.
Vous avez vû les principales subtilitez
d'un parti qui est ingenieux pour s'é-
bloüir lui-même en ebloüissant le pu-
blic. Ce parti vante sans cesse le texte
de S. Aug. Mais ce Pere ne leur dit - il
pas que *le texte d'aucun saint & docte*
Ecrivain ne peut être comparé avec l'au-
torité des Ecritures canoniques. Met-
tons neanmoins pour un moment , &
contre la regle inviolable , la parole
d'un homme au même rang que celle
de Dieu. Ce parti ne fait - il pas que
l'Eglise ne souffre point que ses enfans
expliquent le texte sacré selon leur pre-
tendue évidence & indépendemment
du sens précis auquel elle le fixe ?
Comment peut-il donc se flater jusqu'à

*De gr.
Christi,
c. XLIV.
n. 47.*

Tome III.

N

croire que l'Eglise souffrira que ses enfans expliquent le texte de S. Aug. selon leur prétendue évidence , & indépendamment du sens précis auquel elle le borne en l'approuvant ? A parler en toute rigueur ce n'est pas ce texte pris en soi , mais c'est le sens que l'Eglise y croit voir , qui est autorisé par son approbation. Or qui peut savoir le sens & la pensée de l'Eglise, si ce n'est l'Eglise elle-même ? Tout se réduit donc à la pensée de l'Eglise qu'on doit lui demander avec la plus humble docilité, au lieu de prétendre lui faire la loi par le texte de ce Pere, & de vouloir se servir du prétexte de son approbation pour éluder ses jugemens. *L'Ecriture même*

petr. ap 11. ne s'explique point par une interpretation particuliere de l'esprit humain. Encore moins doit-on expliquer ainsi un texte , dont toute l'autorité est bornée au seul sens que l'Eglise a l'intention d'y approuver. Le texte du S. Docteur a sans doute comme celui de l'Apôtre,

ibid. des endroits difficiles à entendre , que les hommes prevenus détournent en de mauvais sens ; & dont ils abusent . . . à leur propre ruine. C'est ainsi que Luther, Calvin , & tous les Protestans en

CONCLUSION. 291

ont abusé. C'est ainsi que Jansenius s'est trompé dans la lecture de ce texte. Plût à Dieu que les Disciples de Jansenius voulussent apprendre humblement de l'Eglise quel est le sens pur & temperé qu'elle approuve dans ce texte. Plût à Dieu qu'un amour passionné de leur opinion ne leur fit point compter pour rien ce qui détruit leurs préjugés.

*Utinam non negligerent adtenderent, nec De g^{ra}
sua sententia amore nimio praeferrent. Christi,*

Alors ce seroit l'Eglise qui décideroit ^{c. XLII.}
seule pour expliquer le texte de S. Au- ^{n. 46.}

gustin comme pour expliquer celui de l'Ecriture, & les particuliers se borneroient à écouter leur sainte Mere pour en recevoir le sens approuvé.

Mais allons plus loin. Où est donc cette évidence tant vantée du texte de ce Pere ? Elle se tourne contre ceux mêmes qui osent l'opposer à l'Eglise pour éluder ses décisions. Ce parti si triomphant prend sans cesse une providence infallible qui arrange les biens & les maux pour un attrait de délectation invincible. Il prend la mort qui finit le pèlerinage d'ici-bas & qui commence la celeste beatitude pour la grâce interieure qui est nécessaire à chaque

N ij

acte pieux pendant le cours du pèlerinage. Toutes les fois que S. Aug. dit que Dieu donne le bon vouloir, qu'il fait que *nous fassions*, qu'il agit dans les cœurs, qu'il opere le vouloir & l'action, ce parti s' imagine voir par tout la délectation toute - puissante. En vain le S. Docteur l'avertit que ces expressions signifient seulement que Dieu donne de très - grandes forces à la volonté. *Præbendo vires efficacissimas voluntati.* En vain il leur représente que Dieu donne... *en ce qu'il aide. Dat cum adjuvat &c.* Que Dieu appelle l'homme en la manière qu'il fait être congrüe, afin qu'il ne rejette point son attrait &c. En sorte néanmoins qu'il ne lui ôte point son libre arbitre par un attrait plus fort que sa volonté. *Quomodo scit congruere &c. Non sic tamen ut eis adimat liberum arbitrium &c.* En vain ce Pere crie que c'est ainsi qu'il faut acorder la grace & la liberté. En vain il nous presente de sa propre main ces clefs de tout son texte. Ce parti veut toujours faire dire au S. Docteur ce qu'il declare lui-même qu'il ne dit pas. La prevention va même jusqu'à preferer ce sens outré & imaginaire du texte de S. Aug. au sens

propre & naturel des jugemens solennels de l'Eglise. Le parti ne voulant point abandonner ce sens chimerique que S. Aug. desavouë, donne les contorsions les plus absurdes aux décisions prononcées par l'Epouse du Fils de Dieu. Il rejette sur le fantôme ridicule d'une *nécessité totale & absolue* tous les anathêmes qui tombent naturellement sur la *nécessité partielle & relative*, dont les faux Disciples de S. Aug. sont idolâtres.

Puis que *l'aveuglement des esprits va* Aug. pist.
jusqu'à cet excez . . . & que les Savans
consument leur loisir sur ces monstrueuses cxviii. ad Dio-
opinions, ne faut-il pas conclure, que scor.
 c'est dans le pressant besoin du monde
 entier que J. C. est venu faire taire la
 raison humaine. *Le comble de l'autorité*
& la lumiere de la raison même, dit
 S. Aug. se trouvent dans le seul nom sa- ibid.
 lutaire de JESUS-CHRIST & dans sa
 seule Eglise pour relever & pour redres-
 ser tout le genre humain. Le raisonne-
 ment, la curiosité & la presumption
 sont la maladie de l'homme en delire.
 L'humble docilité est l'unique remede
 qui peut le guerir. *Où est le Sage ? Où* 1. ad
est le Docteur de la loi ? Où est celui qui Cor. c. 1.

N. iij,

294 CONCLUSION.

*penetre tout ? Que personne ne se
seduise par son raisonnement. Si quel-
qu'un , dit l'Apôtre , paroît sage entre
vous en ce monde, qu'il devienne insensé
afin qu'il soit sage, qu'il cesse d'être du
nombre des sages & des prudens , aus-
quels Dieu cache ses mysteres , & qu'il
devienne un de ces petits enfans , aus-
quels Dieu daigne les reveler.*

1. ad
Cor.
c. 111.
v. 18.
Math.
c. 11.
25.

*Quelque Savant veut-il vous attirer
dans le piege de la curiosité ? Vous
promet-il la science du bien & du mal
dans le fruit défendu ? Fermez l'oreille
à la voix flatteuse de l'enchanteur. Re-
pondez - lui : Si quelqu'un enseigne en
secret autrement que l'Eglise n'enseigne
en public , & s'il n'acquiesce point aux
paroles saines , il est superbe , il ne sait
rien , quoi qu'il paroisse savoir tout.
Il languit autour des questions & dans
des combats de paroles . . . Si quelqu'un
paroît contentieux , une telle coutume
n'est ni la nôtre , ni celle de l'Eglise de
Dieu.*

1. ad
Tim.
c. vi.
v. 3. &
seq.

*Si des femmes vaines & passionnées
veulent decider sur le texte de S. Aug.
representez - leur doucement le souve-
nir des bienséances de leur sexe, qu'el-
les ignorent autant que les dogmes de*

Theologie. Dites-leur ces paroles de l'Apôtre : *Que les femmes se taisent dans l'Eglise. Il ne leur est point permis de parler, mais elles doivent être soumises.*

1. ad
Cor.
c. XIV.
v. 34.
& seq.

Si des esprits temeraires critiquent les décisions de l'Eglise, dites-leur ces fortes paroles de Tertullien : *Ce qui nous sauve est la croyance & non le raisonnement sur les Ecritures, encore moins sur le texte de S. Aug. Le raisonnement ne vient que de curiosité.... Il faut que la curiosité cede à la croyance, & la gloire de la science au salut.... Ne savoir rien de contraire à la règle, que l'Eglise nous donne, c'est savoir tout.* S'ils vous déclarent qu'ils ne peuvent abandonner leur nécessité relative & partielle, parce qu'elle résulte visiblement de la délectation invincible, qu'ils croient voir dans le texte de S. Aug. Répondez-leur ces paroles du S. Docteur, qu'ils se vantent de suivre : *Pour moi je ne croirois pas l'Evangile même, si je n'y étois déterminé par l'autorité de l'Eglise Catholique.* Voilà la plus simple, la plus courte & la plus décisive de toutes les controverses.

Prasce.

Contra.
epist.
fund.
ap. S.
num. 6.

Aug.
epist.
XLVII
ad Glor
& E-
lenf.

Il est vrai qu'on doit menager avec une douceur infinie ceux qui sont pleins de ces faux préjugés, sur tout quand ils sont *sans aigreur & sans obstination*, quand ils ne sont point les auteurs de la fausse doctrine, quand ils n'ont fait que la recevoir de leurs pères, ou amis, quand ils cherchent la vérité avec précaution & empressement, enfin quand ils sont prêts à se corriger, dès qu'ils l'auroient découverte. De tels hommes croient ce qui est une hérésie, sans avoir le cœur hérétique. On ne peut avoir trop d'égards, & de ménagemens pour des personnes si estimables. Mais il y a très-peu d'hommes assez solidement instruits, pour travailler utilement à les détromper. Il faut moins espérer que craindre de soi, quand il s'agit de résister à la séduction, & d'en délivrer autrui.

Ceux mêmes qui sont en état de détromper le prochain, ne doivent entreprendre de le faire que peu à peu avec beaucoup de délicatesse & de dextérité. Déiez-vous *du zèle amer*. Ce qui pique l'orgueil ne corrige presque jamais. *La colère de l'homme n'opère point la justice de Dieu.* Il faut

épargner à nos freres la dangereuse tentation de la mauvaise honte, & du dépit de succomber. Les hommes, dit S. Augustin, *ont coûtume de chercher* *Epist.* *des évafions, pour cacher leur impuif-* *238. ad* *sance de repondre, parce qu'ils font plus* *Pasc.* *jalous de la gloire de la difpute, que de la verité.... Ne vous occupez que d'un feul objet, qui eft d'éviter tout defir de vaincre, afin que Dieu vous foit propice dans cette recherche. L'humble priere eft auffi utile que la difpute eft dangereufe. Soyez recueillis, doux & pacifiques. Aimez Dieu, & la verité fe fera aimer en vous. Edifiez vos freres, appeifez leur amour propre irrité. Faites-leur entendre qu'il s'agit non de difputer vainement fur l'efficacité de la grace, mais de ceder à la grace pour fe laiffer instruire par l'Eglife, comme de petits enfans. Ce qui doit augmenter la crainte de la feduction, eft qu'on ne la craint pas affez. On voit des hommes qui vivent avec nous dans le fein de l'Eglife. Ils font reguliers, feveres & zelez contre le relâchement. On ne fe défie point d'eux, comme on fe défie des focietez déjà feparées de nôtre Communion. On leur prête l'o-*

reille. On leur entend dire que le Janfenisme n'est qu'un fantôme formé tout exprès pour perfecuter les Difciple de S. Auguftin , qu'ils croient tout ce que l'Eglife a décidé , qu'il ne s'agit d'aucun point de foi , qu'il n'est queftion que d'un fait de nulle importance fur un livre que perfonne ne lit, & qu'ils ne ceffent point depuis 70. ans de demander qu'on leur montre précifément l'erreur qu'on veut leur faire condamner fans qu'ils ayent jamais pû l'obtenir. Voilà le *discours* contagieux , qui *gagne comme la gangrene*. Vous avez vû combien l'erreur qu'ils nomment imaginaire eft réelle & manifefte. Vous avez vu que l'E-poufe du Fils de Dieu ne court point follement après un fantôme d'heréfie. *Priez , veillez , mes tres-chers Freres, de peur que vous n'entriez en tentation* contre la Foi.

Nous ne pouvons nous refoudre à finir un fi long ouvrage , fans exprimer nôtre douleur par les paroles de Saint Auguftin aux perfonnes pieufes & dignes de refpect , qui peuvent être ébloüies du fyftême de Janfenius , parce qu'on le leur déguife fous le beau

CONCLUSION. 299

nom de grace efficace. Faut-il voir encore darrer ces playes que l'animosité de *S. Aug.* certains esprits superbes ont faites aux *Epist.* membres de nos Eglises ? Nous avons *xxxiii.* perdu jusqu'au sentiment de la douleur *ad Pro-* par la corruption de ces playes. Voyez le *cul.* déplorable ravage qui trouble la maison de Dieu & la famille de Jesus-Christ. La grace qui devoit unir tous les cœurs, est devenue le sujet de leur division. Le mari & la femme sont d'accord dans leur conduite domestique, mais ils sont desunis à l'Autel sur la Religion. Les familles ont la paix du monde, sans avoir celle de Jesus-Christ. Les hommes qui nous appellent les Saints & les Serviteurs de Dieu qui veulent finir par nôtre mediation leurs affaires seculieres. Mais quand finirons-nous celle de la foi & du salut ?

Au reste nous sommes tous prêts à nous humilier pour appaiser nos freres, supposé qu'il nous ait échapé contre nôtre intention, quelque terme dur qui ait blessé quelqu'un, & que nous ayons pû lui épargner, sans affoiblir la verité. Dieu fait que nous avons entrepris cet ouvrage uniquement pour détromper les fidelles prevenus, & pour soutenir

300 CONCLUSION.

les decisions du S. Siege. Nous le sou-
mettons sans reserve à la correction de
l'Eglise Mere & Maîtresse. *Que les cho-
ses arrêtées par nôtre mediocrité, di-
soient les Peres du Concile de Cartha-
ge au Pape S. Innocent, soient affermies
Aug.ep. par l'autorité du Siege Apostolique, pour
CLXXV. assurer le salut de la multitudo, & pour
corriger l'égarement des particuliers.
Statutis nostra mediocritatis etiam A-
postolica Sedis adhibeatur auctoritas.*
Enfin nous disons au pieux & docte
Pontife le tres-saint Pere Clement X. I.
ce que le Concile de Mileve disoit à
Aug.ep. S. Innocent : *Nous envoyons, disoient
CLXXVI. ces grands Pasteurs, cet écrit à vôtre
Sainteté, imitant nos Confreres lesquels
ont recours au Siege Apostolique, dont
vôtre beatitude augmente l'éclat par une
nouvelle lumiere. Ad Sedem Apostoli-
cam quam beatus illustras.*

Donné à Cambray le 1. Janv. 1714

† FRANCOIS ARCHEV. DUC
DE CAMBRAY.

Par Monseigneur,

STIEVENARD SECRET.

T A B L E.

PREMIERE PARTIE.

- A**vertissement qui contient le dessein de
cet e Instruction Pastorale. iij
- PREMIERE LETTRE.** Sur ce que l'herésie,
qu'on nomme le Jansenisme n'est point un
sautôme. I
- II. LETTRE.** Sur la conformité de Jansenius
avec Calvin. 38
- III. LETTRE.** Sur la necessité partielle, rela-
tive, changeante, morale & improprement
dite des Jansenistes. 86
- IV. LETTRE.** Sur le pouvoir séparé de l'ac-
te. 120
- V. LETTRE.** Sur le texte de S. Augustin par
rapport au systême de Jansenius touchant les
deux delectations indeliberées. 163
- VI. LETTRE.** Continuation sur le texte de
S. Augustin par rapport au systême des deux
delectations. 197

SECONDE PARTIE.

- VII. LETTRE.** Sur le livre de S. Augustin
intitulé de la grace de Jesus-Christ. 3
- VIII. LETTRE.** Sur le livre de S. Augustin
de la grace & du libre arbitre. 31
- IX. LETTRE.** Sur le livre de la correction
& de la grace pour expliquer le secours que
S. Augustin nomme *quo* 65
- X. LETTRE.** Qui est la seconde sur le livre
de la correction & de la grace de S. August.
& sur le secours que ce Pere nomme *quo*. 101

T A B L E.

XI. LETTRE. Qui est la troisiéme sur le livre de la correction & de la grace de S. Aug. & sur le secours que ce Pere nomme *quo.* 135

Suite de la II. Partie

XII. LETTRE. Sur la premotion des Thomistes. — 3

XIII. LETTRE. Continuation sur la premotion des Thomistes. 49

XIV. LETTRE. Sur l'acord de la grace avec la liberté. 90

III. PARTIE.

XV. LETTRE. Sur la nouveauté du systéme de Jansenius qui n'a aucune apparence de tradition. 3

XVI. LETTRE. Continuation sur la nouveauté du systéme de Jansenius. 43

XVII. LETTRE. Explication des conséquences du systéme de Jansenius contre les bonnes mœurs. 87

XVIII. LETTRE. Continuation des conséquences du systéme de Jansenius contre les bonnes mœurs. 121

XIX. LETTRE. Maximes de Jansenius tirées de son systéme sur la maniere dont chacun doit se conduire dans les tentations. 155

XX. LETTRE. Renversement des bonnes mœurs dans le systéme le plus mitigé des deux delectations invincibles. 187

XXI. LETTRE. Comparaison du systéme de Jansenius avec celui d'Epicure. 225

XXII. LETTRE. Recapitulation des Lettres precedentes. 257

Conclusion. 289

Fin de la Table.



MAC 1628